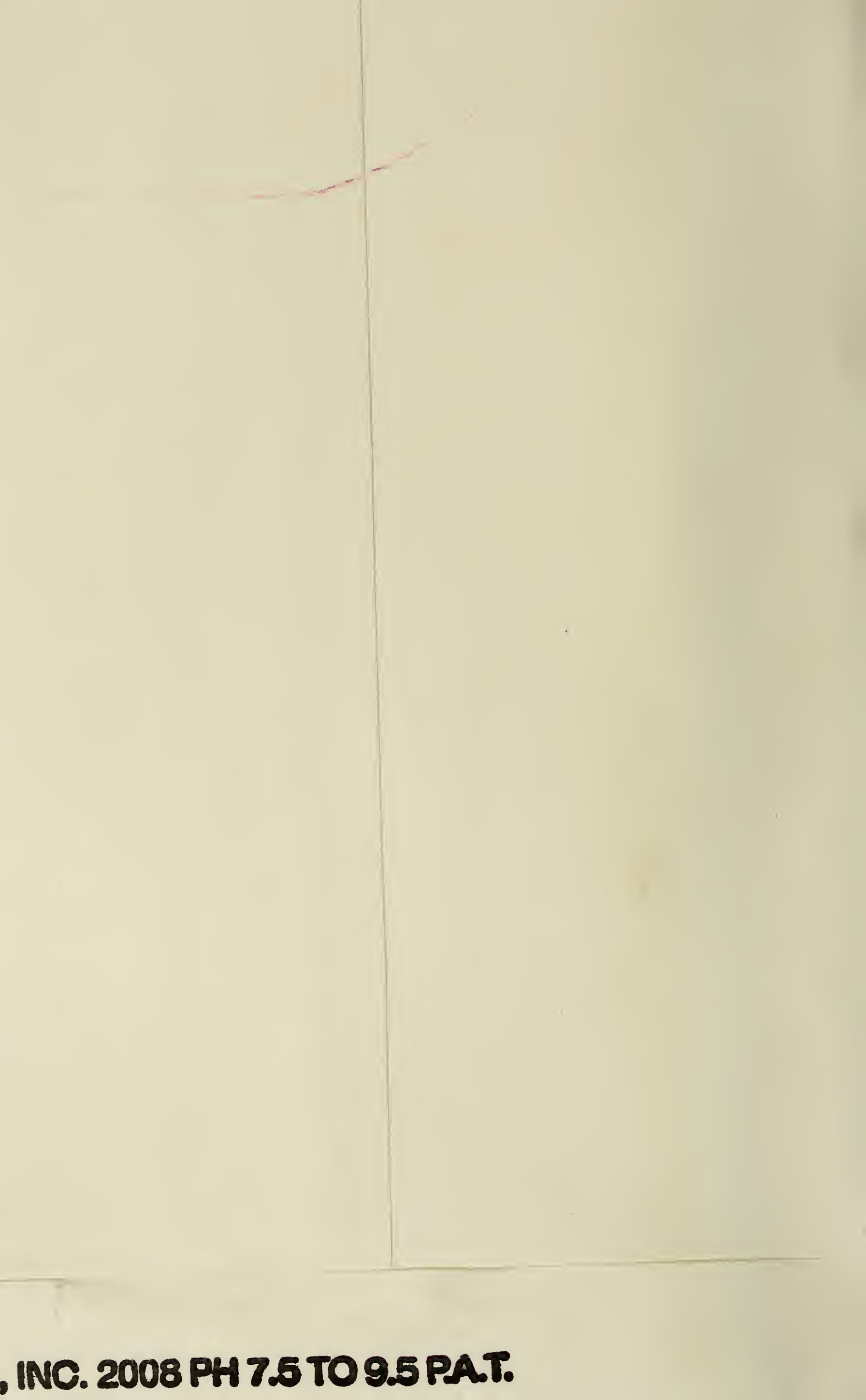
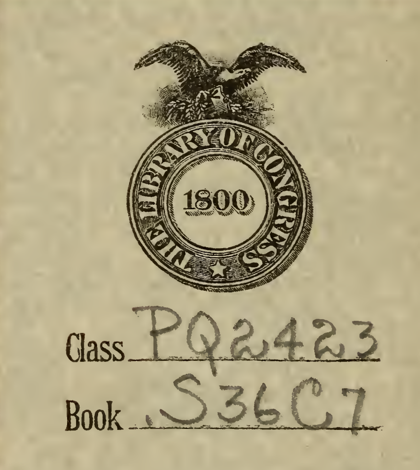



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800



LES CRIMES
EN
POLOGNE
OU
LES MYSTÈRES DE VARSOVIE.

ROMAN HISTORIQUE PAR LE COMTE POLONAIS OGINSKI.



BERLIN 1864.

JULES ABELSDORFF, LIBRAIRE-ÉDITEUR

LES CRIMES
EN
POLOGNE
OU
LES MYSTÈRES DE VARSOVIE.

ROMAN HISTORIQUE PAR LE COMTE POLONAIS OGINSKI.



BERLIN 1864.

JULES ABELSDORFF, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

I.

LA NUIT DU 14 JANVIER.

Un noir complot se tramait contre Varsovie, la ville attendait, se tenant sur ses gardes et ne donnant aucun signe de révolte.

Le 14 janvier 1863 au soir, on n'eût pas entendu un cri ni rencontré un habitant dans les rues silencieuses de la capitale de la Pologne.

Varsovie était calme comme un cimetière, on eût dit de ses maison des tombeaux, de ses places publiques de vastes plaines solitaires, de ses rues de longues routes perdues. A neuf heures sonnant depuis plusieurs semaines, Varsovie se condamnait à la réclusion.

Plus de fêtes populaires...

Plus de promenades dans les environs...

Plus de cafés, de cabarets, de réunions, de concerts, de spectacles, plus rien que le silence de mort et l'attente terrible, plus rien que les serments de mourir pour la patrie et les armes qu'on aiguisait dans l'ombre.

Jusqu'alors, depuis, 1855, aucune levée d'hommes n'avait eu lieu en Russie avec régularité. Le gouvernement du Czar avait un moyen plus simple de se procurer des soldats. On faisait à certaines époques des enrôlements forcés. En outre tous les Polonais emprisonnés pour quelque peine que ce fût étaient envoyés dans l'armée. Une fois sous le coup de l'administration, un Polonais n'avait plus d'espoir d'en sortir.

1

Ainsi de 1831 à 1856 on compte 11,000 soldats fournis par le district à l'armée russe, et dans tout l'intervalle qui s'est écoulé de 1831 à 1862, 400 seulement ont revu la patrie, tous infirmes, invalides et hors d'état de se pourvoir.

En 1859, une loi de recrutement général eut lieu, qui détruisant les coutumes et anciennes règles, décida que désormais les levées d'hommes s'opéreraient à l'avenir par voie de tirage au sort.

C'est alors que parut, le 1 septembre 1862 pour 1863 un Ukase ordonnant une levée générale dans tout l'empire et le royaume accompagné d'un rescrit paraissant le 6 octobre, réglant la manière dont cette mesure serait appliquée en Pologne.

La voici dans toute son horreur.

„... Pour ce qui concerne le recrutement qui doit avoir lieu dans le royaume, M. le ministre de la guerre a informé, par lettre du 5/17 septembre, S. A. I. le grand-duc lieutenant, que S. M. l'empereur, considérant que l'application de la loi nouvelle, relative aux paysans, doit se faire en ce moment dans le royaume et que les propriétaires et cultivateurs, appelés à opérer un changement si radical dans leur situation, méritent d'être ménagés dans la prochaine levée, puisqu'en les y faisant participer, la marche de cette régularisation de leurs rapports pourrait être arrêtée; considérant en outre que dans la situation exceptionelle où se trouve le pays, le mode de conscription par tirage au sort, tel que le règle la loi du 3/15 mars, pourrait être *incommode*, Sa Majesté a daigné ordonner, conformément à la proposition de Son Altesse Impériale:

„1⁰ Que l'on ajournera encore le premier recrutement général pour le royaume, et que l'on se bornera pour le moment à une levée partielle. Le tirage au sort sera remplacé, pour cette fois, par la désignation des individus aptes au service, comme cela avait lieu jusqu'ici; cette désignation se fera par des autorités spéciales que déterminera le conseil d'administration.

„2⁰ De ce premier recrutement seront exempts les propriétaires de domaines, les paysans et les individus employés exclusivement à l'exploitation agricole. Les autres habitants des villages, les petits propriétaires, les fermiers, etc., de même que la population de toutes les villes du royaume, sans distinction de confession, devront fournir au contingent, *dont le chiffre sera fixé plus tard.*

„3⁰ Le conseil d'administration est autorisé à modifier transitoirement, en vue de l'exécution du présent règlement, diverses exemptions qu'accorde la loi de 1859.“

Ainsi, toute une classe de la population est exemptée en masse et rien n'indique que le contingent, dont le chiffre n'est pas fixé, sera proportionnellement réduit. On donne à cette exemption une couleur de faux libéralisme en le motivant sur la crainte de troubler l'application d'une loi qui modifie, dans un sens libéral, les rapports des propriétaires et des paysans. Mais l'opinion publique ne s'y est pas trompée un seul instant. Elle n'a vu, dans cette faveur accordée à une partie de la population, qu'un moyen d'exciter la jalousie des autres et de faire peser tout le fardeau de la conscription sur les classes dont la politique russe se défie le plus et qu'il lui importe le plus d'affaiblir.

On ne se contente pas de cette première injustice: le tirage au sort est supprimé et remplacé par un système de désignations arbitraires, dont le soins, nous disent les auteurs des éphémérides polonaises, est confié à la police.

Comme on le voit, il ne s'agit plus d'une levée d'homme mais d'une mesure générale de séquestre.

Il s'agit d'arracher à la Pologne tous les hommes valides, capables à un moment donné de se battre pour leur patrie.

C'est la loi des suspects. Qu'on en juge: Quiconque aura encouru la disgrâce ou excité la défiance des autorités russes sera déclaré propre au service.

Voici du reste quelques fragments du rescrit secret adressé à la date du 6 décembre 1862, par le directeur général, président de la commission des affaires intérieures, aux gouverneurs civils des provinces.

„Considérant que les personnes qui devront s'occuper de choisir les recrues d'après des listes nominales faites dans ce but doivent posséder une connaissance approfondie de la situation des conscrits, non seulement au point de vue de la famille et de la nature de leurs occupations, mais encore *de leur conduite en matière politique*, l'un des principaux objets de ce recrutement étant *de se débarrasser* de la partie de la population qui contribue par sa conduite à troubler l'ordre public, les personnes qui sont chargées de cet acte sont:

„Dans les villes de gouvernement, le gouverneur civil, le conseiller de la section militaire et *de police*, le chef militaire ou son adjoint et le président de la ville:

„Dans les districts, le chef du district, un adjoint désigné spécialement pour le recrutement, le commandant de la gendarmerie locale. En cas de besoin, les maires et présidents des villes *pourront être appelés* à donner les renseignements nécessaires.

„Le conseil d'administration déclare en outre que chaque district devra fournir un certain nombre de recrues prises, avant tout, parmi les individus qui n'ont pas de résidence et d'occupation fixe et *qui sont mal notés pour leur conduite dans les derniers événement;* sans avoir égard *si une ville ou une croyance fournira, par rapport à sa population, plus ou moins de recrues que telle autre ville ou confession.*

On recommande ensuite de prendre de préférence les habitants des villes, que les listes soient secrètes, et que les fonctionnaires civils soient avertis que les autorités militaires ont recu des ordres précis et qu'ils auront à prêter leur concours.

Qu'on me pardonne d'insister sur ce point, mais qui veut connaître le fond de la guerre actuelle et

terrible qui se fait en Pologne doit connaitre ses préléminaires.

Dans ce recrutement est tout le prologue de la guerre.

On recommande aux troupes de n'avoir aucun rapport avec les habitants, en un mot, on se prépare à un égorgement général.

Egorgement général, car il n'est pas admissible que les Polonais soient de nature à courber la tête et à se laisser ainsi décimer sans essayer la résistance.

En résumé, le litre de soldat est un opprobre, et quel opprobe ce doit-il être pour des Polonais commandés par des officiers russes et traités en inférieurs par des simples soldats.

Considérés comme autrefois on considérait les Juifs dans certains pays, ils n'ont rien à espérer de l'indulgence et de la justice des chefs et de l'administration.

Pour eux les garnisons lointaines du fond des déserts de la Sibérie.

Pour eux les corvées mortelles.

Pour eux aussi les châtiments cruels et la mort ignominieuse.

Comprend-t-on maintenant que la Pologne se révolte, et saisit-on que les Polonais ont plus à gagner en se faisant tuer jusqu'au dernier plutôt que de se rendre.

Cependant on était encore incertain sur le but à prendre et la défense à livrer.

Les uns conseillaient la résistance, les autres la résignation. C'étaient le plus grand nombre et ceux dont la voix était la plus entendue.

La presse publiait des écrits d'hommes d'Etat et de patriotes éprouvés qui disaient qu'il fallait savoir souffrir pour mériter l'indépendance.

La presse clandestine adressait au peuple des adieux suprêmes, mais ne lui criait pas de prendre les armes.

Vous êtets enrôlés, non sous votre véritable drapeau, mais sous celui de la Russie. Nous avions espéré que la délivrance du pays précéderait et empêche-

rait ce nouveau recrutement. Dieu ne l'a pas voulu, nous ne devons pas nous plaindre, mais travailler à ce que cette conscription soit la dernière.

Vous qui en êtes les victimes, le pays vous accompagne de ses prières et de ses voeux. Vous ne renierez pas votre patrie, vous garderez au contraire, profondément enraciné dans vos cœurs, le sentiment national, et vous servirez, partout où vous irez, la cause de la Pologne.

Le pays vous demande ce sacrifice, et c'est le plus grand que vous puissiez lui offrir.

Il est beau, sans doute, de cueillir, par un acte éclatant d'audace et de dévouement, la palme du martyre; mais il est plus difficile et plus glorieux de vivre loin de sa patrie, d'une vie de sacrifices continuels et sans cesse renouvelés, sans laisser fléchir sa foi et son patriotisme. C'est là ce que le pays vous demande.

Vous laissez derrière vous des mères, des sœurs, des femmes condamnées au veuvage anticipé, des enfants devenus orphelins; ne craignez rien ni pour elles, ni pour eux; le pays les prendra sous sa protection; vos enfants deviendront ceux de la nation et seront élevés par elle, comme ils l'auraient été par vous, dans l'amour de la patrie et de la liberté.

A ces adieux, les ouvriers de Varsovie répondaient après de terribles massacres: S'il faut du sang pour attester devant l'Europe que la Pologne n'est pas morte et que l'amour du pays vit toujour au cœur des Polonais, qu'on choisisse parmi nous. Qu'on prenne dix, quinze, vingt, cent victimes, nous sommes tous prêts au sacrifice.

Mais la nuit du 14 au 15 janvier était arrivée.

C'était la nuit du recrutement.

Or, pourquoi choisir la nuit? Les levées d'hommes ne se font-elles plus au grand jour? Est-il besoin des ténèbres pour envelopper un acte que vous avouez à la face de l'Europe être un acte juste et digne d'un peuple puissant et fort?

A neuf heures, la ville était plongée dans le plus

profond silence, à dix heures, un cordon de troupes l'entoura mystérieusement.

A onze heures, des régiments entier entrèrent dans la ville et se distribuèrent dans toutes les rues.

A minuit, tous les postes étaient remplis de soldats, toutes les places publiques occupées par la troupe, toutes les rues gardées à vue.

Il y avait en quelque sorte une sentinelle pour chaque maison.

Varsovie était pris d'assaut.

Les habitants renfermés au fond de leur demeure ne donnaient pas signe de vie.

On eut peur que ce silence ne cachât quelque projet de résistance, et la cavalerie fut appelée.

Elle sillonna les rues le sabre à la ceinture, la lance à l'arçon de la selle et les pistolets aux poings.

Ces malheureux façonnés de bonne heure à la servitude sont les dignes soldats de tels chefs.

Ils ignorent ce que c'est que l'indépendance, ils ne comprennent pas un peuple qui rêve l'emancipation.

Pour eux les Polonais sont des ennemis, ils tueraient jusqu'au dernier sans réfléchir que la ruine et la mort de tout un peuple ne leur rapporte ni une obole de plus, ni un châtiment de moins.

Au millieu de la nuit, le recrutement commença.

On envahissait brusquement les maisons, on forçait les portes qui ne s'ouvraient pas et l'on tombait dans l'intérieur des familles. Il n'y a rien à ajouter à ce tableau si saisissant et si vrai, dit un témoin oculaire. En effet, chaque officier de recrutement avait sa liste et il lui fallait son nombre de conscrits. On prenait jusqu'aux malades et aux infirmes. On allait jusqu'a mettre la main sur les passants attardés dans les rues, sans même connaître leurs noms.

Les malheureux ainsi arrêtés étaient conduits d'abord à l'Hôtel-de-Ville; puis là, répartis en colonnes de vingt, vingt-cinq, on leur liait les mains comme à des galériens et on les transférait sous bonne escorte à la citadelle.

Les conscrits, rapporte le même témoin cité par les éphémérides polonaises, semblaient en général resignés à leur sort, quelques-uns même faisaient entendre des chants patriotiques.

Mais les mères à qui on enlevait leurs fils, les vieillards qui perdaient leur unique soutien, les femmes, dont on prenait les maris, poussaient de tous côtés, des plaintes et des gémissements. Uu grand nombre suivaient les recrues jusqu'aux portes de la citadelle.

Dans le quartier des Juifs surtout, les scènes de douleur étaient navrantes.

Les jeunes gens se mariant dans cette religion, presque toujours avant dix-huit ans, un grand nombre de victimes du recrutement laissaient des femmes et des enfants voués à la misère.

Au moment de leur arrestation et de leur départ, ce n'étaient que cris de désespoir, lamentations, efforts de leurs malheureuses femmes pour les retenir malgré les soldats. Repoussées avec brutalité, arrachées des bras de leurs maris, elles suivaient, avec leurs petits enfants, les convois des prisonniers, en sanglotant, et maudissaient leur persécuteurs.

A cinq heures du matin, le gros de l'opération était terminé. Il restait bien encore à poursuivre et à rechercher les malheureux qui, avertis à temps ou fortuitement retenus hors de chez eux, avaient échappé à cette razzia. La police y procédait avec la dernière brutalité, pénétrant de nouveau dans les maisons et saisissant au moindre soupçon les passants dans les rues.

Les exécuteurs de ce guet-apens nocturne n'avaient rencontré nulle part de résistance sérieuse. Dans les faubourgs, on signalait quelques actes de rébellion; une femme juive avait, dit-on, dans une lutte désespérée, arraché un œil à un agent de police.

Mais le plus grand nombre s'était soumis sans essayer de se défendre, et l'irritation, que des scènes comme celles du 15 janvier ne peuvent manquer de laisser dans les esprits, troublait à peine par quelques

signes involontaires la morne consternation dans laquelle la ville était plongée.

La plus grande partie de la population, celles où les preuves de patriotisme avaient toujours été les plus promptes à se manifester paraissait ne songer à cet horrible attentat que pour se préparer à pourvoir, à l'aide de souscriptions, aux besoins des familles privées de leur soutien.

Mais si la révolte générale ne devait éclater que quelques jour après, et à la suite d'un fait inouï sans exemple dans l'histoire des peuples et qui trouvera sa place ici, quelques révoltes partielles avaient lieu et quelques scènes déchirantes et horribles se dévoilaient dans l'ombre.

Dans le faubourg de Praga, un jeune homme désigné sur les listes de l'officier recruteur avait été arraché des bras d'une vieille femme.

Quelques heures auparavant, il s'était préparé au départ et sa mère l'avait béni.

Ce moment avait été déchirant.

Il était le soutien da sa vieille mère. Sans lui, elle n'avait plus de ressources. Qu'allait-elle devenir? Comment résister, s'échapper, fuir, disparaître. Il y avait songé, puis le temps lui avait manqué.

Derrière la vieille mère, il y avait une jeune fille qui se pendait à son sou.

Une enfant de dix-sept ans, belle comme un ange, toute belle et toute souriante.

Hélas! il n'y avait plus de sourire sur les lèvres roses de l'enfant, mais de grosses larmes qui roulaient silencieuses et des sanglots qui lui montaient à la gorge.

Les soldats étaient arrivés.

Son nom avait été appelé à haute voix. D'abord, il n'avait pas répondu, mais on l'avait reconnu et on l'avait amené!

— Courage, avait-il dit à Béatrix, la fiancée de son cœur, courage, je ne suis pas encore au fond de la Sibérie.

L'escouade dont il faisait partie avait quitté Varsovie dans la nuit même.

Il marchait comme les autres, les mains liées derrière le dos et les baïonnettes russes devant et derrière lui.

Comme ses malheureux compagnons, quelquefois il retournait la tête, et une larme glissait sur sa joue.

Longtemps il avait aperçu la visage de sa fiancée, qui de loin essayait de le suivre.

Un peu plus loin, son frère qui l'accompagnait l'avait entraînée du côté de la ville.

La nuit était noire. La bise soufflait âpre et rude. Les prisonniers avançaient trois par trois sans dire un mot et n'osant même plus exprimer un regret.

A la première étape, l'officier fit l'appel. Il avait amené cent conscrits, le compte y était.

L'ordre de la marche fut donné, et il fallut encore fournir une heure de fatigue et de désespoir.

A la deuxième étape, un nouvel appel fut fait. Quatre vingt-dix-sept répondirent.

L'officier devint pourpre de colère et menaça de passer toute sa compagnie au fil de l'épée.

— Il manque trois hommes, dit-il.

Les soldats russes se regardèrent avec stupeur.

On chercha ce que pouvaient être devenus ces trois conscrits. Chacun était intéressé à les retrouver. Il y allait au moins d'une vingtaine de coups de knout pour chaque soldat et le double pour tout sous-officier.

Un de ces derniers prit la parole.

— L'un, dit-il, est resté en route, il avait été pris par mégarde, il était vieux, infirme, il ne pouvait être utile pour le pays, ma foi je lui ai planté ma pique au travers du corps et je l'ai laissé en chemin.

— Tu as bien fait, dit l'officier; mais les autres.

Un autre sous-officier parla.

— J'en ai tué un, dit-il.

— Tué, dit l'officier, et pourquoi?

— Il refusait de marcher.

— Tu as bien fait, dit encore cette fois l'officier,

des exemples de ce genre ne peuvent être nuisibles pour la masse.

Mais les soldats ne paraissaient pas encore rassurés.

— L'autre? dit l'officier.

— L'autre, répeta-t-on de tous côtés.

Personne ne put répondre.

Il était certain que ce dernier, trompant la vigilance de ses gardiens ou les ayant soudoyés, s'était échappé.

A quel moment? .... de quel côté avait-il pris la fuite?

Terribles questions qui restèrent sans réponse.

L'officier satisfait de la conduite de deux de ses sous-officier ne voulut pas se montrer trop dur.

— Malheur à vous si pareils faits se représentent; dit-il.

Et appelant le sous-officier qui avait tué le conscrit récalcitrant:

— Tu es un brave? lui dit-il.

— Oui, mon officier.

— Tu hais les ennemis de ton pays?

— Oui, mon officier.

— Et tu veux parvenir?

— Oh! oui, mon officier.

— Eh bien, voici la fortune qui passe auprès de toi, saisis-la au bond.

— Que faut-il faire?

— Prendre dix hommes avec toi, et retourner sur tes pas.

— Poursuivre le fugitif?

— Et le ramener à moi mort ou vif.

— Je vous le promets.

— Va donc; je compte sur ton zèle et ton intelligence.

— Où retrouverai-je ma compagnie?

— A Wieliezka... nous partons dans deux heures.

Le sergent fit le salut militaire et se retira.

Un roulement de tambour se fit entendre et les Moscovites se remirent en marche.

Les conscrits suivaient le sac au dos.

Lorsqu'on arriva aux portes de Wieliezka, un nouveau spectacle s'offrit aux yeux, spectacle déchirant, navrant, qui renouvela la douleur des concrits sans la consoler.

Une vingtaine de recrues, gardées par des troupes russes, attendaient le cortége pour le grossir, et toute la population réunie sur les remparts, comptait les minutes qui leur restaient avant l'éternelle séparation.

Notre plume se refuse à peindre la douleur peinte sur tous les visages et les sanglots s'échappent de toutes les poitrines.

Les conscrits serrés entre deux rangs de Cosaques osaient à peine lever la tête pour recueillir un témoignage d'amour; leurs yeux craintifs se dirigeaient furtivement vers les groupes éplorés, tandis que leurs mains, immobiles de crainte, ne pouvaient même rendre un signe d'espoir, de regret et d'adieu.

Mais durant ce temps, le sergent Wingertow, à la tête de ses dix hommes, était resté à Varsovie et battait la ville dans tous les sens.

Il se dirigea vers la maison ou habitait la mère du fugitif, car c'était Christien, le fiancé de Béatrix, que les Russes avaient à poursuivre.

Un violent coup de crosse ébranla la porte.

Personne ne répondit.

— Ouvrez! s'écria le sergent d'une voix impérieuse.

Même silence.

Un second coup succéda au premier et n'eut pas plus de succès.

— Allons, camarades, enfoncez-moi cette porte, il faut bien forcer le gïte pour trouver le renard. J'imagine qu'il ne sera pas plus fin que nous.

Le sergent fut obéi, et la petite escouade pénétra dans la première pièce de la maison.

Pas une lumière ne l'éclairait; dans la cheminée, il n'y ávait pas même un tison.

Le sergent fit allumer un fallot.

La chambre était déserte; il ne restait que quelques vieux meubles, une table vermoulue, quelques gravures.

— Voyons, dit-il, vous autres, qu'il en reste deux ici, afin d'empêcher le gars de s'échapper, gardez la porte; vous, suivez-moi, car je gage que le drôle ne s'est pas réfugié ailleurs que chez lui. L'hospitalité n'est pas sûre par le temps qui court, et elle coûte trop cher.

D'un coup de pied il fit voler en éclats la porte qui communiquait avec une chambre voisine; mais là encore ils ne rencontrèrent personne. Il alla aux fenêtres, elles étaient hermétiquement fermées.

— Il n'a pu s'échapper par là, dit le sergent, montons.

Le premier étage fut visité avec la plus scrupuleuse exactitude; le sergent fouillait toutes les armoires, tous les recoins; de la pointe de son sabre il sondait les cloisons; celles qui rendaient un son creux et qui lui paraissaient suspectes, d'un coup de crosse il les faisait sauter.

Après le premier étage, le grenier eut son tour. Il faisait son devoir en conscience, le sergent.

— Allons, dit-il avec désespoir, l'oiseau est déniché, et en même temps il passait sa tête vers une lucarne qui donnait sur les toits. Là, il s'aperçut que la neige qui tapissait les alentours, portait l'empreinte de pas.

— Qu'est-ce? dit-il, ventrebleu, le coquin est hardi; il a pris le chemin des gouttières.

Camarades, nous allons visiter la souricière d'à-côté; il a dû s'y cacher. En avant.

L'escouade descendit.

Deux secondes après, un coup violent ébranlait la porte de la maison voisine.

Une vielle femme ouvrit précipitamment.

— Ciel; mont doux Jésus! qu'y a-t-il donc, s'ecria-t-elle en se signant; que voulez-vous, reprit-elle en voyant le sergant qui poussait sans façon la poitre entre-bâillée.

— On te le dira tout à l'heure, laisse-nous d'abord pénétrer dans ton nid; on n'y cassera rien.

L'escouade entra.

Une lampe maigre et fumeuse éclairait une misérable chambre.

Un feu de charbon allait s'éteignant dans l'âtre.

Le sergent saisit vivement le bras de la vieille, à demi morte de peur.

— Tu vas nous dire, vieille sorcière, où tu as caché l'homme que nous cherchons; nous savons qu'il est ici, fit le soldat secouant le bras de la malheureuse qui ouvrait la bouche pour répondre.

— Nous savons qu'il est ici, parle.

— Que Dieu me confonde, dit la vieille en tombant sur un siège, si je sais ce que vous voulez dire. J'habite seule cette pauvre maison depuis vingt ans; mais voyez plutôt, cherchez, la cabane n'est pas grande, vous aurez bientôt tout retourné.

Le sergent lâcha le bras de la vieille femme. D'un regard, il inspecta la chambre; puis grimpant lestement l'éscalier boiteux, il continua ses recherches plut haut.

Deux minutes après, il revint.

— En avant, vous autres, dit-il, et l'arme au bras, j'y perds mon latin; le gredin est une diable enragé. Cette maison n'a pas de voisins, les fenêtres du haut donnent sur la rivière. S'il a fait le saut, il ne doit pas avoir chaud aux oreilles à l'heure qu'il est.

L'escouade sortit.

L'impatience du sergent était visible. Sa mauvaise humeur se trahissait en arrêtant brutalement chaque passant.

— Tu n'es pas Christien? disait-il.

— Non.

— Va-t-en au diable...

La petite troupe arriva à une taverne située près du rempart, à l'autre extrémité de la ville.

— Entrons, dit le sergent, nous ferons boire quelque ivrogne qui nous donnera peut-être quelques renseignements sur les environs.

L'escouade sourit.

— Des verres et de l'eau-de-vie, cria-t-il d'une voix tonnante en frappent du pied sur une table.

L'auberge était vide; une pâle lumière écairait la salle.

A l'appel des soldats, une jeune fille parut.

A sa vue, un rire bruyant et cynique parcourut les rangs.

— Cordieu! le beau brin de fille: j'aimerais mille fois mieux faire la chasse à pareil gibier qu'a ce damné déserteur, dit le sergent en frisant sa moustache d'un air gaillard et se donnant une allure conquérante.

Le malheureux sergent Wingertow était d'une laideur repoussante; le sourire qu'il affecta le rendit hideux.

La belle, apportez-nous de l'eau-de-vie et de verres; nous avons soif, le froid est sec; j'ai le gosier en feu.

La jeune fille courut prestement pour obéir à ces hôtes impérieux.

Au bout de quelques instants elle revint:

— Voilà, dit-elle d'un air timide et effrayé.

— Eh! pardieu, la belle, tu as les mains bien blanches, poulotte, tu devrais bien me caresser un peu la moustache, la vieille *grisarde* n'aura jamais été à pareille fête.

— Et cette taille, dit le sergent, comme c'est bâti! Tu as les cheveux noirs comme ma bouffarde, pardieu; j'aime de femmes brunes, moi; dans ce chien de pays on ne rencontre que des blondes, et toujours de blondes, et c'est plat et fade comme la lune.

La jeune fille; pâle, tremblante, s'empressa de verser à boire et voulut s'esquiver.

— Halte là, bel oiseau; dit un des soldats, tu ne fileras pas si vite; voyons, ne fais pas la bégueule, nous sommes de bons vivants, que diable! et le soldat cherchait à la revenir par la taille.

La colère en même temps que la prudence monta au visage de la belle enfant, et elle fit de vains efforts pour s'arracher à l'étreinte de l'affreux Cosaque.

A cet instant la porte s'ouvrit brusquement, et avant que le soldat eût eu le temps de se reconnaître,

une maine vigoureuse l'avait saisi au collet et l'envoyait mesurer le carreau.

Ce fut un hourra d'indignation au milieu de l'escouade; tous les soldats se levèrent d'un seul bond.

— Arrière, s'écria le jeune homme, arrière, misérables; je jure Dieu que le premier qui ose tenir à cette jeune fille un propos inconvenant, je le tue comme un chien.

Béatrix, car c'était elle, la jeune fille que nous avons vue se pendre au cou de son fiancé et le suivre longtemps du regard. Béatrix se précipita vers le jeune homme, l'entoura de ses bras, et ses beaux yeux noirs se fixant sur ceux de son brave défenseur.

— Christien! murmura-t-elle, malheureux, que fais-tu? tu de perds!

La colère étincelait dans les yeux du jeune homme.

Mais il y avait plusieurs des Cosaques à moitié ivres qui prenaient des dispositions menaçantes.

Mais le nom qu'avait laissé échapper Béatrix avait été entendu par le sergent et l'avait fait tressaillir.

— Christien! dit-il étonné, Christien! Parbleu, serais tu par hasard l'adroit coquin qui nous fait courir depuis trois heures; eh! parbleu, tu es un charmant gars. Çà, les hommes, sus au déserteur, qu'on me garotte ce jeune homme, qu'on lui coupe les ailes.

Christien, atterré, n'opposa qu'une faible résistance. Il se débattit, voulut fuir, mais il était seul, ils étaient dix; après un lutte de quelques instants, il fut saisi et garotté. Béatrix, les yeux hagards, se jeta à ses pieds, lui embrassant les genoux, les mains dans l'impuissance de pouvoir articuler une parole... Puis enfin sa douleur faisant explosion, elle éclata en sanglots.

— Christien! mon bien-aimé! Non... ça n'est pas possible, n'est-ce pas vous ne l'emmènerez pas, vous ne les tuerez pas!

Les Cosaques éclatèrent de rire.

— Pardieu! la bonne idée, s'écria le sergent; si nous prenions la colombe en même temps que le tour-

tereau; il y aurait vraiment cruauté à jeter le trouble dans le nid.

Ces paroles furent accueillies par un rire féroce.

Déjà, le sergent s'apprêtait à saisir la jeune fille.

Tout à coup un homme entra brusquement en faisant presque sauter la porte.

Sa contenance était fière, son allure vigoureuse.

— Qu'y a-t-il donc ici? fit-il d'un ton brusque.

Un regard suffit pour lui expliquer la situation.

D'un poignet de fer, il saisait le sergent à la gorge, et le cloua comme il eût fait d'une planche contre la cloison.

Les Cosaques stupéfaits le regardaient faire.

Il saisait un couteau, et d'un mouvement rapide coupa les liens qui étreignaient les mains de Christien.

— Thadé, mon frère! s'écria Béatrix, sauve-le, sauve mon fiancé. N'est-ce pas que tu ne le laisseras pas emmener?

Thadé ouvrit la porte qui donnait dans la chambre du fond.

Sœur, dit-il, en cherchant à adoucir sa voix; va, mon enfant, ta place n'est pas ici, et il la poussa doucement dans la pièce voisine.

— Vous êtes des lâches et des misérables, continua-t-il en s'adressant aux soldats; vous insultez une femme, et pour vendre vos injures impunies, vous garrottez son seul défenseur.

Mais vouz ne connaissez pas Thadé, fit-il, en retroussant ses manches; dix contre deux, ça m'est égal, je ne vous crains pas; et la fureur dans les yeux, le courageux jeune homme s'avança vers le sergent.

Thadé, s'écria Christien, que vas-tu faire? le moment n'est pas venu. Ces hommes sont en nombre, ils vont se rendre maîtres de nous', et Béatrix n'aura plus de défenseurs. J'ai déserté; je suis prisonnier, il vaut mieux que mon sort s'accomplisse, ne te compromets pas, songe que Béatrix va être seule au monde...

— Tu as raison, Christien, dit le jeune homme dont la colère parut tomber subitement.

Il courba la tête et ses bras se croisèrent sur sa poitrine.

— Allons, dit-il, bourreaux, faites votre besogne, et garrottez votre prisonnier.

— Nous vous garrotterons tous les deux, dit le sergent qui commençait à se remettre de l'émotion qu'il avait éprouvée au choc de Thadé.

— Nous t'attendons dit celui-ci.

— Pour Dieu, tais-toi, Thadé, dit Christien, et laisse moi emmener... songe à Béatrix.

— J'y songe, dit Thadé d'un air sombre.

— Tenez, cria Christien, prenez-moi, liez-moi les mains, les pieds et emmenez-moi, je suis votre prisonnier, et ma prise vous rapportera gros.

— Tout beau, dit le sergent, on ne te laissera pas partir, sois tranquille.

Il donna des ordres, et aussitôt les Cosaques se précipitèrent sur le déserteur et le garottèrent.

— A l'autre maintenant, dit le sergent.

Les soldats se retournèrent et s'interrogèrent.

— Eh bien, morbleu! vous n'entendez pas! cria-t-il.

— Il est parti, dit un Cosaque.

— Disparu, dit un autre.

— Disparu, tonnerre! cria le sergent qui s'enquit lui même, c'est pardieu vrai! Eh bien ma foi! tant pis! nous en avons un, ça suffit, d'autant plus que c'est le bon et que nous ne sommes ici que pour lui.

En route...

Ils se dirigèrent vers la porte d'entrée et la trouvèrent barricadée.

— Diable, fit le sergent, enfoncez-moi ça.

On essaya, et tous les efforts furent inutiles.

— Ne vous donnez pas tant de mal, dit Christien, il y a là à votre droite une petite porte qui donne sur une cour, la quelle cour aboutit à la rue, prenez par là.

Le sergent vérifia le fait et hocha la tête.

— C'est pardieu vrai, dit-il, filons vite.

Tous se précipitèrent vers la porte, mais ici un obstacle se présenta.

L'exiguité de son cadre ne lui permettait de livrer passage qu'a un seul homme à la fois.

— En rang! cria le sergent.

Un cosaque passa, puis deux puis trois; soudain trois coups de pistolet retentirent l'un après l'autre et couchèrent à terre trois soldats.

Le sergent effrayé donna l'ordre à deux autres de sortir et de se rendre compte de ce qui se passait.

Deux Cosaques se suivirent: le premier le pied, dans la cour, fut frappé aussitôt d'une balle au front, et se retournant aperçut son camarade tournant sur lui-même et atteint en pleine poitrine d'une balle venant de la même direction.

— Sortons tous, cria le sergent.

— Ils se pressèrent les uns les autres et trouvèrent presque en même temps dans la petite cour.

L'un tomba.

— Encore! cria le sergent, feu partout!

Les balles des Cosaques sifflèrent et bondirent sur les murailles.

Un deuxième roula à terre.

— Hors d'ici! cria le sergent.

La porte donnant sur la rue était entrouverte, un Cosaque s'y précipita et sortit.

Les autres suivirent, mais dans le trajet, un troisième fut atteint par une nouvelle balle.

De dix hommes ils restaient quatre.

Par contre-coup la porte qui etait entr'ouverte comme je l'ai dit plus haut, s'était refermée d'elle-même derrière les Cosaques qui avaient été assez heureux pour s'échapper.

Il fallut l'ouvrir... cela prit du temps, et un soldat, celui qui se trouvait derrière fut frappé à mort.

— Ils sont au moins quinze dans cette maison, dit le sergent aussi pâle que les Cosaques couchés à terre.

— Et nous, trois, dit un Cosaque.

— Dont un dehors, ajouta un autre.

La porte était enfoncée à coups de crosse de fu-

sil, et un Cosaque sortant précipitamment se heurtait contre un corps dur et culbutait.

Une épée dirigée contre sa poitrine le traversait de part en part et il ne se relevait pas.

Son sang jaillit et se mêla à celui de son compagnon, celui-là même dont le corps inerte avait provoqué sa chute.

Cependant le sergent pressentant un danger, poussait devant lui le dernier soldat qui lui restait.

Celui-ci sortit, et à peine eut-il mis le pied dehors qu'il eut envie de reculer.

— Marche donc, cria le sergent qui le poussa.

Le Cosaque laissa entendre un gémissement.

Il était embroché dans la lame d'une épée déjà en sanglantée qui l'attendait au passage.

Le sergent se vit perdu.

Devait-il reculer ou avancer?

Un coup de pistolet résonna à son oreille mais ne l'atteignit pas.

— Mieux vaut avancer, se dit-il.

Il n'en eut pas le temps.

Thadé se montrait dans l'embrasure de la petite porte et se jetait sur lui.

— A nous deux, dit-il.

Christien qui était parvenu à briser ses liens arrivait de l'autre côté.

— Grâce, grâce! cria le sergent, vous êtes au moins quarante.

— Quarante, dit Thadé, regarde...

Une petite fenêtre donnant sur la cour était ouverte, et le visage rayonnant de Béatrix apparut. Son front était comme illuminé, et ses yeus brillaient d'un éclat inaccoutumé.

— Regarde, répéta Thadé.

Auprès de la jeune fille il y avait sept pistolets déchargés, — sur sept, six avaient porté.

— Qu'allez-vous faire de moi? s'écria le malheureux sergent dont le visage altéré trahissait l'épouvante.

— Nous allons bien voir, dit Thadé.

II.

LA GRANDE INSURRECTION.

C'était le 20 janvier...

Il y avait cinq jours que le recrutement était passé, cinq jours que des milliers des jeunes gens étaient enfermés dans la citadelle et dans toutes les places fortes de la Russie, cinq jours qu'on les trainait, le mains liées derrière le dos, le corps meurtri sous le knout, à travers les steppes perdues de la côte occidentale.

Les uns étaient incorporés dans les régiments, les autres envoyés jusqu'en Sibérie.

La Russie triomphait...

A peine avait-on fait quelque résistance. Ce peuple si courageux, si vaillant s'était laissé bâillonner, emmener, maltraiter. Il avait écouté la voix des vieillards qui lui disaient: Vous qui êtes les victimes, le pays vous accompagne de ses vœux et de ses prières. Vous ne renierez pas votre patrie, vous garderez, au contraire, profondément enraciné dans vos cœurs le sentiment national, et vous servirez, partout où vous irez, la cause de la Pologne.

Le pays vous demande ce sacrifice, et c'est le plus grand que vous puissiez lui offrir.

Il est beau, sans doute, de cueillir, par un acte éclatant d'audace et de dévouement, la palme du martyre; il est plus difficile et plus glorieux de vivre loin de sa patrie, d'une vie de sacrifices continuels et sans cesse renouvélés, sans laisser fléchir sa foi ni son patriotisme. C'est là ce que le pays vous demande.

Vous laissez derrière vous des mères, des sœurs, des femmes condamnées au veuvage anticipé, des enfants devenus orphelins; ne craignez rien ni pour elles, ni pour eux; le pays les pendra sous sa protection; vos

enfants deviendront ceux de la nation et seront élevés par elle, comme ils l'auraient été par vous, dans l'amour de la patrie et de la liberté.

Il coûte de verser le sang, d'offrir le toit de sa famille à l'incendie, de jouer la vie de ceux qui vous sont chers contre un coup de dés et d'offrir sa propre poitrine aux balles d'un ennemi...

Que faire?

On n'avait pas eu le temps de se compter, des se reconnaître on courbait la tête et on attendait.

Mais le 19, un cri d'indignation s'éleva comme une rumeur confuse et remplit toute la Pologne.

Cette fois, le pays était frappé au cœur.

Un organe russe disait: „Le recrutement s'est effectué à Varsovie dans une tranquillité et un ordre parfaits. On n'a pas eu à rencontrer une résistance même isolée, et depuis trente ans il n'y a pas eu d'exemple que les recrues aient montré tant d'empressement et de bonne volonté.

„A l'heure qu'il est, dans les salles d'Hôtel-de-Ville et de la citadelle, où les conscrits sont provisoirement placés, ils témoignent le meilleures dispositions et montrent même de la gaieté.

„Beaucoup d'entre eux se sont plaints des machinations du parti de l'action et des prétendues autorités de ce parti qui, de la voie d'un travail honnête, les a jetés dans celle de l'oisiveté et des illusions chimériques, les privant ainsi de leur unique source de revenu, plaintes qui sont d'accord avec les aveux faits devant la cour martiale.

„Beaucoup on aussi exprimé leur satisfaction de ce qu'à l'école d'ordre qu'ils trouveront dans le service militaire, ils pourront s'affranchir de l'oisiveté de la vie inoccupée qui leur paraît, aujourd'hui surtout où la diminution des années de service (15 ans au lieu de 25) et le changement dans la manière dont on traite les soldats, mettent dans de tout autres conditions ceux qui entrent dans les rangs militaires.

„Ceci est t'ellement vrai, qu'un grand nombre de per-

sonnes désignées pour le recrutement etqui, absentes pour le moment, ignoraieut le jour de la lévée ou, pour d'autres raisons, n'avaient pas été trouvées à leur domicile, se présentent volontairement devant l'autorité.

„Le lendemain même du recrutement quarante-neuf individus se sont ainsi présentés.

„Il se trouve même des volontaires.

„Les mesures répressives, préparées à Varsovie par les autorités civiles et militaires, pour le cas de désordre n'ont dû nulle part être employées.

„La conduite de la troupe et de la police a été exemplaire, et le resultat si satisfaisant de cette importante opération dans la capitale, fait espérer que le recrutement s'accomplira de la même manière dans les provinces et que, là aussi, les tentatives des anarchistes, pour provoquer des troubles, resteront sans résultat.

A la lecture de cettepage, tout Varsovie fut sur pied.

Il y eut des larmes de rage qui coulèrent, et de cris de désespoir qui s'élevèrent.

Quoi!.. ce n'était pas assez de honte comme cela. Il fallait encore que tout l'Europe apprît avec horreur que le peuple polonais demandait volontairement des fers et l'esclavage.

Non-seulement il s'était laissé bâilloner et n'avait fait aucune résistance, non-seulement il se laissait déporter et acceptait la livrée de la Russie, mais encore il bénissait la magnanimité du czar, il se félicitait de l'état de servitude dans lequel on le plongeait.

Quelques patriotes zélés et dévoués s'étaient plaints; s'était de l'avis même de la majorité de la nation, des hommes de parti, des révolutionnaires, des fauteurs d'anarchie.

C'était une abomination.

Varsovie consternée se réveilla le coeur profondément ému et jurant d'accepter la mort avant la honte.

La coupe trop pleine avait débordé.

Dés la nuit de 20, une quantité de jeunes gens disparaissaient et fuyaient par bandes.

Etrange spectacle...

Dans les églises, les femmes agenouillées priaient puis des jeunes gens entraient et se dirigeaient vers les autels.

Là, ils s'agenouillaient aussi et demandaient au prêtre sa bénédiction.

Puis ils sortaient, et quittaient Varsovie.

Dans les châteaux, dans les chaumières, des jeunes gens embrassaient leurs mères, leurs pères et partaient.

Où allaient-ils?

Peut-être, l'ignoraient-ils encore. Il s'agissait d'abord de fuir la ville où l'on pouvait les saisir le lendemain; il s'agissait de prouver à l'Europe qu'à l'esclavage des Russes on préférait mille morts.

Puis l'on espérait s'entendre, et ensuite organiser des bandes armées et soulever le pays.

Le 22, au confluent de Bug et de la Narew, aux environs de la petite ville de Serock, déjà plus de sept cents jeunes gens étaient réunis.

A ces jeunes gens se mêlaient même quelques pères de famille et quelques personnes âgées.

Cette bande n'était pas seulement non plus composée que d'ouvriers et d'écoliers, mais des recrues échapées aux Cosaques, d'officiers, d'élèves de l'école des Mines, d'étudiants, de cultivateurs, de commerçants et de propriétaires.

Nobles et paysans; juifs, catholiques et protestants, pauvres et riches, — il n'y avait plus qu'un même peuple cherchant des armes et se prenant les mains dans un serment enthousiaste.

Il n'était pas question d'envahir la Russie, mais de lui résister.

La Pologne ne pouvait rompre ses liens et se reconstituer, mais ébranler le colosse dans une dernière convulsion et mourir d'une belle mort sous les yeux de l'Europe effrayée.

Une autre bande s'était formée sur la Vistule à Kazmiecz et une troisième appellait les deux autres dans les forêts de Blonie à l'ouest de la Vistule.

La première de ces bandes était commandée par le comte Batory, la deuxième par Conrad de Wasa, la troisième par Van Elldorff.

Le 23 ces trois bandes furent rejointes par une quatrième à la tête de laquelle était un simple paysan.

On le nommait Demko.

C'etait lui qui dans une nuit de mars de 1862, avait vu brûler sa maison et s'était assis longtemps sur les ruines, ne pouvant s'arracher à cette contemplation.

La nuit descendait lentement. Un clair de lune argentait les cimes perdues de la forêt et les premières allées Les chefs se rèunirent et disposèrent les plans.

— Combien sommes-nous ici? demanda l'un.

— Sept cents environ.

— C'est étrange que nous soyons déjà arrivés à ce nombre.

— Vous vous étonnez, dit un autre, que Varsovie compte sept cents patriotes.

— Dans huit jours, fit le comte Batory, nous serons cinquante mille.

— Et deux cent mille dans un mois, adjouta le paysan Demko.

— Non, reprit celui qui avait manifesté son étonnement, ce qui me surprend, ce n'est pas ce chiffre de septs cents, mais que les autorités Russes ne se soient pas interposées et qu'on n'ait pas donné la chasse aux patriotes qui quittaient la ville.

Le prince de Wasa déplia une feuille russe et lut à haute voix:

„L'Insurrection est entrée dans les prévisions de la Russie. Elle est acceptée d'avance comme un moyen d'atteindre le but pour lequel le recrutement a été imaginé. C'est une éruption, les médecins habiles n'arrêtent pas l'éruption.“

— Ecoutez, fit-on de tous côtés, voici la réponse des Russes. Elle ne saurait être plus explicite.

Le prince de Wasa continua:

„Le gouvernement savait très-bien que le recrutement ainsi pratiqué serait le signal d'une explosion.

Mais de nombreux rapports lui avaient donné la certitude qu'une insurrection devait éclater au printemps; il a résolu de la devancer et de mettre lui-même le feu aux poudres. Ne pouvant atteindre les chefs qui vivent à l'étranger, hors de sa portée, il a résolu de frapper ceux qui ne pouvaient manquer d'être les instruments du complot."

— Ainsi, c'est bien compris, dit le paysan Demko, croyant à une conspiration, il s'agissait d'atteindre les chefs, ceux-ci étant à l'étranger, nécessité advenait de les abandonner, mais la Russie n'abandonne pas ainsi ses victimes, ne pouvant en frapper cinquante elle préfère en frapper dix mille, ne pouvant atteindre les chefs, il faut réduire les soldats, où il serait tombé un homme il en tombera vingt, voilà la proportion.

— Jurons, dirent-ils tous, de mourir plutôt que de nous rendre.

— Jurons, dirent-ils encore, de donner à l'Europe un exemple, de patriotisme, de zèle, de dévouement et d'abnégation.

Nous sommes ici sept cents, demain nous serons deux mille attendons-nous à être attaqués par des forces supérieures, évitons les premiers combats qui affaibliraient nos forces sans nous donner de résultats, mais quel que soit le nombre, ne reculons jamais.

— Jamais! firent toutes les voix.

Ils en étaient là de leur discussion quand de l'autre côté de la Vistule il se fit un grand tumulte qui éveilla l'attention des factionnaires.

On prêta l'oreille.

Le bruit venait de la forêt de Blonie; et bientôt il fut facile de distinguer qu'il s'agissait d'une battue de cavalerie Russe.

Pourquoi cette battue?...

Le temps était sombre et il n'était pas facile de voir à travers la brume épaisse qui s'étendait sur le fleuve.

Les armes furent chargées, et l'on se tint prêt à parer aux événements qui allaient survenir.

On entendit alors comme le bruit d'un corps tom-

bant dans l'eau, puis au milieu du silence, le clapotement que fait un nageur fendant le courant.

Une sotnia de Cosaques bordait la côte, et plusieurs coups de feu éclatèrent.

— Attention, cria le comte Batory, c'est un des nôtres qui s'échappe des mains des bandits, tenons-nous prêts à lui porter secours et à empêcher la chasse qu'on lui donne.

Plus de vingt coups de feu déchirèent l'air; les balles ricochèrent dans la Vistule et l'on continua à entendre les mouvements du nageur.

L'officier russe réunit se hommes et ordonna le feu sur toute la ligne.

Le nageur disparut sous l'eau, et les balles s'abattirent autour de lui sans l'atteindre.

— Quatre hommes de bonne volonté! s'écria l'officier.

Personne ne bougea.

— Lâches que vous êtes! cria l'officier. Vous voyez ce malheureux se débattre au millieu des eaux et pas un de vous n'aura le courage de l'arracher au danger.

Il n'y eut pas un sourire sur les lèvres des Cosaques. Les Russes ne comprennent pas la facétie.

Il y avait sept heures que le fuyard était poursuivi à coups de fusil, et l'officier ne parlait rien moins que de compassion pour les périls qu'il courait.

Il prit résolument un parti, et désignant d'un geste quatre cavaliers dans la groupe.

— Ici! dit-il.

Les hommes commandés avancèrent à l'ordre.

— Descendez de cheval, leur dit-il, et précipitez-vous dans la Vistule.

Aucun ne montra d'enthousiasme.

— A l'instant, cria-t-il, et ramenez-nous le prisonnier mort ou vif.

Ils se mirent en demeure d'obéir.

— C'est inutile, fit observer l'officier, de regagner la côte si vous n'avez pas votre prisonnier. Ici, je vous préviens qu'on vous recevra à coups de fusil.

Il se jetèrent à la nage et multiplièrent leurs efforts pour arriver au fuyard.

— Mes amis, dit le comte Batory, sauvons un frère, et que quatre de vous se détachent.

Il s'en présenta dix.

— Allez, dit le comte, et coulez à fond les Russes.

Dix hommes se glissèrent dans le fleuve et nagèrent silencieusement du côté des Russes.

Ceux-ci, entendant du bruit, comprirent qu'ils étaient entourés, et voulurent revenir sur leurs pas, mais il n'était plus temps, et attaqués vivement par deux côtés à la fois, et surpris autant qu'effrayés, ils ne purent opposer qu'une faible résistance.

Deux Polonais étaient auprès du fuyard et l'aidaient à gagner la côte.

L'officier russe, ne devinant pas le drame qui se passait à cinquante pas de lui et ne voyant pas revenir ses hommes, ordonna à six autres de rejoindre les quatre premiers.

Ils nagèrent en toute sécurité et avancèrent jusqu'au milieu de la Vistule.

Il était nuit. Un vent âpre sifflait dans la forêt de Blonie, secouant les vieux chênes et tordant les cimes nuageuses des pins et des trembles. Une brume plus lourde descendait sur le fleuve, jetant un voile impénétrable entre les deux côtes.

Le Russes nageaient en silence.

Soudain ils entendirent un clapotement à quelques pas et comprirent qu'on venait à eux.

Ils crurent que c'étaient leurs compagnons qui les apercevaient et ne prirent aucune précaution.

Six Polonais les cernaient et se précipitaient sur eux.

Ils voulaient fuir .... Suprême ressource trop tardive encore, et la lutte eut lieu.

Elle ne fut encore cette fois ni longue ni terrible, et les six Russes poignardés roulèrent au fond de la Vistule.

Le fuyard mettait pied à terre.

Aussitôt les Polonais tirèrent des coups de feu en

l'air, et l'officier russe s'apercevant qu'il était joué, et ne sachant pas jusqu'à quel point il pouvait ne pas être poursuivi, donna l'ordre de tourner bride et de rentrer en ville.

Le fuyard fut amené triomphalement au milieu des bandes armées, et un grand feu fut préparé pour lui et les courageux Polonais qui avaient couru sus aux Russes.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans au plus, grand, beau, d'un visage mâle et distingué, et qui se tenait droit et fier malgré la fatigue extrême qu'il paraissait éprouver.

A sa vue, une exclamation enthousiaste était sortie de rangs.

Cinquante poitrines avaient battu.

— Stanislas Tarnow! s'était-on écrié.

Conrad de Wasa était tombé dans ses bras; et toutes les mains s'étaient tendues vers lui.

— C'est un miracle, dirent les uns.

— Du prodige, dirent les autres.

— Non, mes amis, dit Tarnow; ma présence au milieu de vous ne tient ni du miracle ni di prodige, mais de l'amitié étroite qui nous unit et du dévouement qui nous distingue. Pendant que nos tyrans complotaient ma mort et préparaient mon billot, des frères veillaient sur moi et disposaient tout pour ma fuite.

— Mes frères, bénissons Dieu! dit la voix d'un prêtre qui, un sabre au côté et un crucifix d'une main, parut à la tête d'un détachement d'insurgés.

— Bénissons Dieu! répétèrent cent voix.

Tous les genoux se ployèrent, toutes les têtes se courbèrent et une prière digne et pure monta au ciel.

Puis après la prière, une voix de feu chanta *le Départ pour l'armée.*

Puis tous réunis autour du grand feu et les chants exhalés en prières communes, les insurgés causèrent, se préparant à la grande insurrection.

— Mes amis, disait Tarnow, l'heure est venue de frapper un grand coup.

Un instant après, il fut entraîné dans d'autres groupes, et partout il montra son patriotisme désintéressé et sa foi dans la cause.

Vers les deux heures de la nuit, une nouvelle bande arriva, et elle fut saluée par des exclamations frénétiques.

Ces jeunes gens, animés du zèle le plus grand pour la patrie, arrivaient chantant comme s'ils allaient à une fête, et plusieurs déjà avaient eu le temps de revêtir l'uniforme qui avait été arrêté dans les conseils pour être celui des insurgés polonais.

Un gunka, habit collant, tout uni, sans boutons ni cordons, fait d'une espèce de bure brune; un pantalon gris, une large ceinture en cuir, un bonnet carré amaranthe bordé de noir; un fusil à deux coups en bandoulière armé d'une baïonnette, un revolver à la ceinture et une panetière.

Les armes nationales disparues depuis 1831 avaient été reprises par les insurgés*).

Les drapeaux portaient d'un côté l'aigle blanc polonais et le chevalier blanc lithuanien, et, de l'autre côté, l'image de Notre-Dame-de-Czentochowa, avec cette légende:

„POUR NOTRE LIBERTÉ ET POUR LA VOTRE."

Chose étrange, cette bande était commandée par une femme, une enfant, portant fièrement son fusil en bandoulière, son revolver à la ceinture et l'épée à la main.

Une lance aux couleurs nationales était plantée à l'arçon de sa selle.

Cette jeune fille, le comte Batory la reconnut et se

---

*) Les armes nationales de la Pologne sont blanc et rouge (amarante). C'est un aigle blanc sur un champ rouge. De 1815 à 1831, il figura sur les drapeaux de l'armée.

Le sceau de l'Etat avait l'aigle noir à deux têtes de l'empire russe, portant sur sa poitrine l'aigle blanc de Pologne. Depuis 1831, l'aigle blanc est transféré sur l'aigle droite de l'aigle noir et y reste confondu avec les insignes des autres parties de l'empire.

jeta dans ses bras. Un jeune homme l'aperçut et sentit ses jambes fléchir sous lui; — C'était Julia Batory.

Elle était à la tête d'un escadron de lanciers polonais, et faisait le plus merveilleux effet sous son uniforme guerrier. L'habit dessinait sa taille fine et élégante et de dessous son bonnet amarante, une forêt de cheveux blonds s'échappaient retombant en boucles ondoyantes sur ses épaules.

Elle descendit de cheval et, confiant l'animal aux mains d'un aide-de-camp, elle suivit Conrad et s'isola avec lui.

Les deux jeunes gens avaient bien des schoses à se dire. Il leur semblait qu'il y avait un siècle qu'ils ne s'étaient vus. Tous deux se retrouvaient au jour du danger et les armes à la main.

— Quoi! lui dit Conrad, vous allez vous battre?

— Oh! dit-elle, me battre, en aurai-je le temps? Vous abusez-vous un instant sur notre situation et sur le sort qui nous et réservé! La Pologne ne sera libre qui si l'Europe vient à notre secours. L'Europe ne prendra parti pour nous que si nous nous levons comme un seul homme, et si nous nous faisons exterminer. La Pologne entière ne se soulèvera que si elle est excitée par le sang répandu.

— Vous en concluez, Julia?...

— Que tous les premiers de nous qni lutteront seront massacrés, et que c'est sur les cadavres de ces milliers de victimes que la Pologne plantera le drapeau de son indépendance.

— Et vous, femme, vous vous sacrifiez?

— Je porte un nom qui oblige.

— Julia, laissez aux hommes l'honneur de se faire tuer pour le pays, et gardez une existence à laquelle tiennent tant de destinées.

— Conrad, dit Julia qui parla à voix plus basse, mon patriotisme ne me commanderait-il pas de me joindre à vous, les perils que le pays va courir n'exigeraient-il pas de tous ceux qui se sentent le courage d'affronter les balles moscovites dc se dévouer les

premiers, que je serais encore forcée de combattre au milieu de vous.

— Forcée, dites-vous?

— Je ne m'appartiens pas, Conrad.

— Quez voulez-vous dire?

— Conrad, il y a un secret dans mon passé qui commande à mon avenir.

— Vous m'effrayez.

— Partout où il y aura un grand péril, vous m'y verrez; partout où il y aura des balles qui pleuvront, j'accourrai; partout où la mort planera, je serai.

— Julia, vous m'épouvantez.

— J'ai contracté une dette terrible.

— Vous?

— Un dette qui ne pardonne pas...

— Je ne vous comprends plus.

— Une dette avec la mort.

— Mais alors il n'y a plus d'avenir pour nous, plus de bonheur possible; notre horizon est assombri pour toujours. Les refuge que vous donnez à notre amour, c'est la tombe.

— La tombe, dites-vous, Conrad? Non c'est le ciel.

— Le comte Batory approchait.

— Taisez-vous, dit-elle, prenant la main du prince de Wasa, voici mon père, et il ne faut pas qu'il sache pourquoi je suis ici.

— Vous avez des secrets même pour votre père, Julia?

— Pour mon père, dit la jeune fille essuyant à la dérobée une larme qui glissa sur sa joue, oh! pour lui plus que pour tout autre.

— Pour lui, si bon pour vous.

— Oh! oui, il a été bon pour moi, et c'est parce que je l'aime que...

— Qu'allez-vous dire?

— Je n'ai pas le droit de continuer.

— Vous l'aimez bien, votre père.

La jeune fille eut des larmes plein les yeux.

— Vouz pleurez?

Oh! n'ayez nulle crainte, allez.... Demain, cette nuit peut-être, l'heure de se battre sonnera, et vous me verrez devant les Russes.

— Oh! je serai près de vous pour vous défendre.

La fille du comte Batory laissa tomber sa main dans celle du prince de Wasa.

— Que Dieu protége notre cause, dit-elle avec un sourire de résignation.

Conrad avait sur le lèvres une question qu'il n'osait adresser.

Julia la devina.

— Parlez, dit-elle.

— Vous me pardonnerez, dit-il?

— Que pouvez-vous me demander qui vous rende moins cher à mes yeux?

— Qu'est devenue votre sœur?

La jeune fille pâlit.

— Ma sœur, dit elle?

— Eléonore Batory.

— Et pourquoi ne me demandez-vous pas aussi ce qu'est devenue ma mère?

— Je n'osais.

— Eh bien...

— Parlez à votre tour.

Julia se pencha à l'oreille du prince:

— Mon père l'ignore, dit-elle, il l'ignore encore, et vous êtes le premier, le seul à qui je confie ma honte.

— La honte, dites-vous?

— Ma mère sert les intérêts de la Russie contre sa patrie.

— Que m'apprenez-vous la?

— La vérité.

— Où est-elle?

— A Varsovie.

— Et votre soeur?

— Ma soeur......N'en parlons jamais.

Le comte Batory approcha, et l'entretien s'éteignit dans une conversation générale.

Quelques instants aprês, le prince de Wasa était seul avec le comte Batory, et le premier disait à l'autre:

— Vous paraissez soucieux, comte.

Ce dernier lui répondit:

Vouz saurez bientôt pourquoi. Si je ne suis pas tué d'ici quatre jours, il se passera un drame terrible à Varsovie, un drame qui remuera bien des consciences, et dont un certain monde se souviendra.

Le prince de Wasa quitta le bras du comte Batory et rentra au bivouac.

Tous les hommes couchés sur le sol dormaient profondément.

C'étaient tous de jeunes corps et des âmes vaillantes; ils eussent reposé sur un champ de bataille.

De dix pas en dix pas, des factionnaires veillaient, et de grands feux allumés à certaine distance les uns des autres réchauffaient l'air devenu très-vif.

Conrad se rencontra avec Tarnow.

Ils se prirent le bras et, après s'être promenés quelques instants au milieu du bivouac, ils s'assirent près d'un feu de broussailles sèches.

— Explique-moi, dit Conrad, comment tu te retrouves au milieu du nous?

— Mon cher, c'est une énigme, répondit Tarnow en souriant.

— Une énigme?

— Mon Dieu, oui.

— Tu as vu la mort de près?

— De très-près.

— Oh! je me souviens de tes paroles, de celles que tu prononças à cette fête brillante où nous nous rencontrâmes.

— Oui, oui, je sais.

— Moi aussi, j'étais triste.

— Et tu l'es toujours?

— Toujours.

— Te raconter, dit Tarnow, tout ce qui m'est arrivé, serait impossible.

— Essaye.

— Et dans tous les cas, je ne sais que ce que l'on a bien voulu m'apprendre.

— Quoi, toi-même?...

— Le comte Batory en sait plus long que moi. Toujours est-il qu'endormi, enlevé, le comte de Viélun, mon ennemi mortel...

— Le comte de Viélun?

— Je ne sais pourquoi.

— Continue.

— M'a fait enlever, et lorsque mes amis crurent m'avoir ravi à mes ennemis; ils se trouvèrent en présence d'un inconnu. Un cadavre avait été substitué au mien.

— Un cadavre?

Tarnow sourit.

— J'arrive de l'autre monde, dit-il.

— Seulement le cadavre substitué était un vrai cadavre, et le malheureux corps avait encore reçu pour plus de sûreté, un coup de poignard qui m'était destiné.

— Tu ne pouvais manquer d'être tué!

— Moi, dans la nuit qui suivit, j'étais jeté dans le fleuve.

— Et tu es ici?

— Comme tu vois.

— Mais comment as-tu fait?

— Oh! c'est là toute une histoire.

— Conte-la moi.

— Volontiers.

— En ce moment, une jeune fille parut, et demanda à parler à un soldat du détachement que commandait Wan Elldorff.

Cette jeune fille était d'une grande beauté, et avait le visage inondé de larmes.

— Quel est le nom de celui à qui vous désirez parler? lui demanda Conrad, étonné de son isolement.

— Thadé, répondit-elle.

— Et quel nom faut-il lui nommer?

— Béatrix.

— C'est que je ne croi pas, dit le jeune homme, que vous pourrez, cette nuit, arriver jusqu'a lui.

— Oh! dites-lui bien qu'il le faut, s'écria la jeune fille, dites-lui que Christien est pris, qu'il y va de sa vie, et que je mourrai, si on me le tue.

— Béatrix, répéta Tarnow qui courut à la jeune fille et se tourna vers elle.

— Me reconnaissez-vous? lui dit-il les larmes dans les yeux et lui tendant les bras.

— Tarnow! s'écria celle-ci. Oh! sauvez-le! sauvez-le!

III.

LES FAUCHEURS POLONAIS.

Bêatrix sanglotait dans les bras de Stanislas Tarnow.

— Mon enfant, lui dit-il, qu'est-il donc arrivé?

— Ils me l'ont pris.

— Christien?

— Mon pauvre Christien, et à l'heure qu'il est, qui sait s'ils ne l'ont pas pendu ou fusillé.

— Comment se fait-il qu'il ne soit pas venu au milieu de nous?

— Après votre départ, il a pris un peu de repos et terminé quelques affaires que lui avait laissées mon frère; le lendemain il était prêt à vous rejoindre quand notre maison a été cernée.

— Il n'a pu se cacher?

— Il aurait pu le faire, il l'a fait même; et Dieu sait si les misérables l'auraient trouvé ou il était; mais ceux-ci, dans la rage de ne pouvoir le prendre, se sont précipités sur moi et m'ont entraînée. Alors Christien est sorti et leur a dit: prenez-moi, je suis celui que vous cherchez.

— Nous le sauverons, dit Tarnow.

Oh! que le ciel vous entende!

— Savez-vous de quel côté ils l'ont emmené?

— A la prison de la ville.

En ce moment quatre hommes commandés par un chef d'escouade et demandés par Conrad de Wasa, arrivèrent.

Un laissez-passer était signé par Tarnow et Conrad pour Béatrix, et les hommes reçurent l'ordre de conduire celle-ci à Wan Elldorff.

Un mot remis à Béatrix disait à ce dernier d'autoriser la jeune fille à voir l'un des soldats de sa compagnie qu'on nommait Thadé, et à lui permettre de la suivre.

— Il y va de la vie d'un des nôtres, concluait la prière.

Béatrix partit aussitôt.

— Vous n'aurez point peur? lui dit Conrad.

— Peur? repondit-elle, regardant Tarnow.

— Non, dit celui-ci, Conrad, ne crains rien. C'est là une véritable enfant de la Pologne. Belle comme une de nos plus belles filles de Lithuanie, elle sait encore être plus courageuse.

— A-t-elle fait déjà quelque action d'éclat? dit Conrad en riant.

— Elle a de sa main tué six Russes, répondit Tarnow.

— Cette enfant!...

Elle tire le pistolet comme un spadassin et manie le fer comme un vieux soldat.

— Comment ne pas croire à la délivrance d'un pays qui produit de tels enfants? dit Conrad.

— Ecoute, dit Tarnow, tu me demandais, il y a un instant comment j'avais été sauvé!

— En effet.

— Cette jeune fille te le dirait mieux que moi.

— Elle te connaît depuis longtemps?

— Depuis quatre jours.

— Elle a assisté à ta fuite?

— Elle a fait mieux, elle m'y a aidé...

— Mais quel âge a-t-elle?

— Seize ans.

— Pauvre fille!

Cependant celle-ci était arrivée près de son frère, et elle lui disait:

— Thadé, Christien est pris, tu sais si je l'aime et si je peux vivre sans lui, que veux-tu faire?...

— Tenter de le délivrer.

— Comment?

— Me déclarer le déserteur.

— A sa place?

— Oui.

— Mais alors ils te tueront.

— N'aimes-tu pas Christien?

— Oh! mais je t'aime aussi, toi, s'écria Béatrix se jetant au cou de son frère et penchant sa belle tête sur sa poitrine?

— Ne faut-il pas le sauver?

— Oh! oui, il faut le sauver, il le faut, entends-tu?

— Tu vois bien.

— Mais il ne faut pas te faire prendre?

— Comment faire alors?

— Cherche.

— Sans me dévouer je ne puis espérer réussir.

— O mon Dieu! mon Dieu! exclama la pauvre fille, se tordant les bras en sanglotant.

— Ecoute, dit Thadé, il y a peut-être un moyen.

— Parle, parle.

— Il est à la prison de la ville?

— Oui.

— Non, dit Thadé, ce serait compromettre la vie de plusieurs braves pour rien.

— Que voulais tu faire?

— Forcer les portes de la prison et l'arracher des bras du geôlier.

Béatrix laissa sa tête rouler sur son épaule en signe de doute et de désespoir.

— Il ne faut pas y compter, dit-elle.

— N'est-ce pas?

— C'est impossible.

— Nous marcherions cent, deus cents.
— Ils sont mille.
— Nous sommes jeunes, vaillants, courageux.
— Les murailles sont hautes, les fossés pleins d'eau et les meurtrières redoutables.
— Alors, il faut organiser une surprise.
— Se jeter aus genoux du gouverneur.
— Il n'y faut pas penser.
— Non, il n'y faut pas penser, répéta un jeune soldat qui entendit Thadé, car le nouveau gouverneur de la prison qui vient d'être nommé est un malheureux qui a juré la ruine de la Pologne.
— Son nom?
— On parle déjà de le faire quitter ce poste, comme étant indigne de lui, et de l'envoyer à Vilna.
— Qu'a-til fait déjà?
— Mille atrocités qui dépassent déjà celles du général Berg. Si les arrestations et les perquisitions continuent à Varsovie et dans toutes les provinces environnantes, nous le devons à cet homme. Il á ordonné hier que tous les jeunes gens arrêtés, du moment où ils se disposeraient à nous rejoindre soient, de force, incorporés dans l'armée russe et envoyés en Sibérie.
— N'est-ce pas lui, dit un autre, qui vient de faire placarder sur les murs de Varsovie cette nouvelle ordonnance de police:
1° Les attroupements de plus de trois personnes sont défendus.
2° Les rassemblements en cas d'incendie sont défendus.
3° Les portes des maisons doivent être fermées à neuf heures du soir.
4° A partir d'aujourd'hui, on ne pourra pas sortir après neuf heures du soir sans être muni d'une lanterne, depuis une heure du matin jusqu'au jour, personne ne doit se montrer dans les rues.
5° Les cafés, restauránts, cabarets doivent être fermés à six heures du soir.
— A six heures du soir, fit-on, à quoi bon les ouvrir?

Ce n'est pas Mouravieff qui a fait placarder cette ordonnance, dit un jeune officier, c'est le lieutenant Muchanow. Vous calomniez Mouravieff, messieurs, en supposant qu'il s'occupe à publier des ordonnances. Il est l'homme des coups d'éclat et des grandes actions. Vous le verrez à l'oeuvre aux heures du sang répandu et des menaces de mort, à la bonne heure.

— Au grand-duc aussi l'honneur de cette harangue adressée aux grenadiers de la garde; „Pour la seconde fois, vous verrez réduire les Polonais insurgés; vous l'avez déjà fait en 1831. J'espère que c'est la dernière fois que nous sommes appelés à combattre la rébellion polonaise. Zabiâ a*), c'est à vous que l'empereur a confié cette tâche ardue."

— Mes amis, dit un jeune homme qui paraissait animé du plus saint patriotisme, voici ce que les Russes écrivent à l'Europe:

„L'ordre ne cesse de régner en Lithuanie, cette province et celles de Wolhynie, Podolie et Ukraine, sont foncièrement russes et ne partagent nullement les aspirations ni les tendances d'indépendance nationale de leurs frères du royaume, dans la lutte actuelle ils font cause commune avec la Russie, tant leur union avec elle est intense et profonde.

— Oh! c'est infâme! s'écrièrent toutes les voix.

— Ce n'est pas assez de nous tuer, de nous massacrer, il faut encore qu'ils nous déshonorent aux yeux de l'Europe.

— Luttow, s'écria un vieillard, nous sommes en force, la population de la Pologne ancienne compte pour les deux cinquièmes de la population totale, sur un huitième du territoire. La population moscovite compte pour un tiers de la population totale, sur un dixième du territoire. C'est-à-dire que, même aujourd'hui, l'élément polonais s'y trouve en très-grande majorité, relativement à tous les autres. Ces chiffres sont d'une éloquence saisissante. Que, à l'instar des esclaves de

*) Enfants.

l'antiquité, les Polonais se comptent, et ils puiseront dans la connaissance de leur nombre la certitude du succès. Vingt-trois millions d'habitants, hommes, femmes, enfants, vieillards, soulevés, broieront dix armées aussi fortes que l'armée russe.

— Mes amis, dit un soldat de la compagnie de Stanislas Tarnow, j'apprends que Nazinoff est nommé gouverneur de Vilna.

— C'est une horreur! dit-on.

— Priez Dieu, dit une voix que vous n'avez pas à regretter le général Nazimoff.

— C'est vrai, dit-on d'un autre côté, à peine nommé, on ne parle rien moins que de lui donner un successeur.

— Un successeur, fit-on, Mouravieff alors, nous sommes perdus.

— Perdus! s'écria la voix d'un jeune homme qui entra, perdus, dites-vous; jamais! plus la Pologne aura de bourreaux attachés à sa perte, plus elle aura de défenseurs attachés à sa gloire.

Toutes les mains se portèrent au bonnet et firent le salut militaire.

— Colonel, lui dit un officier, nous apportez-vous de bonnes nouvelles?

— Oui, mes amis, dit celui-ci, les sympathies de la France, de mon pays et de l'Europe entière.

Ce jeune homme était François Rochebrun, alors colonel des zouaves polonais, sous le nom de Rochebrune.

Ce jeune homme joue un trop grand rôle dans les fastes polonais pour que nous omettions d'en parler ici.

Né à Vienne le 1. janvier 1830, dans la paroisse de Saint-André-le-Bas, en 1844, il entrait dans une imprimerie et disparaissait quelque temps après.

Possédé de l'amour des aventures, la Pologne offrit au jeune enthousiaste une cause digne de lui; il s'y jeta à corps perdu et s'y distingua tellement que, nommé officier, puis officier supérienr, il devint par la suite général-major.

Son père, âgé de soixante-sept ans, est aveugle.

Il se fait lire les principaux journaux où sont relatés les faits les plus saillants de l'insurrection polonaise. Il écoute avec une émotion mêlée de crainte, le récit des exploits de ce fils dont il est fier. Il connaît tous les détails de son costume de chef des zouaves de la mort. La croix blanche de sa casaque militaire doit lui porter bonheur.

Dans une lettre adressée à son père, et datée de Cracovie, François Rochebrun lui dit, entre autres choses: „Je pars ce soir pour rejoindre mon régiment, au camp du général Langiewickz. — Je me porte assez bien; je souffre un peu de pieds, que j'ai eus légèrement attaqués par les froids. J'ai eu légerement attaqués par les froids. J'ai eu la cuisse froissée en tombant sous mon cheval, lorsque la pauvre bête a été tuée sous moi à Mickow."

Il termine ainsi une autre de ses lettres, écrite du camp sur le territoire russe: „Quant à moi, je suis bien resolu à offrir à la sainte cause de la Pologne et mon épée et ma vie."

Ces deux lettres sont signées: *Votre fils, colonel des zouaves de la mort,* Rochebrun.

„François Rochebrun est un enfant du peuple, un enfant de Vienne. Que les voeux sympathiques de ses compatriotes l'accompagnent et le protégent!"

Et quand, plus tard, il passa à Vienne, ce fut une fête à sa vue; le journal de la localité rendit compte de ce passage comme il l'eût fait pour un grand dignitaire, tant il est vrai que les grands sentiments trouvent toujour leur place en France.

„Le général-major Rochebrun (qui est *réellement* François Rochebrun, notre compatriote), est arrivé samedi à Vienne.

„Rochebrun porte l'uniforme de général polonais. Il a été promu récemment à ce grade.

„L'illustre défenseur de la noble cause polonaise a été reçu avec attendrissement par ses vieux parents: par sa mère, qui pleurait en songeant à son fils; par son vieux pète aveugle, qui, chaque jour, écoutait avec

une émotion mêlée de larmes le récit des exploits de son fils.

„Ses amis ct ses compatriotes l'ont accueilli avec la plus franche cordialité. Un punch lui a été offert au cercle du Jeu-de-Paume, où l'élite de société viennoise s'était empressée de venir lui offrir ses témoignages d'admiration et de sympathie.

„Le foule a stationné pendant une partie de la journée devant la maison d'habitation de son père, et a, plusieurs fois, manifesté son enthusiasme. Le colonel, à diverses reprises, a adressé des paroles de satisfactiou et de remerciements.

„Rochebrun a été reçu dans diverses maisons de nottre ville. Partout on se pressait sur son passage. Chacun voulait le voir et l'admirer.

„Notre compatriote se rend à Paris, chargé d'une mission, pour rentre ensuite en Pologne."

Dans le camp des insurgés polonais, il n'était pas moins bien accueilli que dans sa patrie.

On l'aimait parce qu'il était brave; mais on l'aimait aussi parce qu'il était Français, et qu'il était comme l'envoyé mystérieux de notre grande nation, qui compte dans cette insurrection un grand nombre de ses enfants.

Cependant on parlait déjà d'une rencontre avec les Russes.

Dès les 22, plusieurs engagements avaient eu lieu entre les insurgés et les nouvelles troupes arrivées de Saint-Petersbourg.

Pendant de la nuit du 23 au 24, un combat terrible fut livré entre Lowuz et Piotrkow.

Dans la mêlée le colonel de Murow fut tué.

Comme à Varsovie le terrain de la luttes s'étendait.

Dans la ville de Zadons, une bande de vingt à trente jeunes gens, armés de carabines, avait attaqué le principal corps de garde occupé par plusieurs compagnies, et ne s'était dispersée que devant des forces très-supérieures.

Dans le gouvernement et dans la ville même de Plock, plusieurs conflits sanglants avaient eu lieu, à la

date du 28 janvier. Les éphémérides polonaises racontent, qu'a Ciolkiow entre autres, le combat avait duré toute la nuit, et l'on avait compté, de part et d'autre, un grand nombre de morts et de blessés.

A Suraz, près de Byalistock, la lutte fut plus vive encore, et les Polonais restèrent quelque temps maîtres de la ville.

On se battait en même temps à Zadzqui, en Valdachie, à Siedler, à Lomza.

Une bande formée dans le gouvernement d'Augustow pénétrait en Lithuanie, et le mouvement se déclarait dans le palatinat de Sandomir, où il devait bientôt prendre les proportions d'une véritable guerre nationale.

Dans plusieurs de ces rencontres, l'avantage était resté aux réfractaires, et partout ils avaient montré une ardeur et une fermeté qui excitaient à la fois l'admiration et la fureur de leurs ennemis.

A la suite d'un de ces engagements dont la ville de Plock fut dès lors le théâtre, le chef des insurgés; l'avocat Zegrzda, étant tombé aux mains de Russes, se fit sauter la cervelle pour ne pas rester leur prisonnier.

Les bandes se formaient au hasard, sans chef, sans organisation, sans armes. Elles avaient à lutter contre des troupes régulières, bien supérieures en nombre.

Leur nombre grossisait à chaque instant.

Les ouvriers des usines et de fabriques abandonnaient leurs travaux pour former de nouveaux rassemblement ou se joindre à ceux qui existaient déjà.

Les petits propriétaires, les cultivateurs, auxquels ne s'appliquait pas l'exemption accordée par le rescrit sur le rccrutement, s'armaient de la faux héréditaire.

Comme au temps de Kosciusko, cet instrument de travail se changeait, dans leurs mains, en arme meurtrière.

Sur plus de cent endroits à la fois l'insurrection éclatait.

Le recrutement continua dans la province; mais le nombre des insurgés grandit et le comité national s'organisa.

En même temps, les colonnes russes, envoyées à la poursuite des *brigands*, comme on les appelait alors, commençaient à marquer leur passage par le pillage, le massacre et la dévastation.

Le 28 janvier, à Szydlowice, dans le gouvernement de Sandomir, un conflit ayant eu lieu et les insurgés ayant été repoussés, après avoir perdu quarante des leurs, les soldats, furieux de leur résistance, se précipitèrent dans la ville, qu'ils mirent littéralement à feu et à sang, „massacrant, pillant, incendiant."

Le lendemain les mêmes faits se renouvelèrent à Bodzentyn.

Ces rigueurs, ces excès n'ont eu d'autre effet que d'ajouter à l'animosité des Polonais contre les Russes et d'accroître rapidement les forces de l'insurrection.

Malgré le spectacle des patriotes enchaînés et traînés par les rues, tous ceux qui pouvaient s'échapper allaient se joindre aux insurgés. Ceux qui restaient, tout en se soumettant aux arrêtés de la police, ne laissaient échapper aucune occasion de manifester leurs sympathies pour les héroïques défenseurs de la cause nationale. On organisait des secours pour les familles.

On profitait de tous les moyens pour leur faire passer des vêtements et des vivres.

Dans toutes les maisons, les femmes faisaient de la charpie.

Quant aux insurgés, ilsse divisaient en petites bandes et harcelaient les troupes russes.

Dans les villes où ils pénètraient et dont ils se trouvaient momentanément maîtres, ils s'emparaient de l'argent déposé dans les caisses publiques; mais ils avaient grand soin d'en donner quittance et de s'en déclarer responsables. Dans une petite ville des environs de Plock, une somme de plusieurs milliers de roubles étant ainsi tombée au pouvoir d'un chef de bande, qui ne pouvait en faire un utile emploi, elle fut restituée aux contribuables.

Sur la route de Varsovie à Modlin un convoi de conscrits, escorté par des Cosaques, fut délivré par une

troupe de patriotes. On se contenta de prendre leurs armes aux Cosaques de l'escorte qui ne furent pas même faits prisonniers.

A Kozienice, petite ville du gouvernement de Sandomir, la population s'étant insurgée, les sapeurs qui en formaient la garnison furent tous désarmés, mais pas un ne fut tué.

Et ces mêmes Cosaques qu'on épargne, savez-vous ce qu'ils font: lisez... c'est textuel.

Un jeune médecin, qui de Konin était venu se joindre aux volontaires pour soigner les blessés, avait trouvé asile dans la maison servant d'ambulance. Surpris par les Russes, il a été, sans égard pour son âge, son dévouement, sa profession, non-seulement percé de dix coups de baïonnette, mais encore fusillé, parce qu'il n'expirait pas assez vite.

Sur le champ de bataille, des soldats russes ayant remarqué le corps d'un des plus jeunes et des plus nobles descendants d'une vieille famille posnanienne, se mirent à lui frapper ou plutôt à lui écraser le crâne à coups de crosse, en l'apostrophant d'odieuses plaisanteries et pour voir, disaient-ils, s'il avait „la tête dure".

Enfin, un malheureux, nommé Stéphanowitch, étendu parmi les morts et les mourants, ayant osé demander un peu d'eau et du secours, a été odieusement *achevé.* Quant aux paysans réfugiés dans les granges et dans les greniers, on les attache deux par deux pour les fusiller. C'est ce que les Russes appellent faire un exemple et terrifier l'insurrection. La terreur, en effet, les accompagne et les suit partout; c'est une dernière et cruelle ressource qui leur échappera comme les autres.

On peut affirmer, et sur ce point tous les récits sont d'accord, que le nombre des morts pendant le combat de Dobroslaw ne s'est pas élevé au-dessus de quatre, à cause des moyens de défense naturels que présentaient les maisons, les jardins et les haies. Et pourtant on a ramassé plus de quarante victimes dans

cette sanglante rencontre! C'est donc après la lutte, quand déjà les volontaires, ne se défendant plus commençaient à se replier, que les Russes ont frappé et égorgé sans pitié les blessés, les paysans, les prisonniers, les vieillards, tous ceux en un mot qui ont eu le malheur de tomber entre leurs mains.

Loin de décourager les populations, les cruautés sans exemple des Russes relèvent les âmes, fortifient les cœurs, arment les bras. Le pays, d'abord incertain, n'attend aujourd'hui que le signal de ses chefs. Mielenski a prudemment divisé ses hommes par petits groupes faciles à nourrir, commodes à diriger dans la campagne, et leur a fixé, au sortir de Dobroslaw, un rendez-vous auquel nul ne manquera. Aussi faut-il s'attendre à le voir bientôt reparaître à la tête de ses bandes victorieuses, tantôt sur un point, tantôt sur un autre car l'administration et l'armée russes tiennent tout le pays dans un réseau de fer dont on ne brisera les mailles qu'une à une.

Puis l'empereur, remerciant les paysans de leur fidélité, les encourage à se mettre toujours „du côté des troupes", et pour leur en faciliter les moyens, leur „ordonne" d'obéir aux prescriptions suivantes:

1⁰ Les autorités communales devront former une garde spéciale de police pour surveiller les „fidèles" habitants et les voyageurs qui traversent le pays;

2⁰ Lesdites autorités muncipales devront aussi arrêter elles-mêmes „les suspects", c'est-à-dire les gens munis d'armes ou soupçonnés d'avoir appartenu aux bandes insurgées; et pour cela, elles devront requérir au besoin le concours des paysans;

3⁰ Enfin, ces mêmes autorités devront veiller à ce que „les fidèles paysans" ne ce portent à aucun excès de nature à troubler la sécurité publique et à donner par là une fâcheuse idée de leur „fidélité."

Que nos lecteurs nous pardonnent si, emportés par la marche de l'action, nous semblons quelquefois oublier nos personnages.

Dans une insurrection de cette importance, les plus grand est peu de choses.

Celui qui tombe est remplacé par un autre.

L'inconnu de la veille est le triomphateur du lendemain.

Chacun, du reste, à un rôle à jouer dans la grande révolte et passera sur notre plume.

Les faits nous devancent, ne restons pas en route.

La nuit où Christien rejoignait Thadé et entraînait le jeune homme du côté de la ville, un événement survenait qui dérangeait leurs plans.

Les bandes d'insurgés commandées par ceux que nous connaissons étaient cernées par les Russes et attaquées par quatre côtés en même temps.

Ce fut une nuit terrible.

Il y avait peut-être un millier de Polonais au plus et les Russes n'étaient pas moins de trois mille.

Trois hommes pour un.

Trois hommes armés jusqu'aux dents, contre un homme inexpérimenté dans l'art de la guerre et mal armé.

Rochebrun avait alors derrière lui deux cents zouaves de la mort au plus.

Stanislas Tarnow, cent cinquante hommes.

Le comte Batory, cent soixante.

Van Elldorff, quatre-vingts.

Conrad de Wasa, cent dix.

Julia Batory, commandait cent quarante lanciers Polonais.

Et Demko, marchait à la tête de cent soixante faucheurs.

Le faucheur ou Kossynier est un type essentiellement Polonais.

Moitié soldat, moitié paysan, il représente, dans les luttes pour l'indépendance de la Pologne l'élément démocratique, le peuple.

Grâce à sa faux, le pays n'est jamais désarmé.

Cette fois c'était à peu près la seule arme que la police russe, usant des droits qu'elle tenait de l'état de siége, lui eût laissée.

Des propriétaires ruraux n'avaeint même pu obtenir de conserver chez eux un fusil pour défendre eux et leur bétail contre les animaux dangereux et les bêtes fauves.

Aussi dans ces premiers jours de l'insurrection, voyaiton des ouvriers, des habitants des villes, de jeunes nobles et des élèves des écoles, s'armer de la faux comme les paysans.

Néanmoins, ici les insurgés avaient en partie des armes.

Ils les devaient au comte Batory, qui les tenait de la princesse Orlanoff.

Cette pauvre femme si cruellement éprouvée et que nous verrons bientôt reparaître dans notre récit.

Ils avaient des armes, mais beaucoup ne savaient pas s'en servir.

N'importe, l'enthousiasme éclatait sur leurs traits à l'approche du danger, et plusieurs des plus jeunes faillirent compromettre la cause qu'ils servaient par le trop d'empressement.

Alors que les troupes Russes avançaient, le comte Batory réunit ses hommes autour de lui et leur parla le langage ferme et énergique de l'homme qui se dévoue et qui parle au nom de l'autorité de ce dévouement.

Ils l'écoutèrent avec un pieux recueillement.

Le discours prononcé, il leur lut plusieurs notes arrivées dans la nuit même de plusieurs points du royaume.

Le général Berg vient, assure-t-on, de recevoir l'ordre secret de mettre tout le pays à feu et à sang, à commencer par le sac de Varsovie, s'il ne parvient pas à étouffer l'insurrection.

Si la Russie a su brûler Moscou, elle n'aura aucun scrupule d'incendier et de piller Varsovie.

Nous recevons de toutes parts des nouvelles du champ de batailles et des excès commis par les Russes. En Cujavie, où les paysans étaient, dans les premiers moments, contraires à l'insurrection, on les voit accourir demandant des armes qui manquent malheureusement dans beaucoup de contrées ; la moitié du corps

de Seyfrid, c'est-à-dire 800 hommes, est composée de paysans. Seyfrid, comme vous ne l'ignorez pas sans doute, a remporté, le 10 avril, une victoire complète sur le prince de Wittgenstein, qui avait 1,000 soldats et deux canons.

Un détachement dans les environs de Sieradz, composé de 250 hommes sous le commandement d'Urbanowicz, a livré aux Russes plusieurs combats heureux.

Dans le palatinat de Sandomir, il y a cinq grands détachements de Czachowski, Grylinski, Konowicz, Lopacki, Wierzbinski et en outre trois petites bandes.

Dans le palatinat d'Augustow, outre les deux grands détachements du colonel Ramotowski et du colonel Andruszkiewicz, il y a plusieurs petits détachements.

Il y a encore plusieurs détachements dans les environs de Varsovie, dans le palatinat de Plock, dans la Podlachie et dans le gouvernement de Lublin.

En Lithuanie, dans le département de Kowno, un détachement de 800 insurgés a engagé avec les Russes, un combat entre Leneze et Szuszwa; les Russes ont perdu trente soldats, les nôtres trois.

En Samogitie, 400 insurgés ont combattu contre trois colonnes russes. Les pertes des deux côtés sont de 40 hommes. Les paysans se présentent en grand nombre dans le camp des insurgés; un seul village de cent maisons a fourni 250 volontaires.

— Vous voyez que vous n'êtes pas seuls à vous battre, dit le comte, et que nous ne paraissons pas nous jeter dans une folle entreprise puisque dès notre début, et malgré les forces et les cruautés de nos ennemis, nous parvenons à nous défendre, à tenir la position et à gagner du terrain.

Le tambour battait, les Russes étaient à deux cents pas. Les voix des chefs dominèrent et bientôt l'on n'entendit plus que les apprêts de la bataille.

La bande commandée par Wan Elldorff et de laquelle faisait partie Thadé qui, vu le danger, n'avait pas quitté son poste, fut détachée en tirailleurs.

Au bout de quelques minutes les coups de fusils déchirèrent l'air.

C'étaient les tirailleurs qui, cachés dans les taillis, les ravins, derrière les arbres, au bas des côtes, descendaient l'avant-garde et l'empêchaient d'arriver jusqu'à la lisière de la forêt ou se tenait la gros des insurgés.

Ils y arrivèrent cependant non sans avoir déjà perdu beaucoup de monde, et la lutte commença horrible et meurtrière.

— Mort aux Moskals! fut le cri de ralliement.

— Les Russes d'abord furent repoussés par la bande de Tarnow, mais revenant à la charge, ils firent approcher leur artillerie et semèrent la mort dans les rangs des Polonais.

Les trompettes sonnèrent la retraite, et les insurgés se refoulèrent dans les bois.

Les Russes crurent à la victoire et les poursuivirent la baïonnette en avant, mais par une manœuvre habilement conduite, les Polonais les avaient tournés et les tenaient entre deux feux.

Alors ce fut une vraie boucherie et chaque compagnie se distingua par des actes d'un courage inouï.

Les Polonais n'étaient pas en force, mais grâce à la tactique commandée par le comte Batory, ils pouvaient au moins soutenir le choc.

Thadé se fit remarquer, et une jeune homme qui combattait à côté de lui était superbe de bravoure. Il tombe frappé par un boulet au moment où la ligne est ouverte et où le détachement subit un échec.

La trouée est ouverte et les Russes vont s'y précipiter.

Le jeune homme crie: A nous! et faisant subir à son corps ensanglanté une déviation terrible, il roule du côté opposé et barre la route à la cavallerie.

Les chevaux le foulent aux pieds, mais son dévouement et son sang-froid ont donné le temps aux insurgés de se reconnaître, et Julia Batory arrivant en toute hâte à la tête de ses lanciers polonais ferme la trouée et empêche les Russes d'avancer.

En ce moment, la discorde gagnait les rangs des

Russes, et se répandant en pleine campagne, les Polonais les harcelaient de tous côtés.

Un seul détachement n'avait pas donné, c'était celui du paysan Demko.

Soudain, on le vit descendre des hauteurs. C'étaient les Kossyniers ou faucheurs polonais. Ils roulèrent comme une avalanche sous les pieds des chevaux et désarçonnèrent les cavaliers qu'une poignée de chasseurs attaquaient sur les côtés.

Les chevaux, les jarrets coupés par les faux terribles, écrasaient de leur chute une partie de leurs cavaliers.

Demko, l'oeil injecté de sang, brandissait sa faux devenue dans ses mains une arme terrible.

S'attaquant de préférence aux chefs, il semait la mort autour de lui.

Un Russe lui barre le passage, il se rue sur lui et sa faux lui laboure la poitrine.

Au point du jour les Russes prenaient la fuite, laissant quatre cents des leurs sur le champ de bataille et précédé de plusieurs chariots pleins de blessés.

Les insurgés n'évaluaient par leurs pertes à plus de soixante hommes.

Il est vrai que dans ces soixante hommes il y avait plusieurs chefs et un brave coeur.

Thadé etait mort.....

Béatrix pleurait sur le corps de son pauvre frère, demandant un défenseur pour son fiancé.

Stanislas Tarnow s'offrit.

— Non, non, cria-t-on de toutes parts... Tarnow que la police russe cherche partout et dont la prise serait si précieuse pour le gouvernement.

Wan Elldorff se présenta.

Non, non, dit la voi d'une femme qui apparut écartant tous ceux qni entouraient Béatrix et le prenant dans ses bras, c'est moi qui sauverai Christien. Mon enfant, dit elle, suivez-moi.

Tous les fronts se découvrirent.

— La princesse Orlanoff! s'écria-t-on.

— Non, mes amis, dit celle-ci, vous vous trompez, c'est Birute, la fille du patriote Krasinski.

Plusieurs jeunes gens se jetèrent à ses pieds, et voulurent baiser le bas de sa robe.

— Cessez, dit-elle, cessez ces manifestations indignes de vous, je ne suis qu'une pauvre femme qui ai beaucoup souffert et beaucoup pleuré... Si vous voulez vous découvrir devant un être humain, choisissez des héros qui méritent cet honneur...

Ses yeux se portèrent vers la route et une immense clameur monta du camp.

Un jeune homme à cheval, portant l'uniforme d'officier supérieur et entouré de plusieurs cavaliers, apparaissait au haut de la montée et s'avançait dans la direction de la forêt,

Une deuxième clameur le salua.

— Langiewicz, s'écria-t-on.

IV.

LANGIEWICZ.

L'arrivée de Langiewicz avait excité l'enthousiasme des bandes insurgées.

C'est que Langiewicz était un des hommes sur lesquels l'indépendance polonaise comptait.

Il n'était pas le seul qui représentât la liberté et dans le bras duquel on espérât.

Son intelligence active, sa bravoure déjà justifiée, n'étaient pas une ressource suprême pour la Pologne, riche en citoyens, riche en soldats, et disposant de courageux défenseurs ayant fait d'avance le sacrifice de leur fortune, de leur carrière, de leur avenir et de leur sang.

Mais c'était un des hommes sur lesquels on se reposait; cela suffisait pour qu'on l'acclamât comme un sauveur de la patrie.

Né le 5 août 1827, à Krotoszin, dans le grand duché

de Posen, Pologne prussienne, Maryan Langiewicz étudia longtemps dans les gymnases et à l'Université de Breslau, où il s'occupait principalement de mathématiques.

Obligé, comme sujet prussien, au service de la landwehr il passa une année dans l'artillerie de la garde.

Il fit ensuite de nombreux voyages en Italie, et fut quelque temps professeur à l'Ecole militaire polonaise de Gênes.

C'est à Paris que le surprit la mise à exécution du recrutement arrêté dans les conseils de l'Empire.

Pressentant le résultat et les conséquences de tels actes, il quitta aussitôt Paris et arriva en Pologne.

Il y était depuis quelques jours, et, à la tête d'une poignée d'hommes, il avait déjà éprouvé sa valeur contre les Russes.

— Mes amis, dit-il, quand il fut entouré de tous les principaux chefs de l'insurrection, merci de m'avoir appelé au milieu de vous, merci d'avoir eu confiance en moi, je ne faillirai pas à la tâche que vous attendez de moi, et vous me verrez toujours à la tête des plus braves et des plus audacieux.

— Notre cause est juste! dit une voix.

— Elle est sainte! dit une autre voix.

— Dites aussi, messieurs, qu'elle est bonne, ajouta Langiewicz, qu'elle est sûre, dit-il encore. Il ajouta: par les temps dans lesquels nous vivons, il ne suffit pas qu'on proclame la vérité pour qu'on triomphe; il ne suffit pas d'épouser une cause juste et de prouver un dévouement sans bornes, il faut encore qu'on soit assez fort pour résister à l'ennemi, qu'on soit assez appuyé pour ne pas tomber au premier choc et disparaître dans le premier tourbillon.

Succombez, et l'on dira demain: c'étaient quelques orgueilleux qui osaient s'attaquer au grand empire des Russes, quelques révoltés... Dans la langue des Russes, on nous appellera des rebelles et des insurgés. Triomphez, et alors d'un bout du monde à l'autre, on criera: c'est un grand peuple assoupi qui se relève et mitraille

ses geôliers; c'est une grande nation qui se retrempe dans du sang et fait la guerre au vieil esprit moscovite. La Pologne écrasera sous son pied le colosse tyrannique. Le despote rentrera sous terre. — Vive la Pologne!

— Vaincrons-nous, ou succomberons-nous? dit une voix.

— L'un et l'autre, répondit Langiewicz; nous succomberons, mais nous vaincrons.

— Quoi? fit-on.

— Oui, reprit le grand général, nous succomberons, parce que nous ne sommes pas en nombre, parce que nous ne sommes pas les plus forts, parce que la Russie enverra vers nous ses armeés nombreuses et invincibles recrutées avec le knout dans toutes les párties de l'empire, parce que nous manquerons de secours, d'argent, de vêtements, de pain, peut-être, et que nous verrons les nôtres décimés et périr tous les jours.

On voulut se récrier.

— Ne vous récriez pas, s'écria le général, nous n'en serons que plus glorieux en n'abandonnant pas notre cause; on nous fusillera, on nous pendra, on nous enverra grossir le nombre des victimes qui traînent les chaînes dans les steppes perdues de la Sibérie, mais nous ne fuirons pas, nous ne crierons pas grâce, et nous combattrons toujours.

Ne vous ai-je pas dit que, si nous succombions, nous vaincrons.

Oui, alarmés enfin de notre résistance, effrayés de nous voir tomber mutilés sous leurs coups et de nous revoir toujours debout,... ces hommes sans cœur et sans passions, ils auront peur, enfin, et, dans la crainte superstitieuse qui s'emparera d'eux, ils laisseront flotter notre étendard, le drapeau en lambeaux et aus haillons tachés du sang répandu sur tous les champs de bataille de la Pologne.

Ecoutez plutôt ce que l'on dit de nous partout, et vous aurez la mesure de ce que vous pourrez attendre. L'opinion publique a répondu par un cri de douleur à la nouvelle de l'insurrection polonaise.

Les cœurs généreux s'émeuvent...

Que va-t-il se passer, que va-t-il advenir, et quel va être le sort de tous ces braves jeunes gens qui partent à la mort, l'enthousiasme au cœur et des chants patriotiques aux lèvres?

L'image du passé reparaît devant les yeux, personne ne veut croire que cette nouvelle armée indisciplinée et sans chefs pourra résister au colosse de la Russie.

Cependant cette armée est encore debout, elle grandit chaque jour, s'étend de plus en plus et les Russes sont repoussés.

Que faut-il augurer de ces premières victoires? le passé nous avertit hélas, que l'héroïsme et le courage peuvent succomber au milieu même du triomphe...

La révolution polonaise a ses pages glorieuses, mais c'est malheureusement à côté de ces pages que l'histoire a eu souvent à enregistrer le récit des plus sanglantes répressions.

Il se produit, au milieu des événements militaires qui se poursuivent en Pologne, des incidents auxquels on doit certainement attacher une grande importance: ce sont les témoignages, souvent admirables, donnés par les Polonais de leur inébranlable fidélité à leur race et à leur drapeau. Ni les condamnations, ni les exécutions, ni la ruine, rien n'arrête le dévouement des hommes qui ont juré d'arracher leur patrie au despotisme russe. C'est ainsi qu'on voit fonctionner librement, en dépit de tous les efforts de la police moscovite, le comité central de Varsovie; les ramifications de ce comité sont insaisissables; l'obéissance à ses ordres est absolue, et chaque jour l'autorité insurrectionnelle se substitue de plus en plus au pouvoir éphémère de la Russie.

Une nouvelle preuve considérable de ce patriotisme ardent, dont se montrent animés les Polonais, c'est le départ que nous a annoncé hier une dépêche de Varsovie, de quatre officiers enrôles dans l'ármée russe, y occupant des postes importants, et courant s'enrôler dans les rangs insurgés. On a vu que, parmi ces officiers, se trouvait l'aide-de-camp et neveu du général de Berg. De

tels faits, grossis en dernier lieu par la fuite des agents du Trésor de Varsovie, ne démontrent-ils pas hautement la vanité des efforts tentés depuis un siècle par les Russes, sur les masses ou sur les individus, pour vaincre la nationalité polonaise et fusionner cette race que le despotisme n'a pu jamais dompter ?

Ajoutons que mieux que les faits de guerre, mieux que les luttes sanglantes dont le territoire polonais est le théâtre, ces actions individuelles permettent de protester encore contre les calomnieuses accusations de la Russie.

Ainsi vous l'entendez, messieurs, partout on nous acclame, partout on nous applaudit, n'est-ce pas grande joie de mourir aux acclamations de l'Europe entière?

Langiewicz vit toutes les mains se tendre vers lui, et il n'y eut plus qu'un étroit cercle de têtes se rapprochant, de mains se pressant et de bras s'enlaçant.

Stanislaw Tarnow quitta alors les rangs et alla à Béatrix qui seule, assise sur le talus, la tête dans ses mains se laissait aller à ses horribles pensées.

Thadé état mort dans la dernière mêlée.

Or, Thadé c'était son frère, son appui, son soutien, celui qui depuis de longues années représentait son père tué par les Russes à la bouche d'un canon.

Son frère mort . . qu'allait-elle devenir ?

Alors elle songea à Christien, à Christien prisonnier, mort peut-être déjà.

Et d'abondantes larmes coulèrent sur ses joues glacées.

— Mon pauvre Christien ! dit-elle.

Tarnow s'approcha d'elle et se disposa à lui parler, mais la voyant se lever et rester droite, la tête tournée du côté d'un groupe de patriotes, prêtant l'oreille et ne faisant pas un mouvement, il respecta sa préoccupation et attendit.

Bientôt même, dans le silence de la nuit, des paroles frapèrent son oreille, et il comprit l'intérêt que la jeune fille apportait à ce qui se disait autour d'elle.

C'était un jeune officier qui arrivait de Varsovie et

racontait la mort de deux jeunes hommes qu'il avait beaucoup connus, et que les Russes avaient pendus.

— Des troupes en grand nombre étaient rangées sur la place, disait-il. Il y avait en outre une centaine de spectateurs, tous du sexe masculin.

Les portes de la citadelle s'ouvrirent, et on vit paraître sur une charrette deux personnes habillées de blanc: la première, un jeune homme d'une vingtaine d'années, à fieure germanique; la seconde, homme de quarante ans à peu près, avec une longue barbe, et qu'on reconnaissait facilement pour être un prêtre.

La charrette se plaça tout près de la potence. Là ils descendirent tous deux. Le jeune homme était pâle, mais ferme, et se plaça d'un pas résolu sur l'échafaud. On lui mit la corde autour du cou, et un instant après son corps flottait dans l'air. Le prêtre monta ensuite sur la planche fatale: il regarda fièrement autour de lui, et ses lèvres semblaient murmurer une prière. L'exécution se fit immédiatement. Pendant ce temps toutes les églises catholiques de Varsovie sonnaient le glas funèbre.

Il s'agissait du capucin Konarski et d'Edouard Abicht, dont le crime était d'avoir servi la cause de la patrie.

La jeune fille sanglotait.

— Oh! exclama-t-elle, pourquoi Christien n'est-il pas tombé comme Thadé sur un champ de bataille, ils vont le tuer.

Cette fois Tarnow s'approcha tout près de la jeune fille.

— Béatrix, lui dit-il, ne vous désespérez pas, je suis près de vous.

— Ah! c'est vous, Tarnow.

— N'avez-vous plus confiance en moi?

— En qui aurais-je confiance si ce n'est dans Stanislas Tarnow.

— Béatrix, vous m'avez sauvé la vie...

— Ne parlons jamais de cela.

— Parlons-en au contraire... parlons-en, car l'heure est venue de payer ma dette.

— Votre dette?

— De remplir un devoir.

— Tarnow, ne me croyez-vous pas payée et au-delà, d'avoir été assez heureuse de conserver un des plus vaillants défenseurs de la Pologne.

— Oh! je me souviendrai toujours de cette scène, dit Tarnow, se pressant la tête dans les mains, j'étais seul, seul au fond des eaux de la Vistule. Mon cadavre jeté du haut de Smolenko surnageait quelquefois et apparaissait dans le tourbillon du fleuve, puis, rejeté par le courant, retombait au fond. Je me sentis soudain revenir à moi. La fraîcheur de l'eau, le saisissement rappelèrent mon esprit assoupi. J'ouvris les yeux, me bras se détendirent, le sentiment du danger que je courais se révéla à moi et me donna le courage de vaincre.

— Vous nagiez quand, de la cité, je vous aperçus.

— Oui, à peine éclairé sur ma situation, les forces me revinrent, et sortant la tête de l'eau, je me couchai sur la vague et me mis à nager.

— Je vous vis alors, et démarrai la barque de Thadé!

— Vous étiez seule?

— Seule; Thadé et Christien étaient à une des séances du comité.

— Mes forces n'étaient revenues que pour m'abandonner. Bientôt je me sentis glisser; mon habileté me faisait défaut. Mes membres roidis se refusaient à me servir. C'en était fait de moi. Je distinguai alors les oscillations de la barque que vous conduisiez. Je devinai un secours. Je redoublai d'efforts, et quelques minutes après, j'étais assez heureux pour me suspendre à l'aviron protecteur.

— Tout le monde aurait fait ce que j'ai fait. Il faisait nuit noire. Les premières lueurs du jour n'étaient pas parvenues encore à déchirer les ombres qui couvraient la Vistule et s'épanouissaient à l'occident. Je m'étais levée dans la nuit pour embrasser mon père et Christien, qui partaient pour la réunion. A peine furent-ils éloignés que mille pensées m'assaillirent et que je n'eus plus l'envie de regagner mon lit.

— Alors, vous sortîtes...

— Oui; je jetai sur ma tête un fichu et sur mes épaules un mauvais châle, puis je me hasardai sur la route.

— Sans crainte?

— La route était déserte; seulement, en prêtant l'oreille, j'entendis comme un murmure confus, c'était la voix des membres de la réunion, — celle des premiers citoyens qui ont formé le Comité national, — ce Comité qui, à l'heure qu'il est, fonctionne et est écouté dans toute la Pologne.

— Il se tenait à peu de distance de votre demeure?

— A cinquante pas environ, sur la lisière de la forêt de Mudon, dont les arbres séculaires, s'apercevaient de la place où j'étais, et balançaient en quelque sorte leurs cîmes floconneuses au-dessus de ma tête.

Le froid était dur, mais je n'en souffrais pas. Je résolut d'attendre mon frère et Christien.

Il était alors quatre heures du matin, le Comité se séparait avant cinq heures. Ils ne devaient pas tarder à paraître.

Je me dirigeai lentement du côte de la Vistule, et je m'assis sur le rivage.

C'est alors que je vous aperçus vous débattant contre le courant qui vous entraînait et parfois vous repoussait.

Je pressentis un crime...

Je devinai un meutre.

La barque était amarrée à deux pas de moi. En deux secondes j'étais dedans, et je ramais vers vous.

Dieu m'a secondée et a bien voulu que mon bras fût utile à la cause que nous servons.

— Ce qui m'étonne, dit Tarnow, c'est que ceux qui ont mené tout cela à bien m'aient abandonné au dernier moment.

— Abandonné! osez-vous le penser?

— Oh! non.

— Le comte Batory ne vous est-il pas dévoué?

— Oui, celui-là m'est dévoué.

— N'en est-il pas d'autres encore qui veillent sur vous?

Oui, il en est d'autres... et il est un nom qui erre sur mes lèvres et que je n'ose prononcer.

Béatrix tressaillit.

— Vous le connaissez peut-être, dit Tarnow, qui leva la tête.

— Peut-être.

— Nommez-le...

— A quoi bon?

— Je vous en prie.

— Pourquoi jeter l'huile bouillante sur la plaie vive?

— Dites-moi si vous le connaissez.

— Son nom vingt fois vous est échappé dans les deux nuits de fièvre que j'ai passées à votre chevet.

— Son nom?

— Oui, dit Béatrix avec un sourire triste, l'amour qui nous emplit le cœur est toujours un secret que personne n'ignore.

— Et quel est ce nom que j'ai tant prononcé?

— Pourquoi le répéter.

— Cela me fera plaisir.

— Helwige!... dit Béatrix en baissant la tête.

— Helwige, répéta Tarnow, qui pressa la main de Béatrix.

Tous deux se levèrent du talus et le descendirent lentement.

Tarnow tenait les mains de la jeune fille, et celle-ci penchait sa tête sur son épaule.

L'un pensait à Helwige, l'autre rêvait de Christien.

Ils étaient frère et sœur: aucune pensée profane ne souillait leur entretien divin.

— Savez-vous ce qu'elle est devenue? demanda Tarnow d'une voix à peine accentuée.

— Non, dit Béatrix résolûment.

— Mais pourquoi n'était-elle pas sur le rivage quand mon corps a été précipité dans le fleuve?

— Je ne sais.

— Oh! il y a là mystère que je découvrirai.

— Tout se découvre dans ce monde.

— Béatrix, dit Tarnow, Wan Elldorff, un des braves

jeunes gens qui sont les plus dévoués à la cause polonaise et dont le cœur bat à tous les sentiments sacrés est parti pour Varsovie.

— Quoi faire?

— Dans l'espoir d'arracher Christien à la mort.

— O mon Dieu! mais lui, ce pauvre jeune homme, il est perdu.

— Non, il réussira... Et du reste si vous l'acceptez, nous allons partir tous deux et nous arriverons à temps pour le sauver tous deux, si le malheur voulait qu'il se fût compromis sans être parvenu à son but.

— Oui, partons, dit la jeune fille.

— A l'instant.

Elle s'arrêta:

— Mais vous, dit-elle, s'ils vous voient, vous êtes perdu.

Tarnow eut un sourire.

— Ils ne me verront pas, dit-il, ou s'ils me voient c'est que tout sera perdu.

— Ne serait-il pas plus prudent?...

Il l'interrompit.

— Ne parlons pas de prudence, dit-il, dans ces heures où notre vie ne tient qu'à un fil, à une époque où nous ne faisons pas un pas qui ne soit un pas vers la mort.

— J'aurais voulu que vous ne paraissiez pas à Varsovie.

— Laissez-moi, dit Tarnow, il le faut; croyez-vous que je vis, du reste... Et Helwige, qu'est-elle devenue? Ne faut-il pas que je le sache?

— Partons donc.

— Demain nous saurons notre sort; mais j'ai tout espoir.

— Sur quoi vous appuyez-vous?

— Sur le départ de la princesse Orlanoff.

— Son fils n'est pas gouverneur de la citadelle.

— Non, mais elle connaît, m'a-t-on assuré, le gouverneur, et possède sur lui un grand ascendant.

— Allons, dit Béatrix, et espérons.

— Mais au moment même où la jeune fille posait le pied sur la pente du talus, un roulement de tambour se fit entendre et une fusillade nourrie déchira l'air de ses détonations.

— Encore une attaque, dit Tarnow.

Béatrix pâlit.

— Mon pauvre Christien! soupira-t-elle.

— Que faisons-nous? dit Tarnow.

Béatrix se jeta au cou du jeune homme et passa ses bras autour de sa tête.

— Nous restons, dit-elle.

— Oh! je le savais bien, exclama Tarnow, que vous étiez une vraie patriote.

— Mon frère est mort ici, je dois le venger.

— Vous allez vous battre?

Elle regarda Tarnow avec des yeux illuminés.

— Il faudrait bien voir, dit-elle, que j'assistasse les brav pendants à la mort de tous ceux qui me sont chers.

Trois colonnes de troupes marchaient sur le bois où campaient les Polonais.

Ceux-ci se dispersèrent aussitôt en tirailleurs sur toute la lisière du bois, et le gros de l'armée se replia dans l'intérieur du côte du talus et du fourré.

Les trois colonnes Russes venaient de trois endroits différents; l'une de Demblina, l'autre de Radon et la troisième de Zwoleine.

La première était composée de deux bataillons, la deuxième d'un escadron de dragons et de cinquante cosaques, la troisième de quatre escadrons, deux de chasseurs et deux de dragons.

Ces colonnes, appuyés par deux bataillons d'artillerie traînaient après elles cinq canons.

Or, les Polonais n'avaient ni artillerie, ni canons et trés-peu de cavalerie.

Il ne fallait pas fuir cependant, et quoique harassés par la dernière lutte, livrer bataille et refouler les Russes du côté des marais.

Le feu des tirailleurs commença.

Trois canonniers furent atteints à leur pièce, et le désordre se mit dans l'avant-garde russe, mais aussitôt ceux ci se déplièrent sur deux ailes et cernèrent les bois.

Un vide immense se creusait au centre. Langiewicz cria: en avant, et les faucheurs polonais se précipitèrent dans le vide.

En moins de quelques minutes, plus de cinquante Russes tombaient morts ou blessés.

Mais les deux ailes se repliaient et enveloppaient les faucheurs pendant que l'infanterie se formait en carré et protégeait leur massacre.

Tarnow, à la tête des lanciers polonais et suivi par Julia Batory et la bande de Conrad de Wasa, se précipita sur le carré.

Ils furent reçus par les baïonnettes moscovites, et beaucoup périrent.

En même temps, les pièces russes, disposées sur le hauteurs, canonnaient le gros de l'armée et empêchaient ceux-ci d'opérer leur jonction avec les faucheurs, serrés par les deux ailes de l'armée russe et les lanciers tenus en respect par les carrés formidables de l'infanterie russe.

Langiewicz comprit qu'il fallait tenter un grand coup ou que tout était perdu.

Il réunit tout ce qu'il avait de troupes, et ordonna une marche forcée sur le gros de l'armée.

Le comte Batory prit cinq cents hommes et attaqua avec impétuosité l'aile gauche pendant que le paysan Demko, à la tête de cinquante faucheurs appuyés de cent hommes d'infanterie, se repliait sur l'aile droite.

Langiewicz parut au milieu de la mêlée, l'épée à la main, et cria: feu sur toute la ligne!

Soudain on vit alors les deux ailes russes faiblir peu à peu et perdre du terrain.

Dans le même temps, les carrés d'infanterie, troués à vingt endroits, s'ouvraient et livraient passage à la cavalerie polonaise.

Julia Batory, ayant à ses côtés Béatrix, semait la mort autour d'elle.

On eût pu dire d'elle, comme le disait Ambroise de Loré en parlant de l'héroïne d'Orléans : elle excellait à manier la lance, à former les pelotons, à disposer l'artillerie, mais elle avait un don plus précieux : facilité de conception, rapidité de résolution ; elle savait, ce qui fut toujours le principal prestige des grands chefs de guerre, elle savait enlever le soldat.

Julia Batory était à la fois un officier distingué et un soldat valeureux. Où avait-elle appris l'art de la guerre et le mépris héroïque du danger ?

Rien ne lui manquait de ce qui entraîne une troupe. Quand elle avait secoué, à l'heure du combat, le voile un peu sombre de ses méditations et que son beau visage éclatait sans ombre dans toute sa rayonnante beauté, elle était admirable à voir.

Il y avait alors en elle quelque chose d'inspiré et de souriant ; dans les yeux, l'éclair des archanges ; sur les lèvres, la candeur des jeunes filles.

Tel était bien le portrait de cette vaillante enfant, qui cherchait la mort sans pouvoir la trouver, et la semait autour d'elle avec l'enthousiasme des premiers chrétiens marchant pour la destruction du paganisme.

Les carrés ouverts, les ailes faiblirent, le courage des Polonais redoubla.

Les boulets balayaient bien leurs rangs et les refoulaient bien par moments, mais ils revenaient aussi vite à la charge, et les vides, aussitôt comblés, ne s'apercevaient plus.

Julia eut un nuage de tristesse que dissipèrent bientôt les nécessités de la bataille, Béatrix n'était plus auprès d'elle. L'enfant était sans doute tombée au fort de la mêlée, et son beau corps mutilé roulait sous les pieds des chevaux.

Il n'en était rien. Béatrix, impuissante à l'arme blanche, s'était prudemment retirée, et suivie de deux tirailleurs, elle s'était portée au fond d'un ravin.

De là elle pouvait tirer sur les cannoniers sans être remarquée par eux.

Or, ce que Béatrix avait remarqué, c'est que l'ar-

tillerie seule empêchait les Polonais de forcer complétement les carrés.

Les canonniers mourant à leurs pièces, il fallait un certain temps pour y substituer de nouveaux soldats, et ce temps pouvait être utilement employé par l'infanterie.

Béatrix coucha sa carabine et renversa le premier canonier.

Les deux tirailleurs l'imitèrent.

Et pendant plus d'un grand quart-d'heure les Polonais fut délivrés du canon.

Les pièces chargées à boulets rouges étaient toujours prêtes à vomir la mitraille, et chaque fois le canonnier tombait au moment de mettre le feu, et la pièce ne partait pas.

En l'espace d'une heure, il ne fut pas tiré dix coups de canon et les Russes avaient cinq pièces.

Alors on vit les centres des deux ailes se dégarnir, et les deux extrémités, rudement attaquées par le comte Batory et par Demko, se réplier.

Le vide des centres provenait de la défense des faucheurs qui d'abord foulés, pressés, étouffés, reprenaient enfin l'avantage et élargissaient le cercle.

On eût dit des lions qui ont brisé leur cage de fer et qui se jettent sur leur proie.

Une immense colonne de fumée s'éleva dans l'air, couronnant cette masse d'hommes et enveloppant dans les ténèbres les Russes et les Polonais.

Les carrés étaient ouverts, les ailes battaient en retraite et la jonction de la bande de Demko, celle du comte Batory et celle de Tarnow s'opérait avec la bande des faucheurs réduite de moitié, mais forte encore et criant: *Vive Rochebrun!*

Il n'y avait qu'un Français qui pût commander de tels soldats.

En moins d'un quart-d'heure après, les Russes battaient en ratraite.

Les Polonais avaient perdu cent hommes environ

et comptaient cent cinquante blessés; les pertes des Russes étaient incalculables.

— Maintenant, dit Stanislas Tarnow à Béatrix qu'il rejoignit et qu'il trouva le visage noir de poudre et le bras en écharpe: à Varsovie! Nous avons fait notre devoir ici, allons où un autre nous appelle.

Le tambour battait, les clairons sonnaient.

C'était fête au champ de Langiewicz.

— Ces fêtes-là sont de funestes présages, dit un officier russe blessé sur le champ de bataille et à qui un Polonais portait les premiers soins, vous aurez bientôt vos jours de deuil.

— Tais-toi, prophète de malheur, lui répondit le Polonais.

— Langiewicz sera pris.

Qui es-tu, pour parler ainsi?

Tarnow parut accompagné de Béatrix, il détourna la tête et apperçut le blessé.

— Venez, venez vite, dit-il à Béatrix en l'entraînant; j'aperçois un ennemi, et la vengeance n'aurait qu'à me tenter...

Béatrix se retourna et apperçut le blessé.

— Vilaine figure, dit-elle en frissonnant. Comment nommez-vous cet homme?

— Le comte de Wiélun, répondit Stanilas Tarnow en frisonnant et ne regardant plus derrière lui; mais venez vite, Béatrix, venez; sauvons d'abord Christien.

V.

LE LIVRE DES CONDAMNÉS A MORT.

Dans la nuit qui suivit les événements que nous venons de raconter, une jeune fille s'aventurait à pied, à Varsovie, dans *Howolipié*, quartier des Tilleuls. Cette jeune fille, d'une beauté remarquable, mais aussi pâle que belle, paraissait épuisée par une longue marche.

Ses jambes rétives la soutenaient avec peine.

Une sueur froide lui coulait du front, et ses cheveux à demi dénoués et fouettés par un vent violent se répandaient sur ses épaules.

Elle quitta *Howolipié* et entra dans *Howyswiat*, quartier du Nouveau-Monde. qu'elle traversa, puis gagna les allées d'*Uïazdow*.

Là, elle s'arrêta devant une petite maison informe de construction et sombre d'aspect, et se signa en tremblant.

— C'est ici, se dit-elle.

Elle se présenta au seuil de la grande porte.

Un factionnaire la regarda d'un œil farouche.

— Le gouverneur de la citadelle de Varsovie? demanda-t-elle d'une voix emue.

— Pas ici, répondit le factionnaire d'un ton dur.

— Allons, se dit la pauvre enfant, essayons encore.

Elle alla à une autre porte et entra dans la première cour. Un gardien vingt à elle.

— Que voulez-vous, mon enfant? lui demanda-t-il avec plus d'urbanité.

Le gouverneur de la citadelle de Varsovie, répondit-elle.

— Comment le nommez-vous?

Ce nom elle n'osa pas le prononcer.

— Wolmosy? dit le gardien.

— Non, dit elle, appellant à elle tout son courage, Son Excellence le général Mouravieff!

— Ah! le général Mouravieff, dit le gardien, mais il n'a jamais été gouverneur à Varsovie.

— On m'avait assuré.

— On vous a trompée.

— Il a été chargé d'interroger les prisonniers et de les condamner, mais pas autre chose, du reste il est appelé en ce moment à d'autres fonctions.

— Condamner les prisonniers, dites-vous!

— Mais il faut des hommes énergiques pour cela.

— Sans doute.

— Peut-on savoir les noms de ceux des prisonniers que le général à condamnés?

— A mort.

— Ou à l'exil.
— Cela se peut... et ne se peut pas.
— Ah!
— Vous comprenez, ma petite, c'est-à-dire que ça se peut et ne se doit pas.
— Il n'est plus à Varsovie?
— Oh! non, et c'est fort heureux pour nous, mais il a laissé des espions dans la place.
— Cherchez un moyen, dit la jeune fille, prenant confiance et s'enhardissant.
— Un moyen, un moyen, elle est bonne la petite, ça ne se trouve pas comme ça, un moyen.
— Cherchez bien.
Elle eut un souriere.
— Fille d'Eve, dit le gardien.
— Vous êtes si bon, dit-elle.
— Oui, carressez-moi, à présent,
— Et si habile.
— Flattez-moi un peu.
— Et je suis sure que si vous voulez...
— Ecoutez, je vais vous dire... La liste est dans une pièce où le général se tenait quand il était à Varsovie... Cette pièce, c'est un secrétaire où personne ne pénètre.
— N'êtes-vous pas le gardien?
— Un des gardiens, ce qui est différent.
— Oh! voyez-vous, il faut que je voie cette liste. Je cherche quelqu'un qui est peut-être mort à l'heure qu'il est.
— A quoi bon alors chercher une incertitude.
— Et s'il ne l'était pas?
— Eh bien!
— Je pourrais le sauver.
— Bah! on ne sauve plus personne.
— Faites-moi voir cette liste?
— Vous y tenez bien?
— S'y j'y tiens...
— Et quel est le nom de celui que vous cherchez?
— Christien!

— C'était votre...

— Mon fiancé, répondit la jeune fille en rougissant.

— Eh bien, venez, dit le gardien, nous allons essayer, et si je suis perdu, je pourrai dire que je me serai perdu pour les yeux d'une jolie fille.

— Allons, dit Béatrix, qui ne songea plus qu'a une chose, c'est qu'elle allait savoir le sort de Christien.

Ils traversèrent plusieurs corridors et se trouvèrent dans une pièce longue, étroite, donnant jour sur la campagne.

— C'est ici, dit le gardien, que le général décidait de bien grandes questions.

Béatrix frissonna.

— Il s'asseyait là, continua le gardien, désignant un vieux fauteuil de cuir de Cordoue, il faisait passer les prisonniers par cette porte, et arrivés devant lui, ceux-ci s'arrêtaient.

— Ah! dit Béatrix qui ne respirait plus.

— Une fois debout devant lui, les malheureux ne bronchaient pas. Ils savaient par expérience qu'ils sentaient la mort.

— Il les condamnait tous?...

— Non pas tous, mais à peu près... ceux dont il espérait faire quelque chose, il les réservait par là.

— Quelque chose?...

— Oui, un soldat, un espion ou un bourreau.

Béatrix se cacha le visages de ses mains.

— L'infâme, dit-elle.

— Taisez-vous, mon enfant, vous ne savez donc pas qu'on pourrait nous entendre, tous ces murs ont des oreilles, et une potence est bientôt dressée.

— Mais cette liste, cette liste dont vous m'avez parlé?

— Plus un mot alors.

— Bien.

— Muet comme la tombe.

— Je vous obéis.

Le gardien s'avança à pas arrondis jusqu'au fond de la pièce et tirant une petite clef de sa poche il ouvrit nne armoire de fer.

Dans cette armoire il y avait des liasses de papiers rangées avec beaucoup d'ordre.

— Les dossiers de ces messieurs, dit-il.

— Mais comment se fait-il, demanda Béatrix, que vous ayez le clef de cette armoire?

— Comment?

— Oui, une clef de cette importance ne doit pas être confiée au premier venu.

— Aussi ne suis-je pas le premier venu, répondit le gardien, mais l'homme de confiance du général Mouravieff, celui pour lequel il n'a pas de secrèts.

— Confiance bien placée dit Béatrix avec un sourire.

— C'est qu'il l'a placêe dans un homme qui le hait, dit le gardien.

— Et vous êtes ici?

— Ah! voilà... tenez, voulez-vous savoir comment je suis ici, et pourquoi je hais Muravieff, je vais vous le dire.

— Je voudrais surtout voir la liste de ceux qui ont échappé à la mort.

— Je vais vous la montrer... mais écoutez-moi... il y a six mois environ... une êmeute a éclaté à Varsovie dans le faubourg de Praga. C'était pour un impôt injuste et arbitraire qu'on voulait nous forcer à payer.

Il y eut résistance.

La gendarmerie russe fut appelée sur les lieux, et vingt-cinq de nôtres furent pris.

Dans le nombre se trouvaient mon père, mon frère et moi.

Jeté en prison durant plusieurs jours, je n'entendis parler d'aucun d'eux.

Une heure arriva enfin où je parus devant Mouravieff.

— Tu te nommes Wilenski, me dit-il.

— Oui, général.

— Tu es le fils de Drine Wilenski?

— Oui, général.

— Et le frère de Jean Wilenski?

— C'est bien cela, mon général.

— Eh bien, approche de cette fenêtre.

Il me désigna une petite lucarne étroite donnant sur une cour pavée au milieu de laquelle s'élevaient trois potences.

Je m'approchai et je regardai.

— Que vois-tu, Wilenski? me dit-il.

Trois potences, monseigneur.

— Ecoute, j'ai pris des renseignements sur toi, et il paraît que tu n'as pas un caractère bruyant et tapageur. Tu aimes l'ordre et la tranquilité, et s'il n'y avait eu que toi, jamais il n'y aurait eu d'émeutes à Praga.

— Monseigneur...

— Tais-toi, je suis bien instruit.

Je ne répondis plus rien.

— Regarde, continua Mouravieff, tu vas voir comment je punis les fauteurs du déscordre.

Je frissonnai et n'osai lever la tête.

— Mais regarde donc, me dit-il.

Alors je levai les yeux et j'aperçus un jeune homme qu'on menait à une des potences.

— Tu connais ce jeune homme? me dit Mouravieff.

— Oui, monseigneur.

— Comment le nommes-tu?

— Petrowski.

— Tu lui es attaché?

— C'est mon meilleur ami.

— Une autre fois, Wilenski, choisis mieux tes connaiscances.

— Mon vieux camerade avait la corde au cou et son corps se balancait au haut de la potence.

— Oh! c'est horrible! exclama Béatrix.

— Ce n'est pas tout, continua Wilenski, et bientôt ce fut le tour de mon frère et celui de mon père.

J'etais muet, interdit... mon regard se portait de Mouravieff à ceux qui n'étaient chers, des victimes au bourreau. Un moment, j'eus l'idée de me précipiter sur l'auteur de tous ces meurtres et de venger mon père, mon frère et mon ami, mais la réflexion me vint. Le

général n'avait qu'un signe à faire, une sonnette à agiter et c'en était fait de moi. C'en était faite de moi et il échappait à ma vengeance. Je parvins à me contenir.

— Vous êtes cruel, monseigneur, lui dis-je froidement.

— Non, répondit-il avec un rire sarcastique aux lèvres, je suis juste, voilà tout. La preuve que je suis juste c'est que je ne te fais pas pendre, toi qui cependant as fait partie de l'émeute.

Mais alors, monseigneur, vous n'êtes pas juste.

N'as-tu pas été entraîné par ton père et ton frère aîné? caractère faible, tu as subi leur ascendant. Livré à toi même du feras un homme parfait, ami de la bonne cause et serviteur fidèle.

Moi, monseigneur?

— Toi, et dès aujourd'hui je te prends à mon service.

— Comme valet?

— Fi donc! comme confident, homme de confiance.

Je haussai les épaules.

— Tu entends bien, fit-il, homme de confiance, mais si tu la trahis, ma confiance, je te fais pendre haut et court.

— Je comprends, fis-je.

Et voilà comment moi, Polonais d'origine, fils et frère de victimes de Mourawief, je suis chez lui et à son service; mais patience, et si vous vivez, mademoiselle, vous entendrez parler de Wilenski.

— C'est égal, se dit Béatrix, cet homme peut ne pas avoir le cœur mauvais, mais ce n'est pas une âme vaillante. A sa place, un vrai Polonais eût préféré la mort à sa situation misérable.

Wilenski avait ouvert un immense registre et le feuilletait avec attention.

— Christien, dit-il.

— Oui, Christien Biélany.

— Ah! vous ne le disiez pas, je cherchais à Christien et il doit être marqué à Biélany.

— Quels sont les noms que contient ce registre?

— Oh! tout simplement les noms des citoyens de

Varsovie arrêtés dans les quinze premiers jours de ce mois.

Il lut: Kieystut, Windchen, Woydan, Patrik, Stanislawow... Ce n'est pas tout cela... Ah! j'y suis... Batory, non, il est effacé; il parait qu'on a cru le prendre, le fameux comte Batory, et q'uon ne l'a pas pris. Sa femme est à Vilna, qui en fait de belles avec... Bah! Biélany, Biélany, disons-nous... Je ne vois pas Briewlawy, Brawell, Biélany... J'y suis.

Béatrix ne respirait plus.

— Ah! exclama-t-elle, voyons!

— Voici.

Wilenski lui mit le doigt dessus.

— Eh bien! fit-elle haletante.

— Quoi?

— Qu'est-il devenu?

— Ce Christien Biélany?

— Oh! vous me faites dammer!

C'est que, voyez-vous, c'est assez difficile à expliquer ces choses-là.

— Vous trouvez son nom inscrit sur ce livre?

— Certainement, puisque c'est le registre de tous les prisonniers entrés dans la citadelle ces quinze premiers jours.

— Eh bien?....

— Eh bien, ce qu'il est devenu?

— Oh! vous me faites mourir!

— Ecoutez, tous ceux qui sont sortis de la citadelle, vous comprenez, qui ont été relâchés...

— Oui, je comprends.

— Ont un zéro au bout de leur nom.

— Je n'en vois pas.

— Sans doute, on ne relâche jamais personne ici.

— Tous ceux qui ont été envoyés dans les corps ont une croix bleue.

— Une croix bleue... et Christien?

— Tous ceux qui ont une croix verte sont ceux qui ont été envoyés en Sibérie.

— Et Christien?

Il n'a ni une croix bleue ni une croix verte à son nom.

— Mais alors...

— Il a une croix rouge.

— Une croix rouge! exclama Béatrix, cela veut dire, n'est-ce pas... mort... mort!... Est-ce possible!...

— Attendez...

— Qu'ai-je à attendre, maintenant?...

— La croix rouge veut dire mort, mais nous ne savons pas encore s'il n'y a pas eu sursis à l'exécution.

Béatrix paraissait abattue.

— Pouvez-vous le savoir? demanda-t-elle avec découragement.

— A l'instant.

Wilenski se leva, retourna à l'armoire de fer, se haussa sur la pointe des pieds et atteignit un autre registre plus lourd et plus volumineux encore que le premier.

— Voici un livre, dit-il, qui va nous l'apprendre.

Il l'ouvrit, le feuilleta et poussa un cri de joie.

Une lueur d'espérance brilla dans les yeux de Béatrix. Wilenski lisait: „Christien Biélany condamné à être pendu, exécution remise pour cause d'intimidation et de révélations. Parti avec le dernier convoi pour Vilna.

— Vivant! exclama Béatrix.

— Peut-être.

— Mais cette note?...

— Elle prouve que l'exécution n'a pas eu lieu immédiatement, mais elle ne dit pas si, depuis, elle a été faite.

— Ce registre en ferait mention.

— Si elle avait été faite à Varsovie, oui, mais non à Vilna.

— Et comment le savoir?

— Ma pauvre enfant...

— Parlez, s'il faut traverser la Pologne, je la traverserai à pied, mendiant mon pain et couchant sur la route.

— C'est loin qu'il faut aller.

— A Cracovie?

— Non, dit Wilenski en souriant, c'est à l'opposé, à Vilna même.

— Y trouverai-je Mourawieff?

— Vous l'y trouverez... Nazimow n'y est plus, Mourawieff le remplace. Quand je pense que les habitants de Vilna se félicitent du départ du dernier gouverneur!

— Je pars, dit Béatrix.

— Où allez-vouz, mon enfant?

— Vous le demandez... A Vilna.

— Y songez-vous?

— Je sauverai Christien ou je mourrai avec lui.

— Allez donc, dit Wilenski, et que Dieu vous accompagne, et tenez, lui dit-il, lui remettant un pli cacheté à l'adresse du général Mourawieff, prenez ceci, car sans ce malheureux papier, je doute fort que vous arriviez jusqu'au terrible proconsul.

VI.

A VILNA.

Il pouvait être huit heures du soir.

Un jeune homme et une jeune fille marchaient côte à côte longeant la rive droite de la Wilia.

A la voix on eût jugé aussitôt qu'ils étaient harassés par une longue marche et que depuis plusieurs jours tout repos leur avait été refusé.

La jeune fille surtout se soutenait avec peine.

C'était Béatrix, ou plutôt l'ombre de Béatrix; son compagnon de voyage était Wan Elldorff.

Il n'y avait pas une journée à perdre, si on voulait arriver à temps pour sauver le malheureux Christien, et Wan Elldorff n'avait pas voulu que Béatrix entreprît seule le voyage de Vilna.

Le nord-est sur la rive droite de la Wilia a un aspect particulier. Au-delà d'une plaine aride, où l'on voit les restes du faubourg Snipiszki, s'étend une chaine de montagnes qui ferme en demi-cercle la vallée de Vilna; ses collines, couvertes de pins, n'ont pas la douce sérénité de Poplawy, ni la gravité mélancolique de Zakret, assure Wrotnowski, mais l'aspect de ces collines est animé par le beau de Werki et par les églises de Calvaria et de Trinapol.

Vilna impose aux yeux par la splendeur de son aspect, par ses dômes, ses magnifiques églises. Ses maisons sont peintes en couleur, et leurs toits sont rouges.

Les montagnes qui s'élèvent au cœur même de la ville et les ruines qui couronnent leurs sommets, produisent les illusions d'un panorama. Une athmosphère vaporeuse enveloppe toute la ville, et de nuages condensés s'échappent du quartier juif et s'étendent comme un manteau noir sur la ville.

Au travers de ces vapeurs noirâtres s'élève une tour, ou plutôt un clocher, qui domine encore, quoiqu'il soit placé dans la partie basse de la ville, c'est le clocher de Saint-Jean; il surmonte les murs de cette université qui était la vie morale, la vie intelligente de la capitale de la Livonie.

L'université de Vilna a donné à la Pologne des illustrations, et au ciel des martyrs.

En 1831, les élèves montrèrent tout ce que l'amour de la patrie peut donner de courage et de devouement. La vengeance, qui ne put atteindre ces héroïques jeunes gens cachés dans la tombe ou protégés par la sympathie des pays lointains, se déchaîna contre le sanctuaire de leur éducation.

L'Université de Vilna n'est plus! Ses murs de granit sont dévastés, et sa bibliothèque deviendra tôt au tard une caserne.

Tôt ou tard... c'est une caserne aujourd'hui.

Sur l'emplacement des anciens châteaux des rois de Pologne, s'élève à l'heure qu'il est une forteresse.

Casernes et forteresses, bientôt ce seront les seuls

monuments que les Moscovites élèveront et respecteront sur tout le territoire de Pologne.

Pour éprouver des impressions tout à fait contraires, il faut visiter la contrée orientale de Vilna. On y arrive par deux faubourgs, celui de Rossa et celui de Poplawy. Le premier objet qui se présente à la vue est le cimetière; mais la nature est là si jeune, si belle, si verdoyante, que les tombeaux perdent de leur tristesse. La Wilucka arrose la contrée, toute coupée par des collines et des prairies émaillées de fleurs. Les mouvements du terrain varient à l'infini; tantôt il dessine des hauteurs bizarres, tantôt des vallons rafraîchis par des fontaines et ombragés par de bocages.

Cette contrée est une idylle pleine de charme et de grâce.

Wan Elldorff et Béatrix entrèrent dans la ville par la porte d'Ortra-Brama, la seule qui reste avec celle du château.

Depuis nombre d'années, les remparts sont tombés en ruine; les faubourgs se confondent avec la ville. Cinq barrières ferment aujourd'hui Vilna, qui se compose de vingt-deux rues et dix-neuf ruelles.

Ils se dirigèrent vers le faubourg de Pohulanka et s'arrêtèrent devant un espèce de château ayant plutôt l'aspect d'une forteresse que d'un lieu de plaisance.

Un factionnaire moscovite se promenait sur le seuil de la porte le fusil à l'épaule.

Wan Elldorff aperçut une petite porte de derrière, il s'y glissa et entraîna Béatrix.

Dans la première cour où ils se trouvèrent, ils se virent au milieu d'un grand nombre de troupes moskals, mais les millitaires parurent ne pas faire attention à eux, et ils arrivèrent jusqu'au vestibule d'un grand escalier.

Là, un gardien en livrée les arrêta.

Wan Elldorff montra le pli cacheté aux armes de Mourawieff, et le gardien lui dit:

— Montez.

Au second, un autre gardien se présenta et pas plus que le premier ne fit d'objections.

Ils se trouvaient alors dans une vaste pièce tendue de vert, hermétiquement fermée, et ne paraissant avoir d'issue que par un seul côté.

Un Moscal entra et leur dit:

— On n'entre pas chez le général.

Wan Elldorff, une fois de plus, montra son laisser-passer.

— C'est bien, dit celui-ci, attendez.

Ils s'assirent et ne bougèrent pas.

Wan Elldorff paraissait plein d'espoir, mais Béatrix n'osait se bercer dans de folles illusions.

— Il est peut-être mort, disait-elle.

— Non, je suis sûr qu'il vit.

— Et qui affirme que s'il vit nous allons pouvoir l'arracher à la mort?

— Qui sait, mon Dieu, dit le jeune homme, la vue d'une jeune fille déjà accablée par tant de malheurs et pleurant son fiancé, touchera peut-être le cœur de cet homme.

— Ne savez-vous pas ce qu'on raconte déjà de lui?

— Je ne veux rien entendre.

— Cependant...

— C'est peut-être une homme calomnié.

— Lui!... Il y a huit jours, une femme est venue implorer cet homme, le suppliant de revoir le dossier de son mari arrêté par l'ancien gouverneur Nazimow, et condamné injustement pour délit politique à six années d'internement dans un gouvernement éloigné de l'Empire...

— Eh bien, dit Wan Elldorff, il n'appartenait sans doute pas à un nouveau gouverneur de revenir sur une condamnation prononcée par son prédécesseur.

— Ecoutez: Mourawieff écouta très-poliment cette femme, et lui promit que le dossier de son marie serait étudié et que justice serait faite. Savez-vous, mon ami, ce que cette femme recevait quelques jours après, c'est-à-dire il y a deux jours?

— Non.

La nouvelle d'une condamnation récente qui frappait son mari, une condamnation à mort.

— A mort!

— A mort, oui; les supplications de la femme de ce malheureux n'avaient servi qu'à faire changer six ans d'internement en une mort affreuse.

— C'est horrible!...

— Hier, cet homme a été fusillé.

Wan Elldorff sentit un froid glacial lui pénétrer dans les entrailles.

S'il avait été seul, il aurait fui cent fois. Ce n'était pas pour lui qu'il était là; il attendit.

— Wan Elldorff, dit Béatrix, si nous partions?

— Ne sommes-nous venus de si loin, mon enfant, dit-il, que pour rennoncer à notre but?

— Y rennoncer? oh! non.

— Que faire, alors?

— Nous reviendrons à un autre moment.

— Non, dit Wan Elldorff résolûment, ne faiblissons pas au moment suprême, une heure de retard peut être la mort... Attendons.

— Vous avez raison, dit Béatrix qui frissonnait.

Un silence de quelques minutes succéda entre eux, silence qui fut bientôt interrompu par la voix d'un officier et celle du général qui se trouvaient dans une pièce voisine.

— Le *Czas* rapporte deux nouvelles victoires des Polonais, disait l'officier.

— Voyons, dit le général, il nous faut toit savoir, même les mauvaisses nouvelles.

— Voici, dit l'officier: „Cracovie.— Deux nouvelles victoires ont été remportées presque simultanément par les Polonais, l'une le 2, à Olkieniki, en Lithuanie, dans le gouvernement de Kowno; l'autre le 3, dans le palatinat de Plock, à Nagozewo. Un avantage a aussi été remporté par les insurgés près de Vilna, le 4. Une foule de blessés russes ont été transportés par le chemin de fer de Vilna à Dunabourg.

„Le combat de Naposzewo a été sanglant: les

Russes, battus, se retirèrent, et le détachement polonais, commandé par Broniewski, est resté maître du champ de bataille. C'est donc à tort que le *Journal officiel* de Varsovie s'attribue la victoire de Nagoszewo dans un de ses bulletins. Les Russes ont perdu 400 hommes et 270 carabines. Les Polonais ont eu 100 hommes hors de combat.

„La défaite des Russes à Olkeniki est encore plus complète; ils ont eu 160 tués. Wislouch commandait les Polonais."

— Une autre à Ignacewo, dit l'officier.

— Voyons, dit Mourawieff.

„Kalich. — Le 10, les Polonais ont remporté une victoire à Ignacewo. Les pertes des insurgés, quoique sensibles, sont très-petites relativement à celles qu'ont éprouvées les Russes. Plus de 100 tués et blessés russes ont été amenés à Konin. La cavalerie russe a surtout beaucoup souffert; elle a été presque complétement anéantie. Le combat a duré tout le jour; commencé à trois heures du matin, il ne s'est terminé que bien tard dans la soirée. Les Polonais ont eu l'avantage constamment. Les Russes n'avaient pas d'artillerie."

— Bien, dit le gouverneur de Vilna, maintenant écrivez.

L'officier prit la plume et se disposa à obéir.

Mourawieff dicta:

„L'abbé Raimond Zemacki, curé de l'église de Wiewiorsk (district de Lida), et le propriétaire du même district, M. Albert Liaskewicz, ont été traduits devant le conseil de guerre et reconnus coupables, le premier d'avoir lu dans son église un manifeste révolutionnaire polonais tendant à soulever l'insurrection, et le second d'avoir exité la population à renverser les autorités légitimes. Tous deux ont été condamnés à la peine capitale et fusillés sur le grand marché de Vilna.

„Le gouvernement russe a ordonné que tous les fonctionnaires catholiques des provinces occidentales ci-devant polonaises fussent transférés, sous un délai

de 15 jours, dans les gouvernements de l'intérieur de la Russie.

„Le comte Casimir Czarowski, propriétaire de la ville d'Antopol, a été exilé avec sa femme et ses enfants à Penza, près des monts Oural.

„Le général Zabolocki a été nommé gouverneur militaire et commandant des forces russes dans le gouvernement de Minsk. Le général Mourawieff, gouverneur-général de Vilna, lui a donné l'ordre d'exterminer littéralement tous les Polonais *(chtob istrebit Poliakow.)* Le général Zabolecki agit en conséquence. Il a promis des récompenses à tous ceux qui lui amèneront des insurgés morts ou vivants."

— Pourquoi vous noircir? dit l'officier.

— N'est-ce pas vrai? Ne sont-ce pas là les ordres que j'ai donnés?

— Sans doute.

— Eh bien, alors?

— Mais l'Europe qui a les yeux sur nous.

Mourawieff eut un sourire.

— J'ai la conscience de mes actes, dit-il, je ne crains rien ni de Dieu ni des hommes. Je veux réduire la révolution en Pologne, le tsar m'a choisi pour cette tâche. Je la réduirai... Ecrivez:

J'arrête que si les sommes enlevées par les insurgés aux caisses de l'Etat ou des communes ne sont pas restituées dans un délai de dix jours par tous les grands propriétaires de chaque district, ceux-ci verront leurs propriétés confisquées et vendues au profit de l'Etat.

„Mourawieff, *gouverneur de Vilna.*"

L'officier secrétaire du général Mourawieff, gouverneur de Vilna, continuait à écrire. Souvent il arrivait des lambeaux de phrases à l'oreille de Béatrix, qui, plus près de la porte, les traduisait ensuite à Wan Elldorff.

Elle entendit: modèle d'un sermon à adresser aux paysans... Mes frères... vous devez la liberté sainte à votre père... il y a un moyen pour rémunérer autant

qu'il est en vous votre bienfaiteur. Son âme est actuellement douloureusement affectée par la révolte contre lui de vos anciens maîtres polonais: ils veulent séparer votre contrée de la Russie, votre parente et coreligionnaire, l'arracher à la protection de l'orthodoxe czar des Russes, votre libérateur, et peut-être *vous imposer derechef le dur esclavage* dont vous venez d'être délivrés par lui. *Ils ont déjà adressé cette demande* au czar, et même ont eu l'audace de dire, dans leur requête, que vous désirez vous-même vous séparer de lui, de la Russie, et vous réunir à la Pologne.

Je vois votre indignation unanime à la seule annonce de cette odieuse calomnie qu'on a portée contre vous devant votre libérateur. Moi, je crois dans mon âme que l'on vous a calomniés devant votre souverain; mais lui, notre père, lui, pourquoi saurait-il que c'est vraiment une calomnie? Comment pourra-t-il dire aux calomniateurs qu'ils mentent, si nous-mêmes ne lui disons que c'était réellement une calomnie? Vous me demanderez: Que devions-nous donc faire? — Voici: Mettons sur le papier que l'on nous a calomniés devant le czar, que nous jurons en notre nom et au nom de notre postérité de vivre et de mourir sous le pouvoir de notre libérateur et de ses successeurs souverains russes, dans une même famille avec la Russie, notre parente et coreligionnaire, et, quant à la Pologne et aux seigneurs polonais, nous n'en voulons rien savoir. Puis, envoyez ce papier au czar lui-même.

— Entends-tu? dit Béatrix.

— Oui, dit Wan Elldorff; si nous restons quelques minutes de plus en ce moment nous sommes perdus.

On disait de l'autre côté:

„Quand ce discours sera suivi d'un accord général pour la présentation de l'Adresse, on la présentera et on la fera signer immédiatement. Le sermon doit être dit par cœur, sans cahier, et, dans tous les cas, sans un imprimé quelconque, attendu que tous les procédés doivent rester couverts d'un profond mystère vis-à-vis de nos ennemis et connus de Dieu seul.“

— Viens, dit Wan Elldorff entraînant Béatrix, demain à la première heure nous reviendrons; aujourd'hui, nous ne sortirions pas vivants de cette enceinte.

Ils sortirent du château et rentrèrent dans la ville.

— Où allons-nous coucher? dit Wan Elldorff.

— N'importe où, dit Béatrix, dans les plaines.

— Non, dit le jeune homme, il nous faut un gîte pour cette nuit; demain, nous aurons besoin de toutes nos forces.

Ils descendirent du côté du faubourg et pénétrèrent dans le quartier des Juifs.

Les familles de cette religion se sont de préférence arrêtéess en Pologne; elles y ont conservé leurs lois, leurs mœurs, leurs coutumes, et elles semblent s'y propager en raison des calamités du pays.

Quand le nouveau système commercial ruina les provinces envahies par les czars, les Juifs seuls s'occupèrent du commerce et se placèrent, comme l'affirme Wrotnowski, à la tête du mouvement des fonds; peu à peu ils s'emparèrent plus ou moins directement de toutes les branches d'industrie.

Il est donc difficile de vendre ou d'acheter, à Vilna, sans l'intermédiaire des Juifs.

Quand on arrive aux portes de la ville, on trouve une multitude d'Israélites qui vous offrent des chambres garnies et leurs services personnels. Vous ne sauriez être logé ni informé de rien sans ces cicérones en manteau noir.

Les épiciers, les tailleurs, tous ceux qui débitent les choses de première nécessité, sont en général des Juifs; mais on doit dire qu'ils vendent ou confectionnent à meilleur marché, car leurs escroqueries et leurs viles spéculations les mettent toujour à même de se rattraper.

Au premier coup d'œil, la ville entière semble être peuplée par les descendants de Judas.

La police a beau leur défendre l'eutrée des principales rues, ils y reparaissent toujours. Le quartier central est à eux sans partage; trois rues entourent une cité purement israélite : la rue Grande ou du Château,

l'Allemande et des Dominicains. Là, autour d'une synagogue vraiment étonnante par sa grandeur et par l'originalité de son architecture, dans ce labyrinthe de ruelles et d'impasses sans nombre, dans une boue qui ne sèche jamais, dans une atmosphère infecte, fourmillent des milliers d'individus toujours actifs, toujour et uniquement préoccupés par la pensée du gain, et toujours rebutants par la malpropreté qui confond les plus riches et les plus pauvres, car tous ont la même apparence de misère.

De ce repaire immonde s'écoule la population juive. Les hommes sont habillés de noir et les femmes de blanc. Les premiers ont des manteaux noirs et des chapeaux à larges bords ou des bonnets pointus. Les autres sont enveloppées d'un espéce de linceul blanc; elles portent des pantoufles à hauts talons: le bruit qu'elles font en marchant et le jargon israélite, interrompent le silence de Vilna.

Wan Elldorff et Béatrix longeaient des rues les plus fréquentées par la population juive, mais, vu l'heure avancée de la soirée, elle tendait à disparaître, et faisait place aux chiens errants.

— Allons dans un autre quartier, dit Béatrix.

Ils gagnèrent un quartier chrétien, et tout, autour d'eux, changea d'aspect.

Mais si ce n'était plus la misère, c'était la tristesse; si ce n'était pas l'aspect mercantile, c'était la douleur.

Sombres, les rues s'alignaient, et pas un habitant n'en sillonnait les issues. Les portes des maisons étaient closes, et quelques chants plaintifs seuls s'entendaient à travers les murailles.

Soudain un spectacle profondement triste et touchant frappa les yeux des deux voyageurs.

C'étaient les *adieux d'un jeune Polonais à sa famille éplorée.* La porte entr'ouverte le montrait se préparant au départ et la famille en sanglots.

Que de malheureux jeunes gens, partaient ainsi toutes les nuits, quittant, pour n'y plus revenir, le toit de leur enfance et les bras de leurs mères.

Wan Elldorff fit un pas, et il apperçut une trenttaine de jeunes gens, le sac au dos, qui déjà quittaient la ville.

Où vont-ils, se dit-il.

A la mort, lui répondit Béatrix, ou à la liberté.

Ils couchèrent dans une famille chrétienne qui leur donna l'hospitalité, et le lendemain ils furent réveillés par la fusillade qui déchirait l'air.

— Se bat-on à Vilna même? demanda Wan Elldorff.

— Non, lui répondit-on, on fusille.

— Qu'en savez-vous?

— Tous les matins le gouverueur se fait réveiller par ses troupes. A quatre heures deux hommes sont fusillés, quatre à cinq, et à huit heures la grand fusillade.

— Et sait-on les noms des victimes? demanda Béatrix pâle comme la mort.

— Quelquefois; pour aujourdhui. il est question de l'abbé Izsora et d'un nommé Christien Biélany.

— Oh! courons! courons! s'écria Béatrix, oh! nous arriverons trop tard.

Une nouvelle fusillade répondit à ces dernières parôles.

VI.

LES SUPPLICES DE VILNA.

L'insurrection faisait de grands progrès et s'étendait dans toute la Lithuanie, en Volhynie, dans les districts de Kowno, Grodno, Troki et en Samogitie.

Ceci remonte à quelques mois, à l'heure qu'il est, tous ces malheureux pays sont les théâtres de luttes désespérées.

Nous suivrons pas à pas les Polonais dans leurs combats héroïques, et les Russes dans leurs proscriptions honteuses et leurs crimes atroces.

A chacun son lot, aux victimes la compassion, aux bourreaux le mépris.

La lutte n'est pas égale: C'est une poignée de héros qui défend le sol de la patrie contre une armée de barbares.

La Pologne triomphera, ou elle deviendra une immense ruine plantée de croix noires, un vaste tombeau peuplé de martyrs où le monde entier ira en pèlerinage et s'agenouillera.

Ce n'est plus dans l'histoire antique de Rome et dans les pages de l'histoire de la Grèce que nous chercherons les hauts faits et les preuves d'un courage surhumain, mais dans ce pays arrosé de tant de sang et qui voit surgir de nouveaux défenseurs là où le bourreau avait abattu des têtes.

Un combat mortel venait d'avoir lieu, et les Russes, maîtres cette fois du champ de bataille, avaient donné une idée nouvelle de leur férocité. Les habitants n'avaient pris aucune part à l'action, et cependant ils étaient tous massacrés jusqu'au dernier. Les femmes, les vieillards, les enfants, personne n'était épargné, les vieillards près de la tombe, les enfants au berceau. Puis quand ils eurent pillé, égorgé, mis toute la ville en carnage ils y allumèrent l'incendie.

Wonchock ne présentait plus après ce massacre qu'un monceau de ruines. Le collégé, le couvent étaient entièrement dévastés, et dans la ville, une église et la maison d'un pharmacien étaient les seules constructions qui eussent échappé au désastre.

Cinq autres villages furent ensuite incendiés et mis au pillage, parce que les habitants n'avaient pas prévenu les Russes de la présence des insurgés dans le bois de Miclica.

Le même jour, on fusillait à Piotrkow, sur l'ordre exprès du grand duc, quatre prisonniers faits dans diverses rencontres avec les insurgés.

Deux autres étaient exécutés à Plock, et le comité national qui déjà avait pris la direction du mouvement, faisait dire au prince-lieutenant que, si l'on continuait à

traiter de la sorte les Polonais faits prisonniers, les patriotes seraient obligés de faire fusiller à leur tour les officiers supérieurs qui tomberaient entre leurs mains.

Jusque-là en effet, la noble et généreuse conduite des insurgés envers leurs prisonniers ne s'était pas démentie. Dans ce village même de Miclica, si horriblement traité par les Russes, ceux de leurs blessés qui avaient pu être relevés pendant le combat, avaient été recueillis et soignés avec la plus grande humanité.

Il en était de même à Wonchock quelques heures avant le massacre.

A Sotvowice, petite ville frontière, et première station, dans le royaume, du chemin de fer de Cracovie, les femmes des officiers et les employés de la douane Russe avaient été traités avec les plus grands égards, quoique des fenêtres du bâtiment où ils s'étaient réfugiés, ils tirassent sur les patriotes et leur eussent tué plusieurs hommes.

A Vilna on racontait une scène d'horrible carnage commise par les Russes à Tomaszow. Un paysan nommé Demko que nous connaissons s'était aventuré jusque dans la ville étant à la tête de cent insurgés. Bientôt une colonne de mille Russes venait à sa rencontre.

Il y eut bataille, et comme on le suppose, lutte horrible.

Il fallut céder, mais après un certain temps et non sans avoir fait éprouver beaucoup de mal aux Russes.

Demko perdait cinq hommes et deux prisonniers; les Russes avaient une vingtaine d'hommes couchés à terre.

Les Polonais battant en retraite, les Russes entrèrent dans la ville et le premier acte des officiers qui les commandaient fut d'accorder aux soldats deux heures de pillage.

Ceux-ci se précipitèrent aussitôt dans les maisons, enfonçant les portes, incendiant, détruisant tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, appelant l'incendie à leur aide pour compléter l'œuvre de destruction et massacrant un grand nombre d'habitants inoffensifs.

Les noms des personnages principaux, morts dans ce carnage étaient déjà cités.

C'étaient MM. Brzezinski, capitaine, et Dombrowski, médecin, traîné hors de sa maison dans la rue et égorgé.

Muller, employé de la douane.

Leukowicz, employé de la douane, père de dix enfants.

Sóltawski, maire de la ville.

Mastewski, maître de poste.

Piotrowski, pharmacien.

Kotowski, comptable des bureaux de la douane.

Raszewski, contrôleur des finances.

Ehret, greffier du juge de paix.

Malinowski, secrétaire dans les bureaux de la douane.

Kosiecki, employé retraité.

Josinski, juge de paix.

L'abbé Rylski, vicaire de la paroisse.

Zelikowski, médicin de l'arrondissement, brûlé vivant avec ses domestiques dans sa propre maison, dont les portes et les fenêtres avaient été bouchées par des monceaux de paille, entassés pour allumer et entretenir l'incendie.

Wondolowski, notaire.

Cette liste, dressée au milieu du désordre causé par de tels événements, était loin d'être complète.

On pouvait y ajouter d'autres noms.

Un vieillard aveugle, ancien maître d'école, appelé Jarchoki.

Un ancien employé des douanes, en retraite, Brzeski.

Un officier de l'armée russe, égorgé dans son lit.

Un vérificateur de l'administration des tabacs tué à coups de crosse de fusil.

Mecheda, officier russe, en activité de service, faisant partie de l'état-major du génie à Saint-Pétersbourg, en congé chez sa sœur, pour cause de convalescence, assassiné dans son lit.

Dans leur rage, ces malheureux allaient jusqu'à égorger les leurs.

Il y eut des bourgeois fusillés, des paysans pendus, des Juifs éventrés.

Un témoin oculaire arrivant des lieux, racontait alors aux citoyens de Vilna tous dans la stupeur ces horribles événements. L'incendie put cependant être arrêté au bout de plusieurs heures, dit-il, mais la ville offrait déjà le spectacle complet de la destruction.

Toutes les maisons habitées par les citoyens les plus aisés et celles qu'occupaient la justice et la douane sont en ruines. Les employés et les citoyens qui jouissaient d'une certaine aisance ont tout perdu par le pillage; les pertes ne peuvent guère être évaluées, car la plupart des victimes, pour sauver leur vie ont pris la fuite.

Beaucoup de personnes se sont réfugiées en Galicie.

Dans le nombre se trouvent les bourgmestres Pultawski et les veuves de Dombrowski, de caissiers Leukowicz et de Zelkowski, massacrés.

Les deux femmes, terrifiées par les scènes dont elles ont été témoins sont devenues folles.

Un seul prêtre est resté, c'est le chanoine Kwiatkowski, vieillard infirme, pillé et ruiné comme les autres.

Cependant Demko, rejoint par le comte Batory, s'était retiré à une demi-verste de là*) dans le bois de Bolimow.

Durant la nuit, une patrouille de Cosaques alla en reconnaissance de ce côté et revint accusant au camp plus de cinq cents hommes; le lendemain, dès le point du jour, les Russes avançaient et se faisaient devancer d'un côté opposé par six cents hommes envoyés de Varsovie.

Les insurgés qui étaient alors trois cents au plus, grâce au renfort du comte Batory, soutinrent le choc des troupes russes et les culbutèrent.

Encore quelques minutes et trois cents hommes ce rendront maître de six cents, mais de Lowicz arrivèrent aussitôt quatre cents hommes, et peu de temps après les Russes de Tomaszow débouchaient au nombre de huit cents.

*) 500 mètres environ.

Les insurgés se virent perdus. Ils luttèrent cependant et ils vendirent chèrement leur vie, Demko, l'énergique paysan mourut en brave et avec lui tous ses hommes jusqu'au dernier. Le comte Batory après avoir fait des actes de courage et avoir fait le plus grand mal dans les rangs ennemis et se voyant à la tête de cinquante hommes au plus qui lui restaient contre quinze cents au moins sur pied dans les rangs russes, battit en retraite et rejoignit la compagnie de Stanislas Tarnow.

C'étaient cent-cinquants à cent-soixante hommes de perdus, dont un quarantaine de prisonniers et un cinquantaine de blessés.

Après la retraite de l'ennemi, a raconté depuis un blessé dans cette affaire qui était resté sur le champ de bataille, on entendait sous chaque buisson les cris douloureux des mourants, et les corps des insurgés tués étaient tellement criblés de blessures et de coups de toute sorte qu'il était presque impossible de les reconnaître.

Dans les taillis, on a trouvé six cadavres liés dos à dos, trois par trois, les têtes entièrement fracassées, les habits déchirés en lambeaux, gisant dans une mare de sang.

C'étaient des insurgés que les Russes avaient trouvé plus commode de fusiller sur place que de les transporter dans des chariots.

Cependant Demko était mort, et la Pologne perdait un de ses vaillants défenseurs, et le peuple un de ses plus dignes représentants.

Quelques jours auparavant, il s'était présenté chez la Priucesse Orlanoff et en était sorti le visage profondément attristé.

Il avait rencontré Tarnow, et les deux hommes s'étaient abordés.

Demko portait ce jour-là costume des payans de la contrée; mais au lieu d-être en toile grossière, la longue blouse serrée à la taille qui l'enveloppait, était de velours noir, ainsi que son pantalon large et bouffant,

serré à la cheville par une coulisse; la ceinture qui lui entourait les reins était retenue par une boucle d'argent; son bonnet, de même étoffe que le reste du costume et garni d'une bande de fourrure, était posé sur l'oreille. Le visage du paysan, son cou nu et vigoureux, d'une teinte brune et chaude, sa chevelure noire comme l'ébène, luisante comme l'aile du corbeau annonçaient une nature fortement trempée. Du reste, malgré l'ampleur de ses vêtements, on devinait des formes d'une élégance pleine d'énergie, il portait la tête haute, sa démarche était fière, sa main campée sur la hanche se reposait sur un poignard à manche d'argent qui pendait à sa ceinture.

C'est que de la démarche qu'il avait faite, Demko savait que tout le bonheur de sa vie dépandait, et le malheureux paysan ignorait que sa vie dût être si courte.

Il en était sorti le cœur bouleversé.

Aux premiéres paroles de Stanislas Tarnow il hocha la tête.

— Vous souvenez-vous? dit Tarnow.

— Oui, répondit Demko.

— C'était par une journée froide de mars. Il y a un an, sur la route de Wéliezka.

— C'est vrai.

— Où est Hellwige? te demandai-je.

— Je me souviens.

— Ils l'ont prise, me répondis-tu.

— Et alors je t'avouai mon amour pour elle et tous deux les mains dans les mains nous jurions de nous venger.

— Et tu as tenu ta parole?

— Oh! je n'ai pas été heureux.

— Aujourd'hui que veux-tu?

— Que tu me rendes celle que j'aime.

— Hellwige?

— Crois-tu donc que je puisse jamais l'oublier et en aimer une autre?

— Ne sais-tu pas où elle est?

— Non, elle a disparu.

— Pourquoi veux-tu que je sache plus qne toi dans quelle retraite elle cache sa vie?

— N'est-tu pas son père?

Demko s'sssit à terre et prit sa tête dans ses mains.

— Son père? dit-il.

— Sans doute.

Le paysan eut un sourire amer.

— Il y avait au château, te dis-je dans la journée où nous nous rencontrâmes pour la première fois, une jeune fille que mon père aimait et protégeait, une enfant qui l'accompagnait dans ses voyages et qui ne le quittait pas. Hellwige est digne de ton amour, jeune homme, me répondis-tu. Tu la connais! m'écriai-je. Si je la connais! me répondis-tu alors, c'est ma fille.

— C'est vrai.

— Eh bien, aujourd'hui je viens te la demander. Elle a disparu, je la cherche partout, et je ne puis vivre sans la voir.

— Ecoute, dit le paysan entraînant Tarnow dans l'éppaisseur du bois, il y a seize ans de cela, j'étais assis sur le seuil de ma chaumière comme il y a un an quand tu m'as abordé.

C'était cet hiver et la bise soufflait âpre.

Je pensais à mon peu de succès, à la grêle qui avait détruit des travaux de plusieurs mois, au froid incessant, à une mauvaise année en somme et je me désespérais.

La nuit vint et me surprit dans mes amères réflexions.

— Demko, me cria ma femme, rentre donc.

Je rentrai et je fermai la porte.

A peine étais-je dans la maison que ma femme entendit un bruit de pas au dehors.

— Qu'est-ce que cela peut-être? dit-elle.

Je voulus aller voir.

Elle retint et y alla elle-même.

Quelques minutes après, elle revenait.

— Devine ce que j'ai vu, me dit-elle.

— Des Cosaques qui rôdent autour de notre chaumière et qui cherchent à y mettre le feu.

— Non, dit-elle, Dieu merci, nous n'en sommes pas encore là.

La pauvre femme ne devait jamais assister à un tel spectacle. Dieu fut assez juste pour me la reprendre avant cette horrible catastrophe.

— Qu'est-ce donc alors? fis-je.

— Eh bien, regarde.

Elle ouvrit son tablier, et quelle fut ma surpise d'y apercevoir un enfant qui dormait.

— Un enfant! s'écria Tarnow.

Elle avait trois à quatre mois au plus, et sommeillait aussi bien que si elle eût été dans son berceau.

— Qu'elle est jolie! m'écriai-je.

— N'est-ce pas? me dit ma femme.

— Regarde donc ce front vaste, ce nez fin, ces lèvres roses, cette peau planche comme du satin.

— Et ces petites mains toutes mignonnes.

— Et ces cheveux si fins et si soyeux.

Et nous voilà, ma femme et moi, à nous extasier sur la beauté et la délicatesse de l'enfant.

— Mais tu ne me dis pas, femme, comment il se fait que tu as cette enfant dans ton tablier?

— C'est bien simple, j'ai entendu du bruit, comme tu sais, je suis sortie et je n'ai plus rien entendu, seulement en me retournant, j'ai aperçu cette belle petite fille.

— Comment... abandonné?..!.

— Oui.

— Ce n'est pas possible.

— La voici.

— Des langes l'enveloppaient?

— Et rien de plus.

— Tu n'as vu personne qui fuyait?

— Personne.

— C'est étrange.

— La nuit est noire.

— C'est vrai.

— Eh bien, femme, qu'est-ce que tu penses de cette aventure? dis-je.

— Mon Dieu, que l'enfant appartient à quelque pauvre femme qui n'a plus le moyen de la nourrir, et qui l'abandonne.

— Tu crois?

— Il faut bien être contraint par la nécessité pour abandonner son enfant.

— Sans doute, mais ne crois-tu pas femme, que la nécessité peut être commandée souvent par d'autres motifs que la misère?

— Je ne crois pas, dit-elle-

Ma femme était la vertu même. Élevée dans nos pays, à peine avait-elle mis le pied à la ville. Elle avait les mœurs douces et ignorantes de nos premiers pères. Elle ne croyait ni à la méchanceté ni à la mauvaise foi des hommes. Elle ne voyait d'enfants que dans le mariage et ne pouvait concevoir la pensée qu'une femme pût rougir de son enfant et fût obligée de le cacher.

— Femme, m'est avis, moi, que cette enfant n'est pas née dans la misère. La meilleure preuve, c'est qu'elle est enveloppée de langes trés-fins, et que j'aperçois au cou de cette petite une croix d'or avec un diamant qui vaut bien mille francs.

Ma femme poussa un cri de surprise.

— Mille francs, dit-lle, une fortune!

— Oui.

— Quel dommage!

Et la pauvre femme se prit à pleurer.

— Pourquoi pleures-tu? lui dis-je.

— Parce que voici mes projects renversés.

— D'abord quels étaient ces projets?

— Nous n'avons pas d'enfants.

— Eh bien?

— Et cependant nous en demandons à Dieu tous les jours.

— C'est vrai.

— J'ai cru que c'était lui qui nous l'envoyait, et je

me réjouissais d'élever cette enfant et de la considérer comme la mienne.

— Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi?

— C'est un enfant de riche.

— Peu importe.

— On ne nous le laissera pas.

— Ecoute, dis-je, ma bonne Gertrude, les riches sont souvent plus malheureux que les pauvres et plus souvent contraints que nous à se cacher. Je ne sais d'où cette enfant vient, mais il est certain qu c'est une enfant aimée et soignée. La nécessité a commandé, voilà tout. Il fallait s'en séparer à tout prix soit que sa naissance fût le résultat d'une faute, soit que sa vie fût en péril.

Tu dis peut-être vrai?

— Je le crois... et je dis plus, si cette petite a été apportée à notre porte, de préférence à bien d'autres portes de chaumières plus riches que la nôtre, c'est que l'on nous connaît, c'est que l'on a confiance en nous et que l'on a espéré que nous ne l'abandonnerions pas.

— L'abandonner, s'écria ma femme, jamais.

L'heure passait avec rapidité.

Je sortis moi-même pour voir si je ne distinguais personne rôdant autour de ma chaumière; mais je ne vis rien et je rentrai.

— Fermons la porte, femme, l'enfant est bien à nous.

Ma femme raviva le brasier éteint du foyer, et un bon feu flamba.

— Maintenant, dit-elle, ce n'est pas tout, il faut un lit.

Je pris l'enfant et le berçai tandis que ma femme retirait un matelas de notre lit, l'étendait sur quatre chaises, y mettait des draps, une couverture et un oreiller.

— Ce chérubin sera là comme chez lui, dit la brave femme.

Le lit préparé il fallut la changer de langes.

— En effet, dit ma femme, c'est là un enfant de prince.

— Regarde, dis-je, si tu ne vois pas un papier qui puisse nous donner aucun renseignement.

L'enfant fut mise toute nue.

— Rien, dit ma femme.

Eh bien, conclûmes-nous, à la grâce du bon Dieu!

A partir de ce jour cette enfant fut la nôtre, et nous l'élevâmes avec le même amour et la même tendresse.

Ma femme fut réellement une seconde mère pour elle, et quand la pauvre femme mourut, ce fut surtout l'enfant qu'elle me recommanda.

— Songe, me dit-elle en mourant, que nous tenons cette enfant de Dieu. Aime-la bien pour l'amour de moi et en reconnaissance d'un si grand bienfait. Je meurs du reste pleine de confiance dans ton cœur et dans ton affection pour la pauvre petite.

— Cette enfant qui avait frappé à votre porte d'une si étrange façon, c'était donc Hellwige, s'écria Tarnow?

— Elle-même.

— Ce n'est pas votre fille?

— Non.

— Mais vous avez obtenu quelques renseignements dans la suite?

— En effet.

— Parlez?

— Une fois, je fus appelé à Lublin et amené dans une maison inconnue.

— A Lublin?

— Oui.

— Quel quartier?

— Je l'ignore.

— Comment?

— Aux portes de Lublin, je fus enfermé dans une voiture et la nuit me surprit en route. Ce que je me rappelle parfaitement, c'est que je sortis de la ville, et c'est au moins à une heure de marche de Lublin que l'on me fit descendre.

— Continue, Demko, dit Tarnow, que ce récit intéressait, et qui en suivait les pérépéties avec émotion.

— Au pied du grand escalier qui s'offrait à moi, on me banda les yeux.

Je voulus résister.

C'est bien, me dit-on, retournez alors à Varsovie, vous ne saurez rien.

Je me laissai faire.

Les yeux bandés, je montai trois étages. Au troisième on me fit arrêter et on me conduisit par plusieurs corridors à travers plusieurs appartements.

— Alors?...

— Alors on me fit asseoir, et après quelques minutes de repos mes yeux furent débandés.

Et tu vis?

— Une femme...

— Belle?... jeune?...

— Belle et encore jeune, je suppose, mais je ne puis que supposer. Cette femme était masquée. Demko, me dit-elle, l'enfant que tu élèves et que tu nommes Hellwige est appelée à de hautes destinées, merci à toi d'avoir fait ce que tu as fait. Le jour où elle te sera enlevée est proche, ce jour-là tu sauras qui elle est... d'ici-là n'interroge personne, tes interrogations resteraient sans réponse.

— Sa mère, où est-elle? demandai-je.

— Elle est devant toi.

— Quoi, vous seriez la mère d'Hellwige?

— Oui.

— Et vous ne voulez pas la voir?

J'ai fait serment de ne pas l'embrasser avant un laps de temps déterminé.

Je respecte vos secrets, madame, dis-je.

— Demko, me dit cette femme, il t'est dû une somme très-forte par moi.

— Madame, dis-je, ne me parlez jamais d'argent, j'ai fait aussi un serment, moi, c'est de ne jamais accepter de caution pour cette enfant.

— Va donc, me dit cette femme, et que Dieu t'accompagne, je trouverai bien un moyen de te récompenser.

— Et un jour Hellwige t'a été enlevée, dit Tarnow.

— Oui, et je criai au ravisseur.
— Tu crus que le rapt venait du prince Orlanoff.
— C'était faux.
— Je le sais aussi.
— J'ai eu des preuves matérielles que le prince Orlanoff n'était pour rien dans cet enlèvement, mais je n'ai pu en savoir davantage.
— Tu n'as pas cherché à te renseigner.
— Au contraire, et je crois être sur les traces du ravisseur.

En ce moment le tambour battait, et Demko était désigné pour commander l'expédition de Tomaszow qui, comme on le sait, fut si funeste aux Polonais et à Demko.

Mais aussi quel ne fut pas l'étonnement de Stanislas Tarnow quand le lendemain il reçut quelques mots signés: Demko, et tracés d'nne main défaillante.

Ce dernier envoi d'un mourant disait: je suis frappé à mort et je sens que la vie m'abandonne. C'est à ceux qui restent à accomplir les devoirs de ceux qui s'en vont. Je viens d'apprendre des choses terribles au sujet de ma pauvre Hellwige. Le jeune prince Orlanoff n'était pour rien, il est vrai, dans son enlèvement. Cet acte s'est fait du consentement même d'Hellwige et dans le même but que celui que nous poursuivons. Mais depuis, il s'est passé des faits horribles. Hellwige a été rencontrée par le prince, et il paraît que ce malheureux s'est épris pour cette sainte enfant. Désespérant de pouvoir l'obtenir par ses supplications, il s'est emparé d'elle et la tient prisonnière. C'est à vous, Tarnow, que je m'adresse pour courir à sa défense et la délivrer.

Après cette lecture, Stanislas Tarnow prit avec lui quelques hommes et se dirigea aussitôt sur Vilna, où, lui assurait-on, le prince s'était fixé.

— Le prince Orlanoff et Mourawieff, lui dit-on, sont les deux doigts de la main.

— J'aurai Hellwige, comme Béatrix aura Christien, se dit Tarnow.

Quand il arriva à Vilna, toute la population était en émoi. Les nouvelles débordaient de toutes parts, et elles étaient généralement mauvaises.

Hier matin, écrivait Cairoli, un digne soldat de la vaillante phalange, à huit heures expirait dans mes bras, notre brave général Nullo. Il est mort en héros; impossible de mourir plus bravement. Sous un feu qui a duré plus d'une heure, sous une grêle de balles, il se promenait entre les rangs des soldats, saluant les balles russes de la main. Son cheval blessé tomba, et, s'étant relevé sur-le-champ, il montra aux soldats sa majestueuse et magnifique figure militaire. Mais tout à coup, nous le voyons chanceler et tourner sur lui-même. Je cours, je le prends dans mes bras et je crie: „Qu'as-tu?“ Il me répond avec la plus grande indifférence ces paroles qui résonneront à mon oreille tant que je vivrai: „*Je suis mort!*“ Peu d'instants après il rendait le dernier soupir.

Nous fûmes sur-le-champ obligés de battre en retraite, emportant de notre mieux nos blessés...

Tous pleuraient, même les Polonais qui ne le connaissaient que depuis quelques jours.

Ce matin, j'ai baisé pour la dernière fois au front le corps inanimé de mon pauvre ami. Hier, j'avais prié le général de faire rechercher cette dépouille héroïque. Il a écouté ma prière, et ce matin son corps a été transporté ici. Il a reçu aujourd'hui les honneurs militaires.

Sur la place de Vilna il était aussi question d'un petit détachement d'insurgés, détruit par les Russes Ostroga, en Volhynie.

Deux insurgés seulement avaient échappé su massacre. C'était le noyau d'un détachement en train de se former, dont le chef était un jeune israëlite nommé Léon Grunbaune.

Grâce au génie militaire qu'il avait déployé et à son courage, il était parvenu à s'emparer d'une forte position sur les hauteurs.

Trois fois on lui cria de se rendre. Aux trois somma-

tions il répliqua par une décharge qui tua beaucoup de Russes.

Ceux-ci se voyant dans la nécessité d'attaquer, avancèrent au milieu de la mitraille.

Ils étaient plus de cinq cents hommes, plus de cinquante tombèrent.

Sur vingt-huit hommes qui composaient le corps des insurgés, deux s'échappèrent, un troisième fut fait prisonnier, les vingt-cinq autres roulèrent frappés par les balles russes.

De mains en mains on se passait une lettre arrivant de Rossienic, chef-lieu du district de Samogitie, écrite par un patriote éprouvé qui avait disparu et dont on avait craint un moment la désertion ou la trahison.

„Je ne sais si cette lettre, plus heureuse que la précédente, vous arrivera saine et sauve; je sais encore moins si, quand vous l'aurez en main, celui qui l'a écrite sera encore de ce monde. Le Néron de la Lithuanie semble avoir pris pour tâche de faire disparaître jusqu'au nom polonais, et je suis, vous devez vous en douter, du nombre des suspects que le farouche proconsul n'a ménagés jusqu'à présent „dans les cadres de réserve“ que pour les livrer à ses bourreaux en temps opportun. N'importe, je suis prêt, et ma dernière pensée sera eneore pour notre malheureuse Pologne! Tant qu'il me restera un souffle de vie, tant que cette main pourra tenir une plume, je dévoilerai à l'Europe les cruautés des tyrans moscovites. Seul survivant d'une famille dont tous les nembres ont combattu pour l'indépendance de la patrie, je ne veux pourtant pas que Vilna soit mon tombeau, et si les infirmités me défendent de servir notre sainte cause autrement que par des vœux, et vous savez comment je la sers, Mourawieff n'a aucun doute de ce dernier côté, mais il m'a fait appeler il y a quelques jours; il me prête quelque influence sur mes compatriotes: aussi a-t-il osé me proposer „son amitié et les bienfaits du czar“ si je voulais consentir à apposer l'autorité de mom nom sur une liste de proscription rédigée sur la dénonciation

de ses espions, liste dont je me ferais l'éditeur responsable et qui serait publiée sous ma signature comme offrant toutes les garanties de moralité.

„Je devais, me dit-il, accepter ou mon refus serait interprété comme un acte d'hostilité envers „notre magnanime souverain!“ Montrer immédiatement le dégoût que m'inspirait cette honteuse proposition, c'était m'exposer sur l'heure à une mort inutile pour mon pays. Je balbutiai, je crus devoir faire marchander mes services, efforts vains! Mourawieff consentit à toutes mes feintes exigences et me donna par grâce sépciale vingt-quatre heures de réflexion, en me prévenant toutefois que si je tenais à ma liberté, je devais faire acte de fidèle et loyal sujet „de notre père,“ et aider ses serviteurs zélés à étouffer les ennemis de la Russie. L'atmosphère autour de moi me paraissait imprégnée d'une odeur de sang, la rage et la honte me suffoquaient; quelques secondes de plus, je tombais en défaillance. Je me retirai tout tremblant au moment où un colonel apportait au gouverneur de la Lithuanie la liste des exécutions de la matinée. Cette liste contenait onze noms de nos plus honorables amis... Un rire strident siffla à mon oreille, et bientôt les portes barricadées de fer me séparèrent des bourreaux officiels.

„Je marche péniblement, vous le savez; il me fallut du temps pour regagner mon domicile, et ma route fut encore entravée par des attroupements de Cosaques conduisant des femmes et des enfants, les mains liées derrière le dos, les vêtements ensanglantés. Au milieu de ces victimes, sur lesquelles la prison allait se fermer en attendant une exécution prochaine, je reconnus la femme de mon meilleur ami. J'osai m'approcher, ma démarche chancelante n'inspirait point la crainte...

„Depuis le matin, madame Warsta était veuve! Elle avait pris le deuil, crime prévu par la barbarie des plus barbares habitants de l'Europe! Je me rappelai que le nom de mon ami figurait sur la liste que m'avait présentée Mourawieff. C'était donc la justification du meurtre, du pillage, de l'assassinat qu'il me deman-

dait! Mon parti fut pris immédiatement. Rentré chez moi, je me munis de quelque argent, et à l'aide d'uu carte de passe que nous avons toujours à notre disposition, une heure après, une voiture m'avait conduit loin de Vilna, la ville souillée. Au bout de trois jours, car je devais prendre des précautions, j'arrivais dans Krozo, „la ville aux étudiants.“ La jeunesse de 1812, qui, sous le déguisement de lanciers polonais, effraya si fort les Russes qu'elle leur fit prendre la fuite, cette jeunesse est toujours la même; deux générations ont passé par là, mais c'est le même sang polonais, et avant peu vous aurez des nouvelles de ces petits héros qui tiennent en respect la garnison moscovite, forte pourtant de 300 hommes.

„J'appris que dans le district de Kowno, l'insurrection était triomphante, mais que les chefs manquaient de direction. Mon devoir m'y appelait, je me remis en route, je traversai encore des lieux gardés par les tigres de la Lithuanie. A Rossienic, j'eus le bonheur de sauver une bande de 100 patriotes errant à l'aventure, et qui allaient tomber aux mains des Moscovites, dont je quittais à peine les lignes. Suivi de ces cent braves, je m'enfonçai dans les marais, après avoir recruté les habitants des hameaux et des chaumières pillées et incendiées par les Russes. Je me trouve à la tête de 300 hommes, moi, pauvre infirme de corps, mais heureusement assez sain d'esprit pour venger ma patrie. Je ne rentrerai plus à Vilna, mais si Dieu me prête vie, nous avons juré de délivrer la Lithuanie d'un monstre, et jusqu'au dernier des hommes, tout le monde sera fidèle à son serment. La tâche est pénible, mais les atrocités de Mourawieff en ont fait une condition de l'existence.

„Hier encore, j'ais reçu des nouvellcs de la capitale de la Lithuanie; ma fuite a exaspéré notre bourreau; il a promis de punir ce qu'il appelle ma trahison, et a ordonné une saisie générale dans toute les propriétés qui entourent Vilna, à dix mille à la ronde. Kiernow, Olkienniki, Oiszany, Zalesié, où la veille encore s'éle-

vaient des châteaux qui ont bravé les siècles et résisté aux bouleversements de l'Europe, n'offrent plus que des monceaux de cendres, sous lesquelles les Moscovites ensevelissent les cadavres de leurs milliers de victimes, qu'ils font partir la nuit de Vilna. Les chefs de ce cortége funèbre fouillent les décombres, y jettent les corps des suppliciés, et Vilna, selon eux, est alors „à l'abri de la contagion!" Nous manquons de tout dans ces terrains humides; ma santé, déjà si faible, y résistera-t-elle? Puissé-je voir un jour, un seul jour, la résurrection de la Pologne, et je m'endormirai tranquille au sein de Dieu!

„Adieu, ami; si vous ne recevez pas d'autre lettre, c'est que j'aurai été rejoindre les martyrs de notre sainte cause, mais d'autres se chargeront du soin de faire connaître à ceux que nous laissons sur cette terre comment les Moscovites comprennent l'humanité."

Béatrix et Wan Elldorff n'entendaient et ne voyaient rien. Il était onze heures du matin et depuis cinq heures ils n'avaient pas quitté l'hôtel du gouverneur de Vilna.

Dans la matinée il y avait trente-cinq exécutions.

On pendait, ou décapitait, on fusillait, c'était un plaisir.

C'est ainsi qu'on racontait la mort de l'abbé Iszora:

Ce matin, à neuf heures, l'abbé Stanislas Iszora a été fusillé sur la place du faubourg Snipiszki, à Vilna. Le crime qui lui coûte la vie n'avait attiré, il y a quelques jours, sur un de ses confrères, l'abbé Korzeniowski, qu'une condamnation à douze ans d'exil. Les Russes se soucient peu de cette inégalité dans les peines; tout, chez eux, se décide par l'arbitraire le plus éhonté. L'abbé Iszora a subi la mort avec un calme et une confiance en Dieu dignes d'un prêtre fidèle, au milieu des larmes d'une foule éplorée, qu'il bénit avant de tomber sous les balles moscovites.

L'abbé Iszora n'était âgé que de 25 ans. Vicaire de l'église de Zolucko, dans le district de Lida, il fut poursuivi pour avoir lu du haut de la chaire un ma-

nifeste du gouvernement national, appelant aux armes tous les Polonais sous la domination russe, et proclamant l'égalité de tous les citoyens devant la loi, la liberté de conscience et l'émancipation des paysans. Il était déjà parvenu à échapper aux Russes et se trouvait en sûreté, lorsqu'il apprit que l'abbé Joseph Jasinski, vieillard vénérable et curé de Zoludko, venait d'être arrêté à sa place. Iszora n'hésita pas alors à se constituer lui-même prisonnier pour sauver le curé innocent. Traduit devant un conseil de guerre, l'abbé fut condamné à mort; le général Nazimow, alors gouverneur de Lithuanie, commua cette peine en cinq ans de travaux forcés en Sibérie.

Sur ces entrefaites, Mourawieff succéda comme gouverneur au général Nazimow; il cassa la décision de son prédécesseur, maintint l'arrêt du conseil de guerre et ordonna que l'abbé Iszora fût fusillé. Le faubourg de Lukistki avait été choisi pour le lieu de l'exécution.

Le condamné, escorté par la troupe, se rendit au lieu fatal avec beaucoup de résignation et de calme. La foule était immense, le bruit des tambours ne parvenait même pas à étouffer les sanglots des assistants. Le père de l'infortuné Iszora assistait à l'éxecution; sa mêre, brisée par la douleur, n'avait pas eu la force de s'y rendre. A neuf heures, la sentence était exécutée, l'abbé Iszora avait cessé de vivre.

Wan Elldorff s'était informé, et Christien n'avait pas été compris dans la fournée du matin.

Qu'est-ce que le gouverneur de Vilna attendait?

Béatrix en était venue à espérer.

A onze heures et quelques minutes, un domestique en livrée sombre vint prévenir Béatrix que le gouverneur était disposé à la recevoir.

— Enfin, dit-elle.

Elle ne trembla pas, et se leva résolûment pour se diriger du côté qu'on lui indiquerait.

Wan Elldorff s'était levé aussi pour l'accompagner.

— C'est inutile, dit le valet, Son Excellence ne reçoit qu'une seule personne à la fois.

— Nous sommes ensemble.

— Cela ne me regarde pas. Les ordres sont précis à cet égard, et je n'ais pas envie de faire connaissance avec la corde pour votre bon plaisir.

— C'est bien, dit Béatrix, j'irai seule.

— Va, dit Wan Elldorff, je veillerai de près.

Une simple porte séparait la pièce, dans laquelle le jeune homme allait attendre, de celle ou Béatrix se dirigeait.

La porte fut ouverte, sa draperie soulevée, et porte et draperie retombant, Béatrix se vit seule dans une grande pièce carrée tendue de tentures sombres et à l'aspect sinistre.

Une chaise de paille s'offrit à elle, elle s'y assit.

Au milieu du cabinet, était un lourd bureau peint en noir, et un fauteuil de chêne.

Béatrix, dont le cœur battait violemment, attendit.

Cette attente dura plus d'une demi-heure.

Une porte opposée s'ouvrit enfin, et un homme parut. Cet homme, vêtu d'un costume de général russe et le visage féroce, entra et jeta autour de lui un regard soupçonneux.

C'était Mourawieff....

Quelques minutes après, une scène horrible avait lieu dans cette même pièce.

Au un cri de douleur, Wan Elldorff se précipitait audevant du gouverneur de Vilna.

Une femme paraissait et sauvait le malheureux.

— Ne le tue pas, cria-t-elle, ne le tue pas... tu n'as pas le droit de lever la main sur cet homme.

VIII.

LA GÉNÉROSITÉ DE MOURAWIEFF.

Voici ce qui s'était passé: à la vue du proconsul de Vilna, Béatrix avait pâli et ses forces un instant l'avaient abandonnée.

Il y avait longtemps qu'elle attendait l'heure de se rencontrer avec lui; elle avait subi bien des fatigues et éprouvé bien des douleurs depuis qu'elle désirait cette entrevue et, au moment suprême, elle faiblissait, son courage la trahissait, elle avait peur; elle avait hâte d'être loin de la présence de cet homme, dont elle prononçait le nom avec horreur, et ses lèvres paralysées ne pouvaient s'ouvrir pour laisser échapper les paroles qui devaient réclamer la liberté de son fiancé.

Quant au général, il s'était assis tranquillement et, se tournant brutalement vers Béatrix, il lui dit avec rudesse:

— Que voulez-vous?

Elle se leva et ne sut pas prononcer un mot.

— Parlez, que voulez-vous? répéta le général.

Elle était muette, la sueur lui coulait du front. Elle sentit ses jambes qui fléchissaient sous elle.

— Pardonnez-moi, dit-elle.

Elle était pâle comme une morte et faillit s'évanouir.

Mourawieff se prit alors à regarder cette jeune fille, et, soit que son cœur fût ému, soit qu'il la trouvât jolie, il rendit son regard moins farouche et adoucit le ton de sa voix.

— Voyons, mon enfant, dit-il, remettez-vous.

C'est que jamais je ne me suis trouvée en votre présence, monseigner, et naturellement...

— Je comprends cela.

— Seriez-vous meilleur qu'on ne me l'a dit?

Mourawieff fronça le sourcil.

— Pardon, dit la pauvre enfant.

Le général la vit si jolie et si émue, qu'il n'eut pas la force de lui en vouloir.

Il attendit qu'elle pût parler.

En ce moment, un domestique entra et remit au général plusiers lettres et dépêches sur un plateau d'argent.

— Voyons cela, dit Mourawieff.

Il en déplia une.

Elle datait de Varsovie et était adressée à la *Gazette de Breslaw.*

Mourawieff lut à haute voix:

„Après le carnage de Babné, un jeune homme nommé Lupumski, fut trouvé sur le champ de bataille, encore vivant au milieu des cadavres.

„Ses blessures étaient très-graves; cependant ses parents ne désespérant pas de le sauver, le firent transporter chez eux à Varsovie, où ils le soignèrent en cachette.

„Ces soins furent inutiles; le 19, le malheureux succomba à ses souffrances.

„L'enterrement a été fixe pour le 21.

„Tout le monde le savait, excepté la police, qui, naturellement, avait ignoré la présence à Varsovie d'un rebelle blessé; sans cela on ne l'aurait pas laissé aux soins de sa famille.

„Sa surprise fut donc grande en voyant hier des milliers de personnes entourer, pour prendre part à l'enterrement, une maison, rue de l'Electeur, qui avait été la demeure du défunt.

„Des personnes, appartenant à différentes classes de la société, se relayaient pour porter la bière.

„Le plus étrange de cette affaire, c'est que bientôt deux enterrements avaient lieu en même temps et dans les mêmes conditions.

„Thadé, se patriote éprouvé...“

Ici Mourawieff fronça le sourcil et regarda autour de lui avec colère.

Il continua:

„Qui tant de fois s'est dévoué à la défense de son pays et n'a dû qu'à son adresse de ne pas être déporté et fusillé ou pendu, a été tué dernièrement dans une rencontre sanglante entre les Russes et les Polonais.

„Au nombre des chefs on comptait le comte Batory, Stanislas Tarnow, ce jeune patriote échappé si miraculeusement à la hache du prince Orlanoff, Wan Elldorff et une jeune fille dont nous aurons occasion de reparler. Ses actions d'éclat sauront nous y obliger, si jamais nous l'oublions.

„Thadé a trouvé la mort sur le champ de bataille. Ses amis, à l'annonce de cette nouvelle, sont venu chercher son corps et ont résolu de l'enterrer dans le cimetière de Varsovie.

„Cet enterrement avait lieu aussi le 21; et c'est celui-là qui se rencontra avec celui de Lupumski.

„A des signes infaillibles, les patriotes se reconnurent.

„Aussitôt les deux victimes de l'insurrection furent portées côte à côte, et sept à huit cents personnes se rejoignirent au millier qui se trouvait déjà réuni.

„On marcha lentement et sans bruit au milieu des rues.

„A la barrière, la sentinelle rsfusa de laisser passer une telle multitude.

„On voulut insister.

„Le factionnaire croisa la baïonnette et appela à son aide.

„Une dizaine d'hommes armés gardèrent la barrière, et un coup de feu tiré en l'air donna l'alarme aux troupes russes.

„En un instant, la place fut couverte de soldats, le fusil chargé.

„Alors tous les patriotes se pressèrent auprès des deux bières et, tirant des pistolets de dessous leurs habits, s'ouvrirent passage au milieu des soldats russes.

„Ceux-ci tirèrent quelques coups de fusil, mais voyant déjà les Polonais dans le cimetière, et ne se jugeant pas en nombre pour les repousser, ils n'oppo-

sèrent plus de résistance et assistèrent, impassibles, aux deux enterrements.“

— Les misérables! s'écria Mourawieff.

Béatrix, au nom de Thadé, avait prêté l'oreille et son cœur avait battu au récit des honneurs funèbres rendus à son frère.

Mais déjà le général feuilletait avec furie d'autres dépêches arrivées le matin même de Varsovie et qu'il n'avait pas eu le temps de visiter.

Il lut:

„Oksniski a remporté le 25 une victoire sur les Russes à Koniupol, sur la Silicia. Les Russes comptaient cinq à six compagnies d'infanterie; les Polonais étaient au nombre de cinq cents.

„Les Russes eurent cent cinquante hommes de tués, dont cent huit furent enterrés dans une même fosse; pas un n'aurait échappé si le détachement de Boucza avait pu arriver à temps.

— Oh! nous aurons la fin de tout cela, s'écria le proconsul qui appela un de ses secrétaires.

Celui-ci se présenta.

C'était un homme de vingt-cinq ans au plus, Polonais d'origine et dont la vue fit pâlir Béatrix.

— Olganoff, dit Mourawieff, prenez place ici et écrivez.

— Olganoff, répéta Béatrix, ce n'est pas possible, je connais ce visage, c'est celui d'un ami de mon pauvre frère.

Elle chercha à se rappeler.

— Mallweny, prononça-t-elle à voix basse.

Celui-ci, involontairement, détourna la tête.

— Oh! c'est lui, murmura la jeune fille, un traître! que Dieu lui pardonne.

— Ecrivez, répéta Mourawieff, qui déjà dictait:

„Le général en chef, gouverneur militaire de Kieff, Podolie et Volhynie, ainsi qui celui des provinces de l'Ukraine, et le général Mourawieff, gouverneur de Vilna, ont appris que dans cette dernière province les employés se permettent de parler polonais, non-seule-

ment chez eux, mais aussi avec les administrés, et que cet usage, se généralisant de plus en plus, tend à favoriser les prétentions polonaises sur ce pays.

„Son Excellence, ne reconnaissant pas l'utilité de l'emploi d'une autre langue que le russe dans les rapports officiels et dans les tribunaux, s'est empressé de prohiber l'idiome polonais de l'administration, en punissant les employés qui continueront à s'en servir dans l'exercice de leurs fonctions, du renvoi du service.

„L'autorité des gouvernements susdits nommés, prévenant qui de droit de l'arrêté ci-dessus, annonce que dès aujourd'hui il sera mis en vigueur."

Mourawieff continua, dictant à un autre secrétaire qui, durant que l'autrc écrivait était venu s'asseoir à une autre partie du bureau.

— Voici ce qu'il faut faire écrire à tout paysan et sur l'heure:

Modèle.

ADRESSE A L'EMPEREUR.

„(Après le titre tel qu'il est employé pendant l'office, ajoutez: Au libérateur du peuple russe du servage.)

„En signe de la plus profonde reconnaissance (de la part de telle commune ou village.)

„Très-loyale Adresse.

„Nous soussignés, devant Dieu omniscient et juste, dans son temple, au jour à jamais mémorable et solennel de notre affranchissement de l'esclavage, certifions par la présente et jurons à notre très-puissant libérateur, notre magnanime souverain et empereur Alexandre Nicolajevitsch, ce qui suit: Des gens mal intentionnés nous ont calomniés devant lui, quand ils ont dit que nous voulions nous réunir à la Pologne; nous tous, ainsi que nos descendants, voulons vivre et mourir sous l'empire de notre père le czar Alexandre II, dans le nom est impérissable, et de ses successeurs, dans l'union inviolable avec la Russie, unie à nous par les liens du cœur et de la religion, et ne voulons rien savoir d'aucune Pologne, ni des Polonais.

„19 février.

„Suivent les signatures. Ceux qui savent écrire mettent leurs noms; les autres une croix; et à la fin se placent les noms du prêtre et des sacristains.

„Les adresses peuvent être expédiées le même jour aux surintendants ecclésiastiques, lesquels les enverront à l'évêque, qui les transmettra au gouverneur, pour être remises à l'Empereur. Les adresses, et en partie aussi les sermons, peuvent être variés à plaisir. Il ne s'agit pas de faire de l'éloquence."

Comme on le voit, le nouveau gouverneur n'y allait pas, comme l'on dit, par quatre chemins. Il parlait brièvement, écrivait de même et exécutait plus brièvement encore.

Cela fait, il se tourna vers Béatrix.

— Voyons, mon enfant, dit-il, que voulez-vous? Vous le voyez, je suis pressé; il me serait impossible de vous attendre quelques minutes de plus.

— Monseigneur, dit la jeune fille qui avait eu le temps de se remettre, j'éspère que vous daignerez m'écouter.

— Parlez.

— Je viens de très-loin, monseigneur, de Varsovie.

— Quoi, de Varsovie?

— Oui, monseigneur.

— Pour une cause grave, je suppose?

— Oui, monseigneur.

— Si je peu vous être agréable en quelque chose, je le serai.

— Monseigneur, je suis Polonaise.

— Tant pis pour vous; mais, à mon avis, les belles filles n'ont pas de patrie ou plutôt elles sont de tous les pays.

— Monseigneur, mon frère a été tué sur le champ de bataille.

— Dans quels rangs?

— Mais, monseigneur, ne viens-je pas de vous dire que j'étais Polonaise.

— Cela ne prouve rien. Il y a des Polonais fidèles

à leur empereur et qui se font tuer pour le défendre; il en est d'autres, il est vrai, qui se battent contre lui et font les rebelles, mais ceux-la, vous savez le sort qui les attend.

— La mort?

— Toujours.

— Ou la liberté.

— Je vous pardonne, dit Mourawieff, parce que vous êtes femme; que voulez-vous?

— Mon frère a été tué près de Lublin, dans une rencontre avec les Russes.

— Il devait s'y attendre.

— Vous voyez, monseigneur, que j'ai lieu d'être affligée.

— Que puis-je faire à cela?

— Rien, monseigneur, mais aussi n'est ce pas pour mon frère que je viens vous trouver.

— Pour qui, alors?

— Pour moi.

— Faut-il vous faire avoir une pension, pour avoir tué le frère qui attaquait nos soldats?

— Oh! monseigneur, ne plaisantons pas. Mon frère est mort, Dieu a son âme et lui donnera une place dans son ciel.

— Je l'espère comme vous.

— Mais il me restait une affection, monseigneur, une seule; j'ai perdu mon père, ma mère, mon frère, lui seul me restait.

— Qui cela?

— Mon fiancé.

— Vous le nommez?

— Christien Biélany.

— Je sais de qui vous voulez parler.

— Il n'est pas mort, n'est-ce pas?

— Pas encore.

— Elle respira.

— Lui seul me reste, monseigneur, répéta Béatrix, lui seul, entendez-vous. S'il meurt, il ne me restera plus qu'à mourir aussi.

— Et ce serait dommage, dit le général.

— Monseigneur, allez-vous me rendre celui que j'aime?

Mourawieff prit un ton moins railleur.

— Mon enfant, dit-il, votre fiancé a été désigné pour être soldat de Sa Majesté, comme tel, il n'avait pas le droit de refuser l'honneur de servir dans les armées russes.

— Monseigneur, je ne viens pas excuser sa faute, je viens solliciter sa grâce.

— Il a fait plus que refuser, il a déserté.

— Vous ne le tuerez pas?

— On vous dira que nous autres Russes, nous sommes des barbares, mais je vous dirai, moi, que dans tous les pays de la terre on punit les déserteurs.

— C'est vrai, monseigneur.

— Et qu'on les punit de mort.

— Monseigneur, je vous en supplie!

Béatrix était aux genoux du terrible proconsul.

Des larmes inondaient ses yeux et ruisselaient sur ses joues amaigries. Ses cheveux, à demi dénoués, flottaient sur ses épaules et l'émotion la suffoquant, des sanglots soulevaient sa poitrine.

Elle se représentait l'homme qui tenait dans ses mains la destinée de son fiancé et tremblait devant lui. Il n'y avait plus alors dans son cœnr, ni haine, ni fureur, ni colère, ni sentiment de répulsion; il n'y avait plus alors que de la douleur et de la crainte.

Elle tremblait, et les mains suppliantes, n'osait lever les yeux.

— Que voulez vous pour lui? dit-il.

— Sa liberté.

— Oh! c'est beaucoup.

— Faites-lui au moins grâce de la vie.

— Et après?

— Monseigneur, vous savez bien que si je l'aime, je ne puis vivre sans lui.

— Je n'ai jamais pardonné, dit froidement Mourawieff.

— Jamais, monseigueur?

— Pas même à une femme? dit Béatrix qui essaya de sourire.

— Oh! cela dépend, répondit le général, interprétant faussement les intentions de la fiancée de Christien.

— Monseigneur.

— Ecoutez, dit-il, si ce malheureux n'est pas mort, c'est grâce à moi.

— Je n'en doute pas, monseigneur.

— Il était condamné et il allait être pendu quand, en visitant les prisonniers, je remarquai sa physionomie intelligente et sa bonne tenue.

— N'est-ce pas, monseigneur?

— C'est vraiment malheureux, me dis-je de pendre un gaillard comme cela; qui sait s'il n'y a pas moyen de l'arracher à la potence.

— Oh! c'était bien pensé, monseigneur.

— Aussi, le soir même, je le faisais conduire dans une autre prison, et l'emmenais ici avec moi.

— Oh! merci, monseigneur.

— Il est dans une catégorie à part qui compte une vingtaine de jeunes gens. Eh bien, je vais vous apprendre une chose qui vous sera sans doute désagréable.

— Oh! monseigneur qu'allez-vous dire?

— Ces vingt prisonniers vont aujourd'hui même être enchaînés et conduits à la forteresse du Sud.

— Et Christien?

— Il est du nombre.

— O mon Dieu!

— Pour y être jugés et condamnés...

— A l'exil?

— Ou à mort.

— Mais, monseigneur, puisque je suis venue vous supplier, vous n'allez pas l'envoyer à la mort.

— Tenez, dit Mourawieff, qui se leva, je ne vous mentais pas; la chaîne même est prête avant l'heure que j'ai désignée, vous le voyez, je suis servi avec zèle.

Le général ouvrit une petite fenêtre qui donnait sur une cour étroite, froide et sinistre d'aspect.

— Tenez, dit-il, approchez-vous, et vous allez, je n'en doute pas, reconnaître celui pour lequel vous implorez une grâce que je ne puis promettre.

Béatrix, pâle comme une morte, s'avança jusqu'à la fenêtre, et s'appuyant contre la muraille, pour ne pas tomber, osa jeter les yeux au dehors.

Alors elle entend le bruit confus de cris, d'injures, d'imprécations et de chaînes qui se heurtent et traînent à terre, puis elle aperçoit vingt jeunes gens, les mains liées, les fers aux pieds et gardés par une bande de Cosaques armés jusqu'aux dents.

— C'est la fournée de demain, dit Mourawieff.

Elle poussa un cri.

Elle venait de reconnaître Christien à la tête de ces malheureux.

Elle se retourna et voulut se jeter aux genoux de Mourawieff, et supplier une fois encore le bourreau de Vilna.

Elle ne le vit plus.

— Un garde parut.

— Le général prie mademoiselle de l'attendre ici, dit le garde, des ordres à donner l'ont forcé de s'éloigner pour un instant, mais il ne va pas tarder à reparaître.

Béatrix reprit espoir.

— S'il revient, se dit-elle, s'il accepte de me revoir, c'est qu'il a l'intention de m'écouter.

Elle s'assit et attendit.

Le temps lui parut long, elle rêva. Tout était solitude autour d'elle et portait à la rêverie. La chaîne des prisonnièrs était entrée dans une autre cour. Elle devait partir à quatres heures, il n'en était que deux. Béatrix s'était juré de ne pas quitter la forteresse avant d'avoir revu Christien.

Il n'était pas probable cependant que le terrible proconsul lui rendit son fiancé. La pauvre enfant s'illusionnait encore sur l'émotion de Mourawieff. Ce n'était pas, à vrai dire, le moment de se montrer généreux. L'insurrection gagnait et prenait partout des proportions considérables. Le gouvernement national venait

de nommer Ladislas Czartoriski son agent diplomatique à Paris et à Londres, ce qui laissait supposer que ce gouvernement avait déjà des appuis au dehors.

Tous les maréchaux de la noblesse de Lithuanie ont donné leur démission, disait-on, les commissaires des élections de la noblesse ont suivi cet exemple. Personne ne doit accepter provisoirement une fonction, sous peine d'être regardé comme déshonoré.

On racontait toujours aussi force pendaisons.

„Deux prêtres, Jasiewicz et Szreders, ont été condamnés à six ans de travaux forcés dans les mines de Sibérie.

„Un combat sanglant a eu lieu près de Krakinow; les Russes y ont perdu un canon.

„Dans le gouvernement de Kowno, il s'est formé deux détachements de cavalerie lithuanienne qui sillonnent rapidement le pays et font beaucoup de mal aux Russes."

Il était question aussi de Langiewicz dans les bulletins militaires.

A son passage dans le marquisat de Linczow; Langiewicz a mis un soin tout particulier à ménager le château et le domaine de Chrobrze, propriété du marquis Wielopolski.

Il est entièrement faux que Langiewicz ait accrédité des agents à l'étranger.

Il court des bruits sur une concentration de troupes autrichiennes qui aurait lieu en Gallicie.

Le 17, Langiewicz a livré un combat aux Russes à Zagorz, sur la rive gauche du Nida, vis-à-vis de Chroberz.

Dix mille hommes étaient engagés des deux côtés.

Après une lutte de plusieurs heures, les Russes se sont retirés vers Busk.

Les zouaves de Rochebrune se sont particulièrement distingués dans ce combat.

On manque encore de détails circonstanciés.

Le nom de Tarnow était, comme celui de Langiewicz et de Rochebrune, à l'ordre du jour dans toutes les bouches.

La journée récente de Wengrow donnait une nouvelle célébrité à ce nom déjà si connu de nos lecteurs.

Wengrow, ville du palatinat de Lublin, était devenu le point de réunion de plusieurs bandes formées à la hâte des éléments les plus divers.

Les volontaires y affluaient chaque jour, et sous la direction d'un chef habile rapportent les *Ephémérides Polonaises,* s'organisaient en petits détachements, destinés à harceler l'ennemi dans toutes les directions.

Elle fut attaquée, le 6, par un corps russe de plusieurs milliers d'hommes, commandé par le général Popofosopulo et ayant avec lui six pièces de canon.

La ville n'offrait aucun moyen de défense.

Les insurgés ne pouvaient avoir la pensée de résister avec avantage à des forces si supérieures; la retraite fut décidée et, tandis que la plus grande partie de leurs bandes se dirigeaient sur Sokolow, un détachement formé des plus résolus, se plaça en avant de la ville, sur la route de Mokobod, pour arrêter les Russes et empêcher qu'une attaque soudaine ne vînt changer la retraite en déroute.

Cette poignée d'hommes à peine armés, soutint sans s'émouvoir le feu des Russes, répondant à la mitraille par quelques coups de fusil, défendant le terrain pied à pied, cherchant à inquiéter l'ennemi par de feintes attaques, suppléant au nombre par le sang-froid et l'intrépidité.

Il fallut cependant renoncer bientôt à l'espoir de prolonger cette lutte inégale.

Contre ces trois cents héros, combattant, non pas dans un défilé, mais sur une grande route, devant une ville ouverte, le colonel Popofosopulo disposait de trois bataillons d'infanterie, de trois escadrons de cavalerie et de plusieurs sotnias de Cosaques.

Les Polonais comptaient déjà dans leurs rangs une certaine quantité de tués et de blessés.

Les progrès de l'ennemi étaient sensibles, et il fallait gagner quelques instants encore pour assurer la retraite du principal corps des insurgés et empêcher que le

commencement d'organisation qu'avaient reçu les bandes de Wengrow, ne fût entièrement perdu.

Deux cents jeunes gens, à peu près tout ce que cette arrière-garde comptait encore de valide, presque tous nobles, quelques-uns n'ayant pas vingt ans, s'offrirent pour arrêter l'ennemi par une charge désespérée.

Celui qui la commandait était Stanislas Tarnow.

Ils mourraient tous, mais le corps dont ils protégeaient la retraite, le principal espoir de l'insurrection, serait sauvé.

C'est au centre de l'ennemi, sur les bouches à feu qui vomissaient la mitraille et qu'il importait le plus de faire reculer, ou du moins de faire taire un instant, c'est là que ce précipita cette vaillante troupe.

Quelques-uns n'avaient pour arme qu'une faux; c'étaient les plus ardents, dignes héritiers de ce paysan qui, à la bataille de Praclawice, en 1794, tandis qu'il fauchait d'une main les artilleurs sur leurs pièces, bouchait avec son bonnet carré la gueule d'un canon.

Tous furent tués, moins deux ou trois, et Tarnow rapporté blessé à Lublin; mais, joignant l'habileté, le sangfroid à l'audace, les deux cents surent mesurer leur élan, régler leurs coups de façon à prolonger plus d'une heure cette lutte héroïque.

Quand il avaient dispersé les artilleurs et fait taire les canons, ils couraient aux officiers, obligés de se défendre avec leurs revolvers dans une sorte de duel à mort.

Ils firent ainsi éprouver aux Russes des pertes considérables et, quand les derniers eurent succombé, le mouvement de retraite de leurs camarades s'était accompli en bon ordre, et le gros des insurgés était sauvé.

— Si ces hommes avaient des armes, disait un officier russe au sortir de cette sanglante mêlée, et s'ils étaient organisés en corps réguliers, aucune armée européenne n'en viendrait à bout et ne serait même capable de résister à leur fougueux enthousiasme.

Le spectacle de cet héroïsme ne paraît pas, toutefois, avoir disposé les Russes à la générosité.

Dès que la route fut libre, ils se précipitèrent dans la ville et s'y conduisirent absolument comme ils l'avaient fait à Wonchock.

Leur artillerie avait mis le feu à quelques maisons du faubourg.

Loin de chercher à l'éteindre, ils firent tout ce qu'il faillait pour propager l'incendie, qui bientôt s'étendit à presque toute la ville.

Les maisons où il était encore possible de pénétrer, furent mises au pillage, et un grand nombre de personnes furent massacrées ou grièvement blessées.

Quand les Russes s'éloignèrent, non pour se mettre à la poursuite des insurgés, mais pour rentrer dans leurs garnisons, Wengrow n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes et ensánglantées.

A l'heure même où Béatrix attendait la grâce de son fiancé, Vilna apprenait la mort du comte Léon Plater, cet ardent patriote qui, si jeune encore, avait donné des preuves du plus pur patriotisme.

Sa mort, du reste, avait été un martyre. Il a été fusillé, disait-on, à onze heures du matin, sur la place de la forteresse de Dunabourg. Ce grand patriote a arrosé de son sang le sol sur lequel le comte Henri, son aïeul, ambassadeur des Etats de Livonie, envoyé auprès de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, faisait ses adieux à ses électeurs dans la Starostie de Dunabourg, laquelle depuis des siècles jusqu'au partage de la Pologne, appartenait à sa famille.

Léon Plater n'avait que vingt-six ans, et il a souffert le martyre depuis l'instant où il est tombé entre les mains de ses bourreaux. Il est mort animé et résigné pour la liberté de sa patrie. Nous avons vu ce fils chéri de la Livonie polonaise, ferme et courageux devant sa tombe; écoutant, impassible, pendant un quart-d'heure la lecture de l'acte de sa condamnation à mort, et puis faire une prière en recommandant son âme à Dieu, et embrasser son confesseur. Nous l'avons vu s'envelopper lui-même de son linceul, et mené par ses bourreaux avec les yeux bandés. Rien ne trahissait

dans la démarche de cette noble victime de la barbarie moscovite la moindre appréhension de la mort. Les coups meurtriers ont rententi dans l'air, et un gémissement s'est répandu dans la foule atterrée.

Les barbares se sont précipités immédiatement sur les restes du grand patriote, ils les ont jetés dans une fosse, les ont recouverts de terre et les ont fait garder par une sentinelle.

C'est ainsi que l'on procédait avec les martyrs des premiers temps de la chrétienté.

En retournant, nous sommes entrées dans une église où se trouvaient réunis les sœurs désolées de l'assassiné, sa famille et ces amis, réfugiés auprès des autels, et offrant leur immense douleur au Dieu des Miséricordes.

Nous avons admiré la vieille mère courageuse de Léon Plater, laquelle voyant son entourage fondre en larmes, le consolait en disant: „Ne pleurez pas, mes chers amis, vouz voyez bien que je ne pleure pas. J'aurais eu des larmes si mon enfant chéri avait eu peur de la condamnation moscovite; je suis allée aujourd'hui pour le bénir, j'ai prié Dieu pour lui et avec lui.“ C'est la foi dans la sainteté de la cause polonaise qui peut seule inspirer une persévérance et un courage aussi héroïques. Une nation qui produit de tels caractères, ne peut mourir dans les chaînes moscovites.

Vingt soldats russes ont gardé cette tombe vénérée; ils ont été renforcés à minuit. A une heure du matin passaient deux chariots: l'un contenait le poteau auprès duquel le noble fusillé avait reçu la mort; l'autre transportait dans la forteresse le corps de la victime.

Le comte Plater a été provisoirement enseveli dans le bastion qui porte le nom de Constantin.

Béatrix attendait toujours. Déjà elle commençait à désespérer, quand la porte s'ouvrit devant elle.

Elle se leva, dans l'attente de voir apparaître Mourawieff, et poussa un cri terrible.

Ce n'était pas Mourawieff qui entrait, mais un homme chargé de chaînes, les mains liées, le visage bouleversé

et qui, à la vue de Béatrix, fut pris d'un sentiment de terreur.

C'était Christien.

Béatrix se précipita au-devant de lui.

— Toi! murmura le prisonnier.

Oh! tu m'es rendu! exclama celle-ci.

Christien montra ses mains meurtries, brisées et secoua ses chaînes.

— Ces fers vont tomber.

Le malheureux regarda sa fiancée comme si la pensée lui vînt que la douleur l'avait rendue folle.

— Tu es libre! exclama-t-elle.

Christien pencha la tête avec tristesse.

— Mais tu ne m'accueilles pas avec joie, s'écria celle-ci. C'est à peine si tu me regardes. Quoi! je t'apporte la vie, et tu ne te réjouis pas?

— Qu'est-ce que la vie?... dit le malheureux.

— Avec moi.

— Pourquoi est-tu venue? demanda Christien, relevant la tête.

— Pour te sauver.

— Me sauver?

— T'arracher au dernier supplice.

— Toi?...

— J'ai voulu te faire recouvrer ta liberté. S'il t'avait tué, Christien, je serais morte aussi.

— Ma Béatrix bien-aimée!

— Je suis partie de Varsovie, je suis arrivé à Vilna, et me voici.

— Chez Mourawieff.

— Eh bien, je l'ai vu, cet homme; je lui ai parlé, il m'a entendu et il m'a dit...

— Quoi?

— D'attendre.

— Ah! attendre... la mort, n'est-ce pas?

— Non, ta liberté.

— Béatrix!

— Mon ami.

— Tu m'aimes toujours, n'est-ce pas?

— Oh! mon Christien adoré, c'est dans la douleur que l'amour trouve sa force et sa résistance.

— Eh bien, si tu m'aimes, quitte cette forteresse, fuis cette ville, pars.

— Et toi?

— Mon sort est décidé.

— Mais puisque j'espère...

— Mensonge.

— Comment et-tu ici, déjà?

— Un gardien m'a fait sortir de la chaîne et m'a conduit dans cette pièce.

— Il ne t'a rien dit?

— Pas un mot.

— Eh bien! n'est-ce pas déjà une espérance qui luit à nos yeux? Pourquoi Mourawieff t'aurait-il appelé dans son cabinet? Pourquoi aurait-il permis notre entrevue, s'il n'avait la pensée de t'arracher à la mort!

— Non, dit Christien, c'est impossible, je connais cet homme, il ne peut pardonner.

— Mais pourquoi alors?...

— Pourquoi, pourquoi... interrompit le prisonnier, je vais te le dire.

— Parle.

Il frisonna.

— Oh! je n'oserai, dit-il, pars, pars, fuis, fuis, bien vite.

— Es-tu fou?

— Non, je sais.

Une diaperie se souleva et leur entretien se trouva troublé.

Une ombre noire se profilait sur la muraille et les fit trember tous deux.

Mourawieff parut.

— Christien, dit-il, je viens t'apporter la liberté!

Celui-ci reprit toute sa force.

La liberté, dit-il, je l'accepte.

Béatrix poussa un cri de joie et tomba aux genoux du proconsul.

— Oh! merci, monseigneur, exclama-t-elle, merci!

— Un instant, dit Mourawieff.

Béatrix resta à genoux et releva lentement la tête.

— Ah! dit Christien.

Un instant, répéta Mourawieff.

— Ecoute-le, dit Christien à Béatrix qui d'une main fièvreuse chercha sa main et la tint pressée.

Que me donneras-tu en échange? dit-il.

— De ma liberté? dit Christien.

Oui, de ta vie et de ta liberté.

— L'oubli.

— Ce n'est pas assez, dit Mourawieff en riant.

— Que veux-tu de plus?

— Ecoute, je vais te le dire, ce que je veux.

— Oh! monseigneur, murmura Béatrix.

— Laisse, dit Christien, laisse, tu as cru à ma délivrance, écoute ma sentence de mort.

— Je veux, reprit Mourawieff qu'aussitôt tes fers tombés, tu montes à cheval et que tu partes pour Varsovie.

— Oui, dit Béatrix.

— C'est facile, dit Christien.

— Là, tu te dirigeras à mon hôtel, et tu trouveras un homme qui m'est dévoué et tu lui diras: je viens de la part de Mourawieff.

— Mon général.

— Tu lui remettras un pli que tu tiendras de moi et tu attendras qu'il en ait pris connaissance.

— Et après cette lecture?

— Il prendra une plume.

— Une plume?

— Oui: et un livre... le livre rouge.

— Le livre des martyrs de la Pologne?

— Le livre des rebelles et des insurgés.

— Et après qu'il aura pris ce livré, général?

— Il écria.

— Ah! il écria... et quoi donc?

— Les noms que tu lui dicteras.

— Ah! exclama Christien, je savais bien, que c'était là que vous m'attendiez.

— Prends garde, dit Béatrix qui suivait avec une émotion croissante le jeu de la physionomie de son fiancé.

— Monseigneur, s'écria celui-ci, c'est la mort ou la trahison que vous m'offrez.

— Non, je t'offre de payer le service que je te rends.

— La mort ou la trahison, je choisis la mort.

— Malheureux!

— Christien, s'écria Béatrix, tu te perds et tu me tues avec toi, mais je t'aime!

Mourawieff courut à la porte.

— Qu'on arrête cet homme, cria-t-il, et qu'on le ramène dans son cachot.

— A la chaîne?

— Non, dans son cachot, la mort qu'il demande, il l'aura aujourd'hui même et sous mes yeux.

Christien était dans les bras de Béatrix.

On l'arracha des bras de la pauvre enfant, et on l'entraîna hors la pièce.

Béatrix se trouvait seule devant le général.

— Maintenant, dit celui-ci, à nous deux.

— Que voulez-vous dire, monseigneur?

— J'ai proposé la vie à ton amant.

— Monseigneur!

— Et tu vois qu'il l'a refusée.

— Il a bien fait, monseigneur.

— Eh bien, c'est à toi que je vais proposer le marché.

— Le même?

— Non.

— Vous faites bien, monseigneur, car celui-là, je le refuserais.

— Un autre.

— J'écoute, monseigneur.

— Tu sais que ton fiancé est un homme mort.

— Je les sais, monseigneur.

— Veux-tu le sauver?

— Tout mon sang.

— Il sera pendu ce soir même dans cette cour.

— Prenez ma vie, monseigneur.

— Non pas ta vie... mais un peu de l'amour dont tu brûles pour ce malheureux.

El le général fit un pas vers Béatrix. Celle-ci devina les sentiments qui agitaient ce dernier et elle poussa un cri.

— Ma foi, dit général, la belle, tu es farouche.

— A moi, à moi! cria Béatrix.

Son appel n'avait pas vibré une seconde fois, qu'un jeune homme se précipitait dans la pièce un poignard à la main.

Ce jeune homme, ce sauveur inespéré, c'était Wan Elldorff qui depuis trois heures attendait Béatrix, et ne la voyant pas revenir, s'était glissé tout près du cabinet du proconsul et s'était blotti près de la porte dans un coin obscur.

Son poignard était levé; c'en était fait du terrible proconsul.

Mais alors c'était là qu'une femme était apparue et lui avait crié: Ne le tue pas! ne le tue pas!

Wan Elldorff s'était retourné et avait reconnu la princesse Orlanoff.

Mais déjà la pièce était pleine de soldats accourus au bruit et toutes les portes étaient cernées.

Qu'on les arrête tous, s'écria Mourawieff.

— Tous? dit le chef.

— Tous, répéta le général, et qu'on les pende.

Wan Elldorff, Béatrix et la princesse Orlanoff furent entourés aussitôt, et déjà on cherchait à les entraîner, quand celle-ci, ce dégageant des mains des soldats, se dressa devant Mourawieff.

— Et moi, dit elle, faut-il qu'on m'arrête?

— Biruta... murmura celui-ci pâle, ému et reculant comme glacé de stupeur,... non, non, qu'on la laisse.

IX.

LA FIÈVRE DE SANG.

Mais pendant que ces événements avaient lieu à Vilna, d'autres, non moins significatifs, se passaient à Varsovie.

Le prince Orlanoff qui, lors des dernières affaires, avait été obligé de donner sa démission à Cracovie, venait d'être nommé gouverneur de Varsovie.

C'était un poste bien difficile à occuper à une époque aussi tumultueuse, et celui que l'on nommait était une espèce de fou, bon tout au plus à savoir se conduire lui-même.

Le fait était étrange qu'on eût choisi un tel homme.

Jamais le prince Orlanoff ne s'était remis entièrement d'une blessure qu'il avait reçue de Stanislas Tarnow.

La plaie s'était calmée, mais la tête souffrait.

Pour qui le connaissait intimement il était fou.

Néanmoins le peuple avait manifesté sa joie à l'annonce de cette nouvelle.

C'était en quelque sorte un gage donné à la nation.

Orlanoff incapable de rien faire par lui-même devait nécessairement en référer à sa mère et ne prendre conseil que de cette sainte femme.

Or, la princesse Orlanoff se nommait Biruta, et s'était nommée mademoiselle Brasinska, c'était la fille d'un des plus purs patriotes de la Pologne, mort victime de son dévouement à sa cause. Le mariage de Biruta était encore un mystère pour tout le monde, un mystère effroyable, cachant dans ses plis tout un drame et toute une série de crimes.

Le peuple était sûr de la princesse Orlanoff.

Orlanoff gouverneur, sa mère régnait.

Et qui sait si ce nouvel ordre de choses n'allait pas amener la paix et rétablir la tranquillité?

Le fait est qu'Orlanoff débutait par déclarer qu'il ne serait fait aucune poursuite dans Varsovie, et que ce qui se passait au dehors ne devait pas regarder l'interieur de la ville.

Le jour de l'installation d'Orlanoff fut un jour de fête pour Varsovie.

Tout le monde s'endimancha. Les bourgeois endossèrent leurs plus belles fourrures, cirèrent leurs bottes, se coiffèrent de leurs bonnets amarante les plus frais, les plus pimpants. On ne voyait partout que visages riants; les femmes étaient parées de leurs guimpes les plus riches, de leurs corsages les plus petits, les plus roses, les plus mignons, de leurs cotillons les plus courts. Des campagnes, les paysans accouraient; bon nombre la mandoline en bándoulière, chantant, dansant, parés de bouquets de fleurs artificielles.

Des barques nombreuses sillonnaient la Vistule en tous sens, chargées de gais chanteurs, d'intrépides rameurs.

Puis les cabarets!... pour ne pas faire mentir le proverbe. Dans le bas peuple, une gaieté bruyante, tapageuse; parmi les étudiants, les jeunes nobles, on s'accostait avec de cordiales poignées de mains.

— Voisine, disait une brave marchande, vous savez la nouvelle?

— Avant vous peut-être, et j'en sais plus d'un qui respire plus à l'aise depuis ce matin.

On ferma les boutiques comme aux plus grandes fêtes de l'année. Et bientôt toute la population circula dans le rues; quelques-uns des proscrits se montraient-ils dans un groupe, on les entourait, ou les accablait de questions, de félicitations. Les larmes étaient dans les yeux de leurs mères, et plus d'un vieux brave se sentit les joues humides, en revoyant un fils perdu, qui reparaissait soudain, sortant de terre.

Bientôt les équipages circulaient; on acclamait les uniformes russes; et le vin aidant, on versa à boire à plus d'un Cosaque aux cabarets polonais.

Tout-à-coup, à l'angle de la grande place, une voiture apparaît, découverte, puis des cris l'accompagent: Vive le gouverneur! vive Orlanoff!

La foule s'écarte.

Et le splendide équipage s'avance au petit trot, tous les bonnets se soulèvent, et les acclamations continuent.

Orlanoff étendu au fond de la calèche, n'est plus l'homme brillant de jeunesse et de fraîcheur: son teint est devenu d'une pâleur fiévreuse, ses yeux enfoncés dans leur orbite ont un feu sombre qui jette sur tout son visage comme un éclat fauve, sur ses lèvres pâlies on ne voit plus un sourire. Son front est plissé, de nombreuses rides sillonnent déjà ses tempes où les cheveux ont blanchi.

Une large fourrure est jetée sur ses genoux.

Une femme est assise à ses côtés; la foule la salue: Vive la princesse! Elle seule répond par de gracieux sourires aux manifestations populaires.

Cette femme paraît encore dans tout l'éclat d'une splendide beauté.

Son regard est fier et assuré, sa bouche fine porte l'empreinte des souffrances morales qu'elle a endurées; elle a contracté une amertume dédaigneuse qui cadre bien avec l'expression profonde de ses yeux. Son teint a pâli aussi, mais sans se ternir; un ton uniforme, plus blanc que l'albâtre, où les traits se dessinent plus fermes, plus accentués. Biruta a vieilli mais elle est toujours belle; plus belle peut-être encore, par la trace des souffrances qui est imprimée sur sa physionomie.

La main de la princesse, finement gantée, repose nonchalament sur la portière, et de son mantelet de velours noir, sort un bras admirable, parfait de forme et de blancheur comme les femmes de cet âge seules en possèdent.

Un officier caracolan à la portière se penche de temps en temps vers la princesse et échange avec elle quelques mots à demi-voix. Celle-ci, immobile, le re-

gard sombre, paraît insensible à tout ce qui l'entoure; les cris de la foule même ne peuvent l'arracher aux sombres reflections qui la dominent.

On arrive au palais du gouverneur.

La princesse était toujours soucieuse, et une nuance de tristesse était répandue sur son visage.

Elle descendit de voiture; l'officier qui caracolait à la portière avait déjà jeté la bride sur le cou de sa monture. la princesse lui tendit son bouquet, il le saisit d'une main et de l'autre l'aida à descendre.

Orlanoff absorbé dans ses pensées avait gravi le perron. Arrivé dans un salon somptueux, il se jeta sur un fauteuil et son regard bientôt se perdit dans le brasier du foyer.

L'officier était debout tenant toujours le bouquet de la princesse qui se débarrasait de son chapeau et de ses fourrures.

Un silence pénible régnait entre ces trois personnages.

Orlanoff le rompit le premier.

— Ces manifestations me sont ordinaires, dit-il avec amertune, elles me fatiguent. Ce peuple crie à tout propos.

— Vous devriez cependant vous trouver plus heureux que mécontent, jamais on ne vous a fait pareil accueil.

La porte s'ouvrit. Un domestique en livrée verte entra.

— Une estafette de St-Pétersbourg! dit-il.

— J'y vais, dit le prince en se levant.

La princesse demeura seule avec l'officier.

Celui-ci la contempla un instant avec admiration; la princesse à ce moment était divinement belle; le grand air avait donné à ses joues une animation inaccoutumée, sa tête pensive s'appuyait sur sa main d'enfant, son bras nu étalait toute sa splendeur.

— Vous connaissez Paris? dit-elle.

— Non, madame.

Ah! vraiment, vous, un cadet de Russie, vous n'avez pas fait vos premières armes dans les salons parisiens?

— Non, madame.

Il ce fit un silence, pendant lequel chacun des deux personnages, visiblement gêne, semblait attendre que l'autre prit l'initiative d'une conversation que tous deux brûlaient vivement d'entamer.

L'officier hasarda le premier une parole.

— Vous paraissez moins insensible que le gouverneur aux marques de sympathie que la foule vous a données tout-à-l'heure.

La princesse soupira.

— Elles sont si rares! dit-elle.

— Elles n'en sont que plus douces.

La princesse eut un sourire d'amertume.

— Ils doivent être heureux cependant d'avoir pour maîtresse une femme aussi noble, aussi bonne, aussi compatissante que vous l'êtes.

— Tant pis! dit la princesse avec un soupir.

— Et pourquoi, si votre maternelle autorité a le don d'adoucir bien des infortunes?

— Cette maternelle autorité, comme vous dites, fit-elle, ne s'étendra pas assez longtemps. La nomination de gouverneur à Varsovie n'est arrivée à mon fils que parce qu'on ignore son état maladif. Aussitôt que l'Empereur ou le grand duc Constantin, qui est en son nom le véritable gouverneur, seront instruits, mon fils sera dans la nécessité de se retirer, et alors quel homme mettra-t-on ici, et quels crimes ne se commettra-t-il pas?

— C'est vrai, dit l'officier qui n'était autre que Conrad de Wasa.

— Vous allez vous battre, Conrad? pit la princesse.

— Il le faut.

— Sans doute.

— Oh! dit-elle, avant huit jours mon fils ne sera plus ici, et alors, moi aussi, je serai libre.

— Et que ferez-vous?

— Je ferai comme vous faites tous.

— Vous êtes plus utile ici.

— Oui, c'est vrai, mais mon rôle terminé à Varsovie j'en commencerai un autre en plein fort.

— Julia Batory s'est battue comme un héros.

— Celle que vous aimez.

— Celle que je ne puis épouser sans votre consentement.

— De qui tenez-vous ce propos ? dit la princesse avec un frisson.

— De son père.

— Du comte Batory ?

— Lui-même.

— Il a eu tort de vous dire cela.

— Est-ce donc faux ?

— Non.

— Alors, s'il a dit vrai...

— Il a dit vrai, mais il est des secrets dans ce monde qu'il ne faut point sonder.

— Un secret.

— Ecoutez, ne m'interrogez jamais et ne cherchez jamais à savoir; le jour où vous sauriez, ce serait la mort pour vous.

— Julia Batory est la fille du comte Batory?

— Sans doute.

— Et de la comtesse Batory?

La princesse ne répondit rien.

— Sœur d'Eléonore Batory, autre fille du comte?

— Ne cherchez pas à apprendre, Conrad, dit la princesse.

— Mais j'aime Julia.

— Eh bien, si vous l'aimez, je vous promets, avant qu'il soit huit jours, de vous la donner.

— Vous!

— Moi.

— Oh! princesse, si vous faites cela, vous aurez fait de moi le plus heureux des hommes.

Mais au moment même où la princesse Orlanoff s'entretenait avec Conrad de Wasa, une scène autrement étrange avait lieu dans le palais même que la famille habitait.

Orlanoff, seul d'abord, s'était fait lire les dépêches les plus récentes.

Elles disaient:

„Les insurgés ont eu l'avantage dans un engagement qui a eu lieu, le 2 juin, près d'Olkensky, en Lithuanie.

„Un combat sanglant a eu lieu, le 3 juin, près de Magoszew, gouvernement de Plock; les insurgés sont restés maîtres du champ de bataille.

„Le détachement d'insurgés commandé par Broniewski a remporté un succès considérable à Magoszew, palatinat de Plock.

„Le nouveau gouverneur général de Lithuanie, Mourawieff, continue à se signaler par des mesures de rigueur. Depuis l'exécution de l'abbé Iszora, il a encore fait fusiller, sur la place p blique de Vilna, l'abbé Ziémachi et M. de Laskowiez, propriétaire; il a aussi fait pendre M. de Kolysko, chef d'un détachement d'insurgés."

On racontait des choses horribles, des faits monstrueux, des actes de cruauté inouïs; le 7 du mois, une colonne de Russes arrivant dans le village de Modlibory, appartenant à M. Gorykowski, assassinait sans prétexte un jeune homme nommé Wojocki qui sortait paisiblement du château, puis, sans y être provoqués, les Russes ouvraient le feu contre l'habitation dont les portes furent enfoncées.

Ladislas Gorzkowski, le jeune propriétaire, fut terrassé à coups de crosse, mutilé de plusieurs coups de sabre et laissé pour mort, puis le château fut mis au pillage.

Pendant qu'une partie des soldats se livraient à cette dévastation, encouragés par les officiers qui les commandaient, le capitaine Zowadyki et le lieutenant Wasiloki, une bande de Cosaques, quittant le détachement, allait attaquer à quelque distance de là le château de Walitya, appartenant à un nommé Solman.

Celui-ci et son régisseur Lipinski, furent conduits avec toutes sortes de mauvais traitements à Modlibory où Solman fut assommé à coups de crosse de fusil et, finalement, achevé d'un coup de poignard, malgré ses protestations d'innocence.

L'examen des blessures en a constaté vingt-huit sur le corps de Wojocki, et seize sur celui de Solman.

Quant à MM. Gorzkowski et Lipinski, ils furent emmenés à Yanow, au colonel Biedraga, comme trophées de cette glorieuse victoire.

Les secrétaires qui lisaient ces dépêches étaient des Polonais passant pour Russes et que la princesse Orlanoff avait placés près de son fils pour l'empêcher de se livrer, dans un de ces moments de colère qui lui étaient familiers, à quelque excès.

Un jour, elle l'avait trouvé muni d'un parchemin portant la condamnation de cinq Polonais influents à Varsovie, et cette condamnation était signée: Orlanoff.

Le malheureux n'était pas gouverneur alors, il n'avait aucun pouvoir, aucun titre, mais songeant à cette aventure, la princesse tremblait depuis que ce même homme avait dans les mains les pouvoirs les plus arbitraires.

Ses secrétaires lui parlaient comme s'il eût été Polonais lui-même. Il écoutait et ne répondait rien.

— Prince, dit l'un d'eux, il n'est question, en ce moment, que du massacre de Sicmiatycze.

— Ah! dit le prince qui leva la tête, qu'est-ce qu'on fait là?

— Un témoin oculaire affirme que les massacres de Syrie ne sont rien à côté de l'horrible boucherie. Aujourd'hui la ville n'offre plus rien qu'un amas de décombres et qu'un monceau de cendres.

— Que s'est-il passé cette fois? demanda le prince.

— Une mêlée horrible, prince. On s'est battu dans le cimetière avec un acharnement que nous ne connaissions pas encore. Nous avions...

— Nous?

— Les Russes, prince...

— Eh bien?

— Nous avions en position quatre canons qui vomissaient la mitraille. Les tirailleurs Polonais et les Kossyniers finirent cependant par repousser l'attaque et par rester maîtres du champ de bataille; mais, le

lendemain, nous recevions du renfort et des sommations étaient faites à la ville.

— Les insurgés répondaient par le dédain, malgré leur infériorité de nombre et leur manque de munitions.

— C'est bien, passez, dit le prince.

— Nous jetions alors sur la ville quelques fusées à la congrève, qui allumèrent un incendie considérable et, au même moment, le commandant ordonna l'assaut, les insurgés se battirent comme des lions, et trouvèrent une mort héroïque au milieu des flammes.

En sommant Siemiatyczes de se rendre, le général Manioukine avait fait engager les femmes à sortir de la ville avec leurs enfants, pour éviter les tristes conséquences de l'attaque.

— C'est très-bien cela, dit Orlanoff.

— Oui, mais les Polonais refusaient.

— Ah!

— Et ils répondirent.

— Oh! voyons ce qu'ils répondirent.

— Qu'en Pologne, les femmes n'abandonnent pas leurs maris dans de pareillles circonstances, elles meurent ainsi que leurs enfants à côté de leurs protecteurs naturels.

— Les fous.

— Oh! il est de fait, monseigneur, que ces Polonais sont de drôles de corps.

— Après?

— Après, monseigneur, le sac de la ville commença ainsi que le massacre. La moitié de la population fut massacrée ou mutilée.

— C'est justice.

— Oui, monseigneur, c'est le même jour qu'une colonne russe, se détachant du pillage de Siemiatycze, poursuivit une bande d'insurgés, et ne pouvant l'atteindre, entra à Biala.

— Eh bien?

— Eh bien, monseigneur, le soir, les soldats se promenèrent par les rues, massacrèrent tout ce qu'ils ren-

contraient, et par pure disctraction s'amusèrent à tirer aux fenêtres et tuèrent ainsi beaucoup de monde dans les appartements.

— Oh! ce devait être très-amusant, dit le prince.

— Il faut croire, monseigneur.

— Est-ce tout?

— Oh! monseigneur; il se passe tant de choses.

— N'y a-t-il pas un nouvel Ukase impérial?

— Oui, monseigneur.

— Que dit-il?

— Il donne à tous les gouverneurs militaires le droit de vie et de mort sur les habitants. Cet Ukase rend justiciables des conseils de guerre, non-seulement les personnes prises les armes à la main, mais encore toutes celles qui auront donné l'hospitalité aux insurgés ou qui leur auront fourni des vivres ou de l'argent.

— Ah! dit le prince Orlanoff d'un ton indifférent, c'est bien, sortez, je suis fatigué, j'ai besoin de repos.

Les secrétaires obéirent.

Mais ceux-ci n'étaient pas derrière la porte, que le visage du jeune prince changea d'expression; d'indifférent, il devint brutal et cynique.

— Ah! dit-il, madame me mère met auprès de moi des espions et des insurgés, j'en ferai justice.

Son visage était horrible, ses yeux injectés de sang lançaient des flammes. Un affreux rictus déchirait ses lèvres.

— Ils disent que je suis fou, marmotta-t-il, ils vont bien voir.

Il feuilleta plusieurs papiers et s'arrêta sur l'un d'eux qu'il lut avec avidité. Partout on organise des *raskolnicks* pour piller et incendier les maisons des Polonais; ces paysans se jettent avec leur férocité connue sur les propriétaires notables, les massacrent ou les conduisent garrotés à Mourawieff.

Le même sort est réservé aux fonctionnaires nommés par l'élection, avec l'agrément du gouvernement.

— Ah, ah! fit le prince Orlanoff pris d'un accès de folie violente, ça marche, ça marche, je vengerai mon père..., voyons, voyons...

Le général Dlotowski prépare un massacre général, d'après *l'instruction sur l'application de la loi martiale*, publiée par le général Mourawieff, le 21 mai; il y travaille avec la plus grande ardeur et en même temps il fait séquestrer les biens polonais. Gentilhomme, catholique, voilà des titres suffisants pour être transporté tn Sibérie, incorporé dans le régiment d'Orenbourg ou déporté aux mines. Le maréchal de la noblesse de Witebsk, Drozdowski, ainsi que les maréchaux des districts, les juges de paix, les délégués des provinces choisis pour régler la question de l'émancipation des serfs, sont mis aux fers parce qu'ils ne voulaient pas signer une Adresse à l'empereur que le général Dlotowski leur avait ordonné de signer sous peine de mort.

„Outre ceux-la, un nombre considérable d'habitants de Witebsk et de Mohilew sont garrottés et amenés à pied à Dunabourg: là, on les traduit devant un conseil de guerre, on les dégrade de leur titre et de leur noblesse pour avoir montré leurs sympathies pour l'insurrection; on les condamne à la déportation, aux travaux forcés, etc. Il ne se passe pas un jour sans que l'on namène ici de nouvelles victimes et sans que le chemin de Saint-Pétersbourg n'emporte un nombre pareil pour la Sibérie.

— Qu'est-ce que je ferais donc bien, moi? se dit le malheureux prenant sa tête dans ses mains et s'exaltant au récit horrible des crimes de la Russie, que ferais-je donc bien?...

Voyons, voyons...

„ ..... On poursuit les Polonais dans les forêts, on les tue chez eux! on maltraite leurs femmes et leurs filles pour un habillement de deuil; on maltraite même celles qui, bien que vêtues de robes de couleur, portent des mantilles noires, des boucles d'orreilles noires, une broche noire.

„ ..... Un vaurien dénonce aux autorités un septuagénaire, M. Chlewinski, comme malintentionné: aussitôt ce vieillard est jeté en prison. Tous les habitants

des environs de Kowno ont beau venir à Kowno pour témoigner de son innocence, il n'est pas rendu à la liberté. Un autre propriétaire, un octogénaire, M. Ako, a été déporté en Sibérie, et ses biens ont été confisqués, parce qu'un jour des insurgés, pressés par la faim, sont venus prendre chez lui des vivres sans même lui en demander la permission. Son fils est jeté en prison parce qu'on a trouvé chez lui sept paires de bottes. C'était un délit, car les bottes, qui étaient en réalité destinées aux gens de service, qu'on paye tant par an et une paire de bottes par dessus le marché, auraient pu être données à des insurgés.

— Quel homme que ce Mourawieff! dit le fou; que homme; Oh! si je devenais un Mourawieff, moi, si j'avais son génie!

„Hier, on a emmené 64 personnes de Polock à pied, horriblement exténuées par la faim et par la fatigue, et le même jour on a transporté 18 dames pour les enfermer avec des malfaiteurs dans la même prison. On pourrait citer des faits innombrables de ce genre, car ils se renouvellent chaque jour. Le gouvernement s'enrichit des dépooilles des particuliers et veut, en fermant les églises catholiques convertir le reste de la population au rite grec.

„Le général Dlotowski vient de destituer le président de la ville, M. Jean Rudrewick. Il a ordonné une nouvelle élection, en enjoignant d'élire un Russe. Malgré les ordres les plus sévères, aucun catholique ne s'est présenté, et vingt ivrognes raskolnicks ont élu parmi eux un nouveau président. Maintenant on aura, sans aucun doute, une Adresse de soumission et de dévouement.

„Au moment d'écrire ces lignes, j'apprends qu'on prépare des cachots pour 150 prisonniers qui doivent arriver ici de Vitebsk, et que Dlotowski a condamnés à servir pour la vie comme soldats dans les régiments d'Orenbourg les jeunes Boleslas Downarowiez et Casimir Gievdwoin, presque encore des enfants, parce qu'ils sont soupçonnés d'avoir voulu rejoindre les insurgés.

Malgré les larmes et le désespoir de leurs parents, riches propriétaires, ces jeunes gens ont été déportés…"

„Aujourd'hui, on a traîné en prison plusieurs dames, madame Siemaszko, madame Zarzecka et une demoiselle avec sa grand'mère. Les habitants paisibles sont les plus malheureux dans cette guerre d'extermination; car les habitants des forêts, les insurgés, battent les Russes presque chaque fois qu'ils les rencontrent.

„Un ancien général de la garde impériale russe, dont le témoignagne ne saurait être suspecté, révolté un jour du spectacle des atrocités commises par les Russes, voulait, dans sa naïveté, écrire à Saint-Pétersbourg pour signaler et dénoncer avec indignation les actes dont il avait été témoin. Mais on s'empressa de le désabuser en lui prouvant que c'est justement de Saint-Pétersbourg, où résident le prince Gortschakoff et l'empereur Alexandre II, que venaient les ordres dont l'exécution faisait monter la rougeur au front du général.

„Dans le district de Wileïcka, où les insurgés ont fait une courte apparition, Mourawieff a fait brûler le château et dévaster les propriétés du comte Severin Morez, bien que celui-ci vive tranquillement sous ses yeux à Wilna."

Il parcourut d'autres papiers:

„Un officier de la 6e sotnia du 42e régiment de Cosaques arrive au galop devant la maison d'un propriétaire; M. Crestowicz; il fait appeler le vieux gentilhomme et lui demande où sont les insurgés; et comme celui-ci répond qu'il n'en sait rien, l'officier lui-donne un soufflet, le fait saisir, garotter et emmener on ne sait où.

„Un autre jour, le chef-militaire du district de Wileïka, un nommé Borenzo, arrive dans la cour du château de M. Oskierko, homme vénéré, proche parent du célèbre Kosciusko; il le fait appeler et lui ordonne de lui indiquer où les insurgés se trouvent.

„En ce moment vient à passer la sœur de M. Oskerko, en robe de deuil; le chef-militaire tourne toute

sa fureur contre cette dame, et, après l'avoir accablée d'injures la fait saisir et conduire à Kowno."

— Je sais ce que je vais faire, dit le malheureux, se levant précipitamment et tirant à lui plusieurs dossiers qu'il ouvrit avec fureur.

Cela fait, il prit une plume et écrivit en tête d'une large feuille de parchemin:

Condamnation à mort.

En vertu d'un ukase impérial, à la date du 7 février, signé de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, qui donne à tout gouverneur militaire le droit de vie et de mort sur tous les habitants pris les armes à la main ou soupçonnés par nous du crime de lèse-majesté et de complicité dans l'insurrection, avons déclaré et déclarons que les nommés Thomas Krysinsky, Jean Schlinder, Boleslas Raberski, Ladislas Majak, Michel Gintows, Nicolas Bajaukiewicz et J. Sagrodzeniz sont condamnés à mort et seront pendus dans la nuit du 15 au 16 de ce mois sans qu'il en soit référé au conseil de guerre.

Prince Orlanoff,
Sous-gouverneur militaire de Varsovie.

Il sonna.

La porte s'ouvrit.

— Qu'on porte immédiatement ce parchemin aux officiers de la forteresse. C'est pour une exécution prochaine, allez!

Personne ne lui prenant le parchemin des mains, il retourna la tête, poussa un cri et recula comme atterré.

Ce n'était pas un de ses secrétaires qui était devant lui, mais une femme, une jeune fille vêtue de blanc et le visage aussi pâle que ses vêtements.

On eût dit une morte sortant de son tombeau et se drapant dans son linceul.

Elle avança la main, prit le parchemin des doigts tremblants du jeune prince, et le déchira en pièces.

— Hellwige? s'écria celui-ci, que faites-vous?

— Je vous sauve, dit celle-ci, s'approchant de la

cheminée et jetant les lambeaux du parchemin dans les flammes.

— Quoi! vous avez osé! s'écria celui-ci plein de fureur.

— Vous protéger contre vous-même.... Oui.

— Mais je veux que tous ces misérables meurent.

— Que vous ont-ils fait?

— Ils ont conspiré.

— Contre qui?

— Leur maître.

— Des magistrats les jugeront.

— J'ai droit de vie et de mort.

Hellwige regarda le malheureux avec autorité, et il n'osa plus prononcer un mot.

Elle s'approcha de lui et lui prit les deux mains qu'elle croisa dans les siennes.

— Pourquoi êtes-vous méchant? lui dit-elle avec une voix qui fit frisonner le prince.

— Méchant, dit-il, non je remplis mon devoir.

— Laissez à d'autres la mauvaise besogne.

— Les Polonais sont mes ennemis.

— Je suis Polonaise.

— Oh! vous, c'est différent, fit-il avec un sourire horrible.

— Soyez meilleur.

— Si vous m'aimiez, au moins.

— Qui sait!

— Vous m'aimez?

— Devenez bon d'abord.

— Oh! si vous m'aimiez Hellwige, je n'aurais plus que le pardon aux lèvres.

Cet homme si dur, si terrible, si exalté dans le mal, avait changé subitement aux premières paroles de la jeune fille.

Du reste, ce qui s'était passé depuis quelque temps était étrange et tenait en quelque sorte du fantastique.

Si dans sa pensée tourmentée et inquiète il ordonnait une exécution, toujours il apparaisait comme le fantôme de la conscience et lui disait: Que fais-tu?

C'est un spectre qui s'attachait à son esprit malade et lui reprochait ses crimes et sa nature froide et perverse. Quelquefois aussi ce beau profil de femme se tournait vers lui et lui souriait, lui criant courage quand une bonne pensée lui venait. Mais comme les bonnes pensées étaient rares chez Orlanoff, il s'ensuivait que le visage d'Helwige si doux et si beau, était plus souvent menaçant que souriant; Orlanoff, soit qu'il voulût combattre cet amour naissant, soit qu'il se revoltât à la pensée que l'amour pût envahir son cœur, conçut pour Hellwige une haine profonde.

Un jour il donna des ordres pour qu'on l'arrêtât et qu'on la conduisît à ses pieds.

L'arrestation eut lieu, mais les conséquences ne furent pas celles qu'avait prévues Orlanoff.

Hellwige ne fut pas plus tôt devant le malheureux que celui-ci tomba à ses genoux et lui demanda grâce pour l'avoir fait arrêter.

— Grâce, dit celle-ci, mais je ne vous en veux pas, vous n'avez fait que d'obéir à votre nature mauvaise.

— C'est vrai, dit celui-ci.

— Je vous pardonne.

— Je suis donc bien méchant? fit-il avec de la tristesse dans la voix.

— Oh! oui, dit Hellwige, mais je ne désespère pas encore de vous.

— Et vous avez raison, lui répondit le prince, vous avez raison, car quelquefois il me semble que comme un autre j'aurais pu être bon et m'attacher à quelqu'un. Je ne sais ce qui me manque pour mieux penser et me sentir vivre. Peut-être m'a-t-il manqué une affection. J'ai perdu mon père très-jeune et ma mère ne m'a jamais aimé. Ne croyez vous pas qu'il y a en moi deux natures; l'une mesquine, méchante, fiévreuse; l'autre bonne, douce, indolente, et à la fois fière et juste?

— Je le crois, dit Hellwige.

— Mais comment expliquez-vous cette disproportion dans les deux manières de sentir?

— D'une manière bien simple, dit Hellwige, vous

êtes le fils du prince Orlanoff et de Biruta la fille du comte de Krasinski.

— Hellwige, dit le prince, je vous ai fait arrêter, c'est un de mes crimes, vous êtes libres, mais si vous étiez bonne et compatissante, vous ne me quitteriez pas, vous resteriez près de moi, et je suis convaincu qu'à votre contact, je deviendrais meilleur.

— Ce que vous me demandez là est impossible.

— Je vous en supplie.

— Supposez que vous fussiez ma prisonnière.

— Mais je ne la suis pas.

— Demendez à ma mère, elle vous permettra de rester, si elle a encore pour moi un peu d'affection, elle vous en priera.

— Eh bien, je le lui demanderai, dit Hellwige.

Et c'est ainsi que la jeune fille habitait ostensiblement le palais du prince Orlanoff.

C'était sur elle que la princesse comptait pour empêcher son fils de se livrer à quelques excès de barbarie.

Hellwige espérait aussi en elle, car elle n'ignorait pas l'ascendant qu'elle avait sur le prince.

Et cependant il n'avait fallu que quelques heures loin d'elle pour que son esprit méchant et sa nature sanguinaire reprissent le dessus.

Elle était là, elle avait brûlé le parchemin qui con tenait les condamnations à mort, et le bourreau étai à ses piéds.

C'était beau de voir ce misérable, qui si longtemps n'avait écouté que ses instincts grossiers, se rouler aux genoux de la plus belle et de la plus pure des femmes.

— Aimez-moi, dit-il, adoucissant le ton de sa voix, et lui prenant la main qu'il porta à ses lèvres.

— Vous ne méritez pas qu'on vous aime, dit-elle.

— Si je vous jurais que je vais devenir un tout autre homme.

— Vous me l'avez déjà tant de fois juré!

— Quel gage voulez-vous de mon affection?

— Celui-ci... non, vous reculeriez, et je ne veux pas vous donner cette honte.

— Essayez !

— Eh bien, soit, si vous reculez, tant pis pour vous.

Elle prit un parchemin qu'elle déroula et l'étala devant lui.

— Que faut-il faire?

Elle lui tendit une plume.

— Ecrire, dit-elle.

— Quoi?

— Les noms des malheureux que déjà votre main homicide avait transcrits.

— Soit, dit-il.

Il ne se fit pas prier et écrivit sous la dictée de la jeune fille.

Mais quand il arriva à cette phrase: En vertu du droit que me confère l'Ukase impérial du 7 de ce mois, j'ordonne qu'il soit mis en liberté... ils s'arrêta.

— Eh bien? dit-elle.

— Jamais je ne signerai cela.

— Ecrivez-le toujours.

— A quoi bon?

— Vous le signerez.

— Jamais.

— Vous voyez bien que vous êtes un homme sans cœur, indigne d'une affection, et j'oserais l'affirmer...

— Qu'oseriez vous affirmer?

— Que vous êtes un homme méprisable.

— Hellwige!

— Monseigneur!

— Oh! vous êtes sans pitié pour moi.

— Vous êtes bien sans pitié pour ceux que j'aime.

— Oh! que ne m'aimez-vous aussi!

— Vous ne voulez rien faire pour meriter seulement qu'on vous estime.

— Eh bien, je vais faire ce que vous voulez.

— En aurez-vous le courage?

— Oui, je l'aurrai.

— Montrez-le.

Il reprit la plume et écrivit, tout d'une haleine, la phrase laisée inachevée.

Signez maintenant, dit Hellwige.

Le prince signa, et un instant resta debout devant son ouvrage, les yeux hagards, se demandant s'il ne venait pas de commettre une mauvaise action.

Hellwige eut peur qu'il lui prît un remords et que l'idée lui vint de l'anéantir, et elle s'en saisit.

En ce moment un domestique se présenta et annonça qu'un homme désirait parler au prince Orlanoff.

— Son nom, dit celui-ci.

— Le comte Wilinski.

— Qu'il entre, dit le prince.

Le comte était déjà au seuil de la porte.

Il entra, et à sa vue Hellwige poussa un cri et recula comme frappée de stupeur.

A sa vue Orlanoff tomba foudroyé sur son fauteuil.

— Stanislas Tarnow! exclama-t-il, mon assassin.

— Oui, c'est moi, dit celui-ci, qui regarda Hellwige, et ajouta: On ne m'avait pas trompé, vous êtes bien la maîtresse de l'un des ennemis les plus acharnés de notre pays.

— Tarnow! s'écria-t-elle, tais-tois, tais-tois, ne blasphème pas!

Orlanoff crut que Tarnow méditait un crime et tremblait de frayeur, il se réfugia dans le fond du salon.

— Cet homme vient pour m'assassiner, dit-il, oh! Cette fois il ne me manquera pas.

— Non, dit Tarnow, je viens chercher la mort ici, ne pouvant la trouver sur les champs de bataille.

Et Orlanoff vit du sang qui coulait d'une blessure profonde qu'il avait à la poitrine.

Le malheureux, blessé dans la journée de Wengrow, se soutenait à peine.

— Non, dit Hellwige il ne vient das assassiner, il vient m'accuser et me déshonorer.

La princesse Orlanoff se présenta.

A sa vue Tarnow pâlit.

La princesse s'approchait de lui et lui ordonnait de se mettre à genoux devant Hellwige.

— Demande pardon, lui dit-elle, car tu as devant toi une sainte fille.

Et elle lui tendit le parchemin qu'Orlanoff venait de singner.

— Voici ce qu'elle fait ici, dit-elle.

Tarnow baissa la tête et joignit les mains.

— Hellwige, pardonne moi, exclama-t-il.

— Mes enfants, dit la princesse, à peine réunis, l'heure sonne de se séparer. En ce moment Wan Elldorff est prisonnier de Mourawieff et Béatrix odieusement flétrie par le knout est une victime que la tombe va engoutir.

— Tarnow, emportez ce pli, dit la princesse Orlanoff confiant un pli scellé aux armes des Krasinski aux mains du jeune homme, demandez Mourawieff et remettez-le lui. Par des fils mystérieux votre vie à tous, mes enfants, est liée d'une manière étrange et fatale. Quand Mourawieff aura lu les lignes que contient cette missive, Wan Elldorff sera libre et avec lui Béatrix.

X.

LA RUINE ET LA MORT.

Revenons à Mourawieff que nous avons laissé le visage altéré à la vue de la princesse Orlanoff.

— Biruta!... s'était-il écrié.

Et pâle bouleversé, le front livide, l'œil hagard, lui, le puissant proconsul, il avait eu peur, et ses jambes avait fléchi sous lui.

C'est qu'un secret terrible existait entre ces deux êtres nés si loin l'un de l'autre et d'un cœur si différent.

Il avait connu mademoiselle Krasinska, il y avait plus de vingt années, alors que celle-ci était encore chez son père. Il l'avait revue un an après dans une circonstance étrange et fatale.

Depuis il ne s'étaient jamais rencontrés.

Mourawieff avait fait son chemin. Il était devenu officier supérieur, général, ministre, gouverneur de grandes provinces.

Il avait caressé les pieds du maître, et le maître avait laissé tomber quelques miettes de sa grandeur, et le courtisan rampant s'était baissé et les avait ramassées.

Il fallait rire, — le valet riait.

Il fallait tuer, — le valet tuait.

Oh! le beau rôle qu'il eut là toute sa vie, le grand général!

Mais son chemin était fait.

Or, après vingt années, il était loin de songer à mademoiselle Krasinska.

Longtemps il l'avait crue morte.

Plus tard il avait appris qu'elle était vivante, bien vivante, mais il ne s'en était pas plus inquiété.

Il y avait vingt ans...

C'était loin, très-loin, on n'en parlait plus, elle s'était mariée, elle était devenue par une suite de circonstances étranges qui se déroulera dans ce récit, princesse Orlanoff.

Elle était donc Russe, son mari l'était, ses enfants le seraient; son mari conservait les hautes positions qu'il avait acquises dans la diplomatie.

Mourawieff était même très-petit garçon alors, mais Mourawieff avait du temps devant lui, de l'activité et de la persévérance.

Savoir marcher et savoir attendre, — deux qualités essentielles pour réussir.

Mais il se retrouvait enfin en présence de cette femme qu'il redoutait, et qu'il haïssait à force de la craindre.

Il fit sortir tout le monde, ou plutôt servi à la parole, Wan Elldorff et Béatrix furent immédiatement jetés au fond des cachots de la forteresse.

Biruta et Mourawieff étaient seuls.

— Me reconnais-tu? lui dit celle-ci.

— Oui, je te reconnais, dit Mourawieff.
— M'attendais-tu ?
— Non, et je ne pensais plus à toi.
— Ah! tu n'y pensais plus.
— Non, certes.
— Eh bien, j'y pensais, moi, j'y pense tous les jours, a toute heure. Le jour, la nuit, la vie entière.

Mourawieff haussa les épaules.

— C'est trop d'honneur, dit-il.

— J'y pense, parce que toujours la scène de la pièce Zakolapy se présente à moi. Oh ! cette scène, vois-tu, Mourawieff, ne me quitte pas des yeux et ne s'efface pas de ma mémoire.

— Il y a plus de vingt ans, dit celui-ci.
— Oh! il est des choses que le temps ne détruit pas.
— Le temps c'est la ruine.
— Le temps affermit ce qu'il ne peut détruire.
— Eh bien, que veux-tu ?
— Me venger.
— Encore tes folies.
— Oh! oui, dit cette femme, c'est une folie de poursuivre vingt ans le même but et de ne laisser à sa pensée ni trêve ni repos; c'est une folie de ne vivre que de l'espoir de mourir purifiée, c'est une folie d'expier toute une vie les crimes d'autrui, et c'est surtout une folie d'avoir juré que les criminels ne survivraient pas à leur victime.

Mourawieff voulut sourire.

— Sais-tu, dit-il, que je n'ai qu'un mot à dire et que je te fais pendre ?
— Dis-le donc ce mot, si tu l'oses.
— Je n'en ai garde.
— Tu es trop lâche pour cela.
— Je ne te crains pas assez pour me débarrasser de toi.
— Je suis la veuve du prince Orlanoff et la mère du sous-gouverneur de Varsovie.
— Que m'importe!
— Tu n'as pas de droit sur moi.

— Du sang polonais coule dans tes veines, tu es suspecte.

— Eh bien, essaye.

— Non, dit Mourawieff, je poursuivrai mon but, moi, et tu y es étrangère. Passe ton chemin, et n'embarrasse pas ma route, c'est tout ce que je te demande.

— Tu poursuis aussi ton but? dit la princesse Orlanoff.

— Certes.

— Tu n'as pas honte de prononcer de telles paroles?

— Il n'y a pas de honte de la part d'un serviteur fidèle et d'un chef d'armée de bien servir son empereur et son pays.

— Ton pays, tu prétends servir ton pays, tu le déshonores.

— Biruta!

— Quant à l'empereur que tu sers d'abord, affirmes-tu, tu feras son règne exécré. Alexandre s'était annoncé bon prince et homme libéral. Il apportait sur le trône de ses pères un esprit mûri dans les affaires et un cœur élevé. A peine eut-il dans les mains les rênes du pouvoir, qu'il mit la noblesse contre lui par sa façon grandiose d'agir. Il parla de liberté, d'abolissement de servage, il rêva de faire de la Russie une nation égale à la France. Car le peuple russe comme tous les peuples éprouve des impatiences de liberté.

— C'est faux!

— Pauvre fou, qui croit que tous les hommes naissent comme lui avec des sentiments bas et une nature rampante.

— Tais-toi!

— Tous les jours en raconte de ton administration des choses horribles, et c'est cela que tu appelles servir ton pays.

— Chacun le sert à sa manière.

— Triste manière que celle qui consiste à verser le sang humain.

Tiens, que dit-on:

„La forteresse de Dunabourg renferme en ce moment 869 prisonniers.

„A Mohilew, 600 employés et propriétaires ont été enfermés dans les casernes. Des vieillards et des femmes chargés de chaînes ont été amenés sous escorte à Mohilew.“

— Eh bien, après?

— Est-ce faux?

— Et le sais-je…

— N'est-ce pas toi qui ordonnes ces emprisonnements, ces déportations, c'est assassinats?

— J'ai promis au czar que l'insurrection sera réprimée, elle le sera.

— Dans une affaire récente n'a-t-on pas vu la noble conduite d'un chef réprimée par son supérieur?

— Un traître.

— Un noble cœur… mais au-dessus de ce chef il y en a un autre au cœur lâche. Parmi les morts, nous dit-on, se trouvait le prince Drucki Solzolinski, capitaine de chasseurs. Les Russes ont assassiné plusieurs blessés, et parmi eux M. Pawlowski, chirurgien des insurgés. Le général Egger a dû mettre l'épée à la main pour s'opposer à ces assassinats. Il a sauvé ainsi cinq personnes, ce sont MM. Bogurski, Niwinski, Bebinski, Szemetylo et Sikorski, qui comptent tous parmi les notables propriétaires de la contrée; les deux premiers sont morts depuis de leurs blessures. Le général Lestaden, informé de la noble conduite du général Egger, lui a adressé une lettre de reproches.

Les instructions secrètes adressées par les autorités supérieures aux commandants militaires recommandent de ne pas faire de quartier, principalement aux médecins et aux ecclésiastiques dans les rangs des insurgés.

— C'est vrai, pas de quartier…

Oh! je vengerai la Pologne.

Mourawieff eut un sourire.

— Pourquoi, dit-il, ne m'as-tu pas laisser tuer par

ce jeune enthousiaste qui tout à l'heure s'est précipité sur moi?

— Pourquoi?...

— Oui, ta vengeance eût été accomplie.

— Oh! si tu savais, pauvre fou!

— Quoi?...

— Non, tu ne sauras rien.

— Cela ne me dit pas comment il se fait que ce soit à toi que je doive la vie.

— A moi?

— Sans doute, toi qui as juré ma mort.

— Mais d'abord ce jeune homme eût été pendu.

— Tu portes donc beaucoup d'intérêt à ce jeune homme?

— Beaucoup.

— Tant pis!

— Que veux-tu dire?

— Que l'intention est réputée pour le fait.

— Et alors...

— Car il a levé le fer sur moi, il sera puni par le fer.

— Tu le feras assassiner! exclama la princesse Orlanoff avec un cri déchirant.

— Non, je le ferai exécuter.

— Ah! nous allons bien voir.

En ce moment, un estaffette arrivant en toute hâte du fond des provinces lithuaniennes, un officier couvert de poussière et paraissant harrassé, entra dans le cabinet du gouverneur.

— Urgence! dit-il.

Je suis à vous, dit Mourawieff qui se leva.

— Je pars, dit la princesse Orlanoff, mais jurez-moi que vous ne toucherez pas à un cheveu de ce jeune homme.

— Je ne puis vous jurer cela.

— Je ne partirai pas sans ce serment.

— Eh bien il ne lui sera rien fait d'ici à demain.

— Et demain?

— Il sera exécuté.

— Vous êtes sans miséricorde.

— Vous l'êtes bien pour moi, vous.

— Ah! si vous saviez...
— Parlez alors.
— Dans deux jours, je parlerai.
— J'attendrai deux jours.
Mourawieff revint à son bureau et se tournant vers l'estafette.
— Qu'est-il arrivé? lui dit-il.
— Général, j'arrive de Lublin où il m'a été remis une proclamation au sujet de l'amnistie.
— Que dit-elle?
— Vous allez l'entendre.
— Qui vous envoie?
Le général de Berg.
C'est un cri terrible que l'écho répète à tous les coins de la Pologne et qui va incendier l'Europe.
— N'en croyez rien, dit Mouravieff, et voyons cette proclamation.
— La voici, dit l'estafette:

„Aux armes! Polonais, aux armes!

„Que l'amnistie, ce dernier outrage dont on voudrait abreuver notre sainte cause, soulève tous les cœurs, arme tous les bras, et nous trouve tous ralliés sous la même bannière: Pologne une et libre.

„Qu'on sache enfin, et qu'on ne l'oublie jamais, que nous préférons cent fois, mille fois, la Sibérie, le gibet, la sublime folie de la croix, à l'ignominieuse insulte d'une amnistie.

„Dérision des dérisions, renversement de tous les principes, raffinement de lâcheté et de barbarie: le crime amnistiant la vertu, le bourreau pardonnant à la victime!

„Ce n'est pas aux gouvernements chrétiens à offrir à la Pologne crucifiée le dernier calice d'amertume. Qu'ils nous abandonnent repliés dans leur pitié stérile, mais qu'ils nous laissent au moins notre propre estime, notre honneur, notre foi, notre espérance!

„Que voudraient-ils, les infâmes détracteurs de notre cause? C'est facile à comprendre. Ils voudraient pouvoir crier à l'univers entier: Regardez ces esclaves

avilis, martyrs hier, empressés aujourd'hui de baiser une main trempée dans le sang de leurs pères, de leurs mères, de leurs épouses, de leurs frères et sœurs, de leurs propres enfants! Sont-ils dignes de votre estime, de vos sympathies, de votre commisération?

„Frères aimés, fils chéris de la Pologne mille fois martyre, vous repousserez cette infamie, vous la retournerez contre ceux qui l'implorent pour vous.

„Qu'ils s'abreuvent eux-mêmes dans la fange de leur morale abjecte, qui consiste à diviniser les bourreaux puissants dont la force brutale assure leurs jouissances, et à maudire les faibles victimes qui viennent les troubler par leurs cris de douleur.

„Laissez, laissez-les satisfaits de l'intérieur et de l'extérieur pousser leur cri d'amnistie. Il la leur faut pour vivre tranquillement dans leur énervante mollesse, dans leur imprévoyant égoïsme.

„Restez sourds à leurs voix pusillanimes! redoublez de courage, de dévouement, d'énergie! pas de trêve dans votre lutte héroïque! Au contraire, que l'insulte qu'on a osé vous jeter pour la centième fois à la face excite encore plus en vous l'amour de la patrie et l'horreur du despotisme! que cette insulte vous trouve indignés, résolus, inébranlables! qu'elle ouvre enfin les yeux aux retardataires, et qu'elle apprenne aux moins clairvoyants ce que la Pologne peut attendre de ces conservateurs de toutes les iniquités.

„Que désormais pas un cœur, pas une âme ne restent insensible au sort de la Pologne! que tous les bras s'arment! que la lutte nous trouve tous prêts, tous debout. A cet outrage que la diplomatie voudrait nous imposer, répondons par le sacrifice de toutes nos vies, et la victoire sera à nous. Aux armes! frères, aux armes! la patrie nous bénira. Les peuples nous comprendront enfin. Vive la Pologne! vivent les peuples dignes d'être libres!"

Mourawieff était exaspéré.

— Vous dites que c'est partout? dit-il.

— Partout.

— Mais comment se fait-il, dit-il, que ce comité national que nous ne pouvons surprendre fonctionne avec tant de régularité et a des affiliés partout?

— Cela remonte déjà loin, général.

— Mais comment s'est-il formé?

— Je vais vous le dire comme je l'ai appris moi-même.

— Voyons cela.

— Si vous le permettez, je vous ferai le récit tel qu'il m'a été fait.

— Certainement, nous saurons bien faire la part de l'esprit de parti et des exagérations de la fable.

L'officier commença:

„Douze jeunes gens sans nom, sans position sans fortune, mais pleins de foi et de patriotisme, formèrent alors, en 1861, le premier noyau de cette organisation puissante qui établit sur toute la Pologne l'autorité du gouvernement national. Un comité russe secret s'établissait en même temps à Varsovie. Aux yeux de ce comité, la justice de la cause polonaise était intimement liée à l'œuvre de la délivrance de la Russie; aussi, les officiers qui en faisaient partie s'alliaient-ils, quelque temps après, au comité central polonais, alliance ratifiée bientôt par le comité secret de l'association *Zemlia i Wolja* (Pays et Liberté) à Saint-Petersbourg. Cette dernière association, composée de militaires, d'employés, de propriétaires, de prêtres, d'une grande partie de la classe moyenne, étend, à l'heure qu'il est, ses ramifications sur toute la Russie, et a un programme politique et social défini.“

— C'est vrai, mais comment cela se fait-il?

— Vous allez le savoir.

— Nous veillons cependant bien.

— Patience, écoutez:

„Les moyens désespérés, en activant, au lieu de l'éteindre, l'ardeur de l'incendie, ne firent qu'ajouter à l'indignation de l'Europe contre les bourreaux et à ses sympathies pour les martyrs. D'un autre côté, toute discipline disparaissait dans les rangs de l'armée russe;

on voyait de simples soldats tourner leurs baïonnettes contre leurs propres officiers, les plus jeunes surtout, et ces derniers, voyant qu'il s'agissait moins encore d'une lutte de nationalité que d'un duel entre la tyrannie d'un part, l'humanité et la liberté de l'autre, passaient dans les lignes polonaises.“

Oh! oh! un instant...

— Général, je raconte la chose telle qu'on la dit. Il est bien certain que tout cela n'est que mensonges.

— Sans doute, mais peu importe; je voudrais me renseigner, voilà tout.

L'officier continua:

„Dans un banquet donné ces jours derniers à Bakunin, M. de Demontowiez, de retour à Stockholm d'une mission secrète qu'il venait de remplir auprès du gouvernement national de Varsovie, a nommé plusieurs de ces officiers passés à l'insurrection dans les combats de Zary, Bialystock, Lublin, Konin et Kulno; il a fait une mention particulière d'Alexandre Potebnia, célébré par Bakunin lui-même dans les termes les plus enthousiastes, et fondateur du comité *Zemlia i Wolja* des officiers russes de Varsovie.“

— Faussetés, dit Mourawieff.

— Oui, mon général.

— Ne parle-t-on pas aussi d'un nommé Wabroukski qui aurait fait merveille?

— Oui, mon général.

— Le brigand!

— Oui, mon général.

— Mais n'est-il pas mort, celui-là? dit Mourawieff.

— Oui, général, à Skala, à la tête d'un détachement de faucheurs polonais. Des douze jeunes gens polonais de reste auxquels remonte l'origine de l'insurrection actuelle, pas un n'existe aujourd'hui. Ils sont tous tombés, l'un après l'autre, dans les mains du gouvernement russe, et sont morts sans rien révéler.

— Ah! sans rien révéler, dit Mourawieff.

— Oui, mon général.

— C'est bien; quant à cette proclamation, je vais avi-

ser, il faut à tout prix la faire disparaître, et atteindre ceux qui la propagent.

L'estaffette se retira, et Mourawieff envoya à la prison et ordonna qu'on fit monter la jeune fille que deux heures auparavant il avait fait arrêter.

En même temps il donnait des ordres secrets, et quelques minutes après, une potence se dressait dans l'arrière et froide petite cour sur laquelle ses fenêtres donnaient.

Béatrix prévenue se disposa à obeir, elle était seule dans un cachot, et ignorait ce qui l'attendait au dehors. Quant à Wan Elldorff il avait été enfermé dans un souterrain commun.

Là il s'était rencontré avec plusieurs de ses amis et notamment avec un intime.

Celui-ci venait d'arriver depuis le matin seulement et lors de l'entrée de Wan Elldorff, il racontait une épisode de la dernière guerre que ce dernier n'avait pas interrompu.

Il n'avait pas terminé qu'on l'interrogeait sur le massacre du château de Woyslawice et on le suppliait de faire le récit de ce drame terrible et abominable.

— Soit, dit le narrateur, prêtez-moi attention. Le château de Woyslawice est la propriété du comte Léopold Poletyllo, membre du conseil général et patriote fidèle, comme vous savez.

— Un peu tiède, dit un prisonnier.

— Vous l'entendez, on vous dit que le comte Poletyllo était un peu tiède, cela est vrai. Ne trouvez-vous pas que cela augmente l'infamie des bandits qui lui ont fait tant de mal, dit le narrateur.

— C'est juste, mais écoutons.

Le 12 au soir, le comte donnait à dîner. On était à la fin du repas quand on apprit qu'une colonne russe approchait.

Peu importait, on n'y prit point garde, il n'y avait au chêteau, ni à Woyslawice, ni dans les environs trace d'insurgés; on ne vit dans l'approche des Russes que l'effet d'un passage ordinaire de troupes.

Néanmoins, on fit monter les dames et les enfants de Poletyllo au premier étage, et les hommes restèrent dans les appartements du rez-de-chaussée.

Cependant la colonne russe débouche et paraît... le commandant la range en troupe de bataille, place en avant une ligne de tirailleurs, et sans prévenir, sans interroger, sans s'informer, fait tirer deux coups de canon à mitraille.

Le village est traversé au pas de course.

A ce déploiement de forces, au bruit de la détonation, à la vue de la colonne qui s'avance, un sentiment de terreur se répand dans l'assemblée.

— Nous sommes perdus, dit le comte Poletyllo, qui de ses fenêtres a aperçu les Russes qui s'avançaient se dirigeant sur le château, c'en est fait, nous n'échapperons pas à la mort. Je cours auprès de mes enfants, c'est là qu'est ma place.

En vain quelques voix essaient de faire entendre une parole d'espoir. Tous jugent que leur dernière heure est sonnée. On connaît trop les Russes. On sait trop ce dont est capable une armée de barbares et quels ordres ils reçoivent. Déjà depuis le commencement de l'insurrection des cas semblables se sont présentés et des villages entiers et inoffensifs ont disparu. Il n'y a plus qu'à prier Dieu et à mourir.

Le comte Poletyllo court à sa famille, et ses amis se dispersent dans les chambres du premier.

Avant de continuer, il est peut-être bon que je vous dise les noms des convives du comte, d'autant plus que tous vont jouer un rôle dans ce drame horrible de quelques minutes.

C'étaient son beau-frère, M. Tite Woycièchowski, accompagné de son fils Joseph, jeune homme charmant âgé de vingt-quatre ans; le colonel Dunin, ancien officier de l'armée polonaise et ancien soldat du premier empire français, M. Kun, voisin du comte et aussi ancien officier polonais, le comte Batory et le prince Conrad de Wasa.

A peine ces messieurs étaient-ils montés dans les appartements du premier, que M. Woycièchowski tomba

sans connaissance frappé par un éclat de mitraille, mais pas assez rapidement pour qu'il n'ait pas eu la douleur de voir son fils tomber mort à ses côtés.

Les Russes étáient à la porte du château et tiraient du dehors dans les appartements.

Conrad de Wasa prit un enfant dans ses bras et sauta par une lucarne dans une arrière-cour.

Le comte Batory blessé dans sa dernière grande affaire, ne put le suivre et se glissa dans une alcôve.

Le colonel Dunin, appelé par lui, se disposait à l'imiter; on était sept à huit personnes, les Russes étaient mille, il ne s'agissait pas de se défendre, mais de sauver sa vie, mais au moment où déjà il disparaissait, il roula sur un canapé atteint par trois coups de feu et blessé à cinq endroits.

Les Russes entraient et gagnaient l'étage supérieur. Un soldat entre dans la pièce, voit le colonel, se jette sur lui et va le traverser de sa baïonnette.

— Le commandant, cria-t-il, je veux parler au commandant.

Il se lève, et deux hommes le prennent par le bras pour le conduire à leur chef.

Mais il a soixante-dix ans, il est blessé, il ne marche pas assez vite, alors les soldats le frappent et le poussent à coups de crosse.

Il passa devant un officier debout sur le perron de la maison.

— Vous n'avez pas honte, lui dit le colonel, de laisser frapper sous vos yeux, par vos soldats, un homme de mon âge, couvert de sang, un officier comme vous....

L'officier détourne la tête et répond brutalement:

— Táisez-vous et passsz votre chemin.

Il arrive devant le commandant.

— Qui êtes-vous? lui dit celui-ci.

— Valentin Dunin, ancien colonel des grenadiers de la garde, ancien soldat français du premier empire, actuellement propriétaire de ce pays.

— Monsieur, dit le commandant, s'il en est ainsi,

c'est regrettable que vous ayez été maltraité, mais ne vous en prenez qu'a vous et à vos amis.

— A nous, dit le colonel.

— Vous êtes seuls coupables.

— Nous, les victimes!

— On a tiré contre mes troupes plus de cent coups de feu, vous en subirez les conséquences.

A ces mots, le colonel, ce vieillard de soixante-dix ans, que ses forces trahissent et qui chancelle.

— Vous savez qui je suis, dit-il, et tout serment de ma part serait superflu. J'ai vu la mort de près, mes blessures l'attestent, et je n'ai jamais dit que la vérité.

Eh bien, j'affirme que vous avez menti, en disant que des coups de feu ont été tirés du château; faites-moi garder ici; fouillez partout, et si vous trouvez une seule arme à feu, je consens à être fusillé avec...

Le commandant n'entendit pas la fin de la phrase du malheureux. Il ne répondit rien et tourna le dos.

Un instant après, une femme éplorée, poursuivie par deux Cosaques, se précipita dans la chambre ou le comte Batory s'est réfugié et dissimulé.

Du fond de son asile, il voit ces misérables qui se précipent sur cette jeune femme et se disposent non-seulement à la tuer, mais encore à la flétrir de leurs caresses immondes.

Il n'écoute plus le danger qui l'attire, et qu'il est perdu lui-même en se montrant.

Toujours armé depuis le commencement de l'insurrection, il se précipite au milieu de la pièce et tue à bout portant celui des soldats qui se trouve le plus à sa portée.

Cela fait, il se jette sur l'autre et le tient en respect.

— Sauvez-vous, cri-t-il à la jeune femme.

— Me sauver, mais où? je n'ai échappé à la mort que pour mourir quelques secondes plus tard.

Alors, dans ce moment désespéré, dans cette minute suprême, il naît une idée étrange dans le cerveau du comte Batory.

Il désarme le Cosaque et va fermer la porte aux verroux, puis revenant, il ordonne à ce dernier de se tenir à genoux au fond de la pièce.

Il résiste, le comte a dans les mains deux pistolets dont l'un est chargé... il obéit.

Alors sans le perdre de l'œil, le comte un pistolet en arrêt, charge l'autre et le passé aux mains de la jeune dame.

— Vous voyez ce gaillard-là, lui dit-il en français, tenez-vous en face de lui, un peu en arrière de moi, de manière à ce qu'il ne puisse se jeter sur vous et vous désarmer. Ne le quittez-pas des yeux, et s'il fait un mouvement, un seul, ajouta-t-il en langue russe, tuez-le comme un chien.

Je n'y manquerai pas, répond la jeune dame, qui jamais de sa vie n'avait tenu un pistolet, mais à qui le péril donne du courage.

Le comte tranquille de ce côté, mais non encore complétement rassure, se tient sur ses gardes tout en procédant à ce qu'il veut faire.

En quelques secondes il a mis son habit bas et troqué son chapeau contre le bonnet de laine du Cosaque tué. Il se penche sur lui, lui prend sa capote et s'en couvre.

L'homme du monde est soudain transformé en Cosaque.

— Maintenant, dit-il à l'homme toujours à genoux, lève-toi et écoute bien ce que je vais te dire. Tu vas te mettre à la gauche de madame et moi à sa droite, nous sommes deux Cosaques qui avons fait une prisonnière et qui la conduisons au commandant. Personne ne songera à nous arrêter et à nous inquiéter. Nous irons comme cela de l'autre côté des fossés du château à la lisière du bois de Woylawicz. Nous sommes deux maladroits, madame nous échappera; furieux, nous courrons après. Moi où je pourrai, toi quelques pas. Désespéré, tu reviendras sur tes pas et tu rejoindras ton régiment. Si on apprend ta mésaventure, tu en seras quitte pour quelques coups de knout; si on

l'ignore, car il est probable, tu en seras quitte pour le jeu, ce qui vaut mieux. Ça va-t-il?

Ça va, dit le Cosaque, partons.

— Ah! il est bon de s'entendre, dit le comte qui prit le fusil du Cosaque, le déchargea par la fenêtre et en jeta la baïonnette à terre; voilà ton fusil, il n'est pas très-nuisible pour nous et il t'est utile pour conduire la prisonnière.

— Eh bien, partons, dit le soldat.

— Un instant, il est bon de te prévenir de tout ce qui peut arriver. Si tu refuses de marcher, si tu bronches, si tu appelles, voici... madame a dans une main un poignard, dans l'autre un pistolet chargé; moi, j'ai un poignard à la ceinture, un pistolet à la main gauche et le fusil chargé et à baïonnette de ton malheureux ami.

— J'ai compris, dit le Cosaque.

— Tu n'as rien qu'une arme impuissante; au premier signe de trahison; je te brûle la cervelle, madame qui est près de toi te poignarde ou tire sur toi selon la circonstance. Si tu t'échappes, j'ai la même ressource et j'ai la baïonnette au bout du fusil.

— Marchons.

— Tu peux peut-être nous faire prendre, mais à coup sûr tu es mort.

La porte fut ouverte, et les trois étranges compagnons descendirent l'escalier.

— Vas-tu marcher, coquine? cria le vrai Cosaque sur le perron et battant le seuil de la crosse de son fusil.

La jeune dame releva la tête comme indignée.

— Très bien, lui souffla le Comte Batory à l'oreille, il a décidémeut compris.

Le major Kun, attaqué dans une troisième chambre, s'était défendu avec les mains contre les fusils et les baïonnettes.

Il avait les doigts du milieu coupés aux deux mains, lorsqu'on le conduisit à coups de crosse devant le commandant.

Un officier qu'il rencontra et à qui il parla, lui répondit par un coup de sabre sur la figure.

Un domestique fut tué à coups de carabine; un second mortellement blessé à coups de crosse et de baïonnette; neuf autres ont été plus ou moins grièvement atteints; les femmes, sauf une femme de charge et une jeune fille, ont été épargnées.

Lorsque tous les blessés furent réunis près du commandant, et ses troupes rangées en cercle.

— Valeureux soldats, s'écria-t-il, vous avez fait noblement votre devoir et je vous remercie.

Il y avait au premier rang un jeune Cosaque qui eut la rougeur au front. Celui-là se sentait coupable. Il avait laissé tuer son compagnon, il avait eu peur du pistolet d'une femme, et avait servi à la faire échapper ainsi que le comte Batory qui rejoignait alors un quartier de nos troupes.

— Nous aurions voulu faire mieux, répondit un des soldats russes.

Au massacre avait succédé le pillage. Une grande partie du chateau a été entièrement saccagée; ce qui ne pouvait pas être emporté a été brisé et mis en pièces.

L'argent, l'argenterie, les valeurs ont été enlevées, et le butin des Russes, dans cette affaire, n'est pas évalué à moins de quarante mille florins.

Par un bonheur inouï et providentiel, le comte Poletylla, enfermé avec ses enfants dans une mansarde du château, ne fut pas découvert.

Le lendemain, il fit demander au commandant du détachement campé dans les environs s'il pouvait conduire ses enfants à Lublin.

— Comment! s'écria l'officier, mais il est donc en vie?

— Il paraît!

— Et moi quì félicitais mes troupes.

— Il a échappé hier à toutes les recherches.

— Est-il blessé?

— Non, il se porte admirablement.

— Ah çà! c'est trop fort...Enfin il est trop tard,

---

on ne peut pas recommencer; qu'il parte, mais il est bien heureux.

Ah çà! comment connaissez-vous cette affaire dans tous ses détails? demanda un prisonnier au narrateur.

— C'est bien simple, j'y étais.

— Vous?

— Sans doute.

— Comment vous nommez-vous donc?

— Conrad de Wasa.

— Le prince de Wasa! répéta-t-on.

Et tous les fronts se découvrirent, non devant le prince, mais devant le patriote éprouvé qui avait déjà donné tant de preuves de zèle et de dévouement.

— Ma foi! dit l'un d'eux, ça se trouve à merveille, je voulais vous demander ce que Conrad de Wasa était devenu.

— Oh! ce n'est pas moi qui ai fait plus de bruit dans tout cela. Après avoir mis l'enfant que j'avais enlevé à l'abri et qui se trouvait être le petit neveu de M. Kun, je revins dans le château et j'eus le bonheur de sauver une jeune fille de dix-sept ans qui allait être tuée par un coup de baïonnette.

„Bientôt dénoncé et poursuivi moi-même, je pris la fuite toujours par ma lucarne, et je courrais encore si, tombant maladroitement dans une patrouille russe, je n'avais été considéré comme suspect et conduit à la forteresse de Lublin, d'où d'étapes en étapes on m'a transporté ici.“

On était encore sous l'impression de ce dernier récit, qu'on appela Christien.

Son nom vibra sous les voutes sonores de la prison.

— Pauvre garçon! fit-on, il est mort.

On l'amena dans la cour.

Il était alors six heures du soir, et la nuit étendait son ombre sur la forteresse.

Soudain Mourawieff parut changer d'avis.

Il ordonna qu'on tînt Béatrix dans une pièce contiguë, et que tous les prisonniers fussent, les mains liées, conduits et rangés dans la cour autour de la potence.

Quelques minutes après, il était obéi.

Mais Wan Elldorff, brisant ses liens, s'avançait vers Mourawieff et lui disait :

— Tu nous feras tous massacrer par tes bourreaux, mais pas un de nous n'assistera à l'exécution d'un de nos compatriotes.

— Qu'on m'obéisse ! cria le général.

— Je vous le défends ! dit Wan Elldorff.

Bourreaux, soldats et prisonniers regardèrent avec stupéfaction le jeune audacieux.

Bientôt l'étonnement fut plus grand encore, Mourawieff ne le faisait-pas écharper sous ses yeux.

XI.

LA DERNIÈRE HEURE DE CHRISTIEN.

Les Polonais savent mourir. L'audace de Wan Elldorff leur apprit qu'il est certaines heures où la résignation est un crime. Tous, les mains liées, les fers aux pieds, ils marchaient à la mort sans pâlir, mais ils y marchaient. Le courage de Wan Elldorff leur fit monter la rougeur au visage. Ils étaient inférieurs en nombre et en moyens d'exécution, ils ne l'étaient pas en courage. Ils résolurent de ne pas tomber sans avoir opposé de résistance.

— Qu'on arrête cet homme ! avait crié Mourawieff.

Et aussitôt on s'était approché du jeune homme et on se disposait à le garrotter.

Mais lui, plus vif qu'eux tous et faisant preuve d'une intrépidité rare, se rejetait en arrière, et arrachant le sabre d'un gardien, il courait dans les rangs des Polonais et tranchait les liens qui les retenaient.

On le poursuivit.

Mais les prisonniers lui firent un rempart de leurs corps, et durant ce temps, celui-ci en délivra plusieurs.

En un instant, il y eut un noyau d'hommes qui,

les mains libres, se ruèrent sur les gardiens, les désarmèrent et réunirent leurs efforts pour délivrer leurs frères.

Les gardiens prirent la fuite.

Mourawieff disparut, et les prisonniers se virent libres.

Que faire ? . . . attaquer la forteresse, il n'y fallait pas penser. Derrière ces hautes murailles il y avait des milliers de soldats qui allaient accourir. Le plus simple était de se mettre à l'abri et d'essayer de rejoindre un corps d'insurgés qui devait camper à vingt kilomètres, dans la foret de Mendow.

C'était ce qu'il y avait de mieux à faire, d'autant plus que d'un moment à l'autre on s'attendait à voir paraître une bande de Cosaques qui devait déboucher de Dolobizna.

Ce bourg, la veille, avait été attaqué par cette bande qui avait tué le comte Sniezko, le propriétaire du château.

Il n'avait opposé aucune résistance, on l'avait rencontré, on s'était jeté sur lui et on l'avait transpercé, puis on avait pillé le château et saccagé le bourg.

Puis ils se dirigèrent vers Ojcow et rejoignait une colonne russe commandée par le prince Bagration, ils pillèrent et dévastèrent tous les bourgs et villages de la vallée.

Ici les lecteurs frémiront d'horreur. Ces misérables trouvèrent quelques malades et blessés polonais, ils les arrachèrent de leurs lits et les pendirent aux arbres. D'autres eurent les yeux arrachés à coups de baïonnettes et ne reçurent le coup de la mort qu'après avoir subi mille tortures.

La ville, pour avoir donné asile à ces malheureux, fut ensuite mise au pillage et abandonnée à la fureur des soldats ivres et que leurs chefs excitaient au lieu de les contenir. L'incendie, allumé en plusieurs endroits, s'étendit bientôt aux principales maisons. Au moindre signe de résistance et de protestation, les habitants étaient exposés aux violences des soldats; la

plainte même était un crime aux yeux de ces sauvages, et les plus inoffensifs n'échappaient pas toujours à leurs brutalités.

Il existe, dans le voisinage, une population flottante de contrebandiers et de soldats retraités, sans liens bien étroits avec le pays. Comme si les Cosaques et les soldats russes n'eussent pas suffi à la tâche, ces hommes, généralement familiers avec les scènes de violence et peu scrupuleux en matière de propriété, furent appelés à prendre part au pillage. On leur promit, non-seulement l'impunité, mais la faveur des autorités russes.

„Depuis le célèbre château d'Ojcow jusqu'aux moulins de Czaje, écrivait, deux jours après, un des habitants échappés au massacre, tout ce pays naguère si prospère, n'est plus qu'un monceau de ruines sanglantes et de débris fumants, au millieu desquels on a trouvé des corps à demi-consumés. Dans plusieurs endroits, il est impossible de distinguer la place où furent les habitations; on voit que la barbarie orientale a passé par là, en y semant, comme toujours, la destruction et la mort.

„De là ils se dirigèrent sur la ville de Miechow, ou un combat terrible eut lieu. Du reste, ici le drame mérite d'être raconté dans tous ses détails: les insurgés étaient en déroute. Une demi-heure après leur retraite, les soldats commencèrent à tirer dans les fenêtres des maisons; puis, en brissant les portes, ils envahirent les demeures particulières, sous prétexte d'y chercher des insurgés, ou bien en affirmant qu'il en était parti des coups de feu. Ils se firent remettre de l'argent, arrachèrent les propriétaires paisibles de leurs habitations et les massacrèrent sans pitié; après quoi ils emportèrent tous les objets de prix et brisèrent les meubles.

„En rétablissant l'ordre de cette manière, beaucoup d'entre eux abusèrent des liqueurs fortes qu'ils trouvèrent dans les caves, les cafés, les boutiques et les brasseries et qu'ils buvaient avec avidité. Dans cet

état, sans même obéir aux ordres des officiers qui cherchaient à les retenir, ils se portèrent à tous les excès, mirent le feu aux maisons sur plusieurs points de la ville, et, profitant de l'alarme pour saisir les passants inoffensifs, les assommer et les tuer, ils se livrèrent à toutes les horreurs du massacre et du pillage.

„Ni l'autorité du rang, ni le grade, ni l'uniforme, ni les signes honorifiques ne pouvaient préserver la vie des victimes. Le bourgmestre Pierre Orzechowski, renommé pour son zèle civique, proposé pour une récompense par le prince Bagration, lorsque les soldats assaillirent sa demeure, sortit, revêtu de son uniforme et de ses insignes, sans doute pour les haranguer et se faire reconnaître; mais appelé aussitôt par eux rebelle, traîné vers le corps-de-garde, sous une grêle de coups de crosses et de baionnettes, il fut égorgé devant le poste même, à quelques pas de sa maison. Une demi-heure après, les soldats insultaient au cadavre en le perçant de coups de lances et de baïonnette, le dépouillaient de tout vêtement et le traînaient dans le ruisseau voisin du corps-de-garde.

„Toute autorité, même militaire, était absolument méconnue. Nous avons appris que la soldatesque tirait sur les officiers qui offraient leur impuissant secours aux habitants.

C'étaient ces mêmes hommes dont on annonçait la prochaine arrivée à Vilna. Il n'y avait donc pas de temps à perdre si l'on voulait échapper à Mourawieff.

Cependant, celui-ci n'avait pas perdu tout espoir de remettre la main sur ses prisonniers.

Remonté dans son cabinet, il appelait à lui un de ses serviteurs dévoués et lui donnait les ordres secrets.

Ce dernier promettait vigilance et zèle et partait aussitôt.

Un quart-d'heure ne s'était pas écoulé, que deux compagnies Russes étaient sur pied et cernaient les rues de Vilna aboutissant à la forteresse.

Il y eut combat, carnage, deux Polonais furent

tués, quatre s'échappèrent, et les autres furent ramenés à la forteresse.

Du nombre étaient Christien et Wan Elldorff.

Mourawieff était sur son balcon quand ils arrivèrent. Un sourire horrible frangea ses lèvres, et la joie illumina tout son visage.

La nuit était venue, une potence était dressée entre les pavés disjoints.

On fit ranger les prisonniers autour, cette fois traînant de lourdes chaînes, et une barre de fer passée dans un anneau qui tenait tous sur une même ligne.

Le temps était gris et froid, la nuit profonde et noire. Une bise âpre soufflait des corridors sombres. Les Polonais grelottaient et, n'ayant plus d'espoir ni de chance de se sauver, attendaient la mort avec résignation.

Mourawieff se tourna vers la porte qui venait de s'ouvrir et de livrer passage à une femme.

— Ah! c'est vous, dit il.

Cette femme, c'était Béatrix. Elle tremblait de tous ses membres, elle se rappelait la scène où elle avait failli être la victime du terrible proconsul, et elle n'avait plus personne pour la défendre.

— Vous m'avez fait demander? lui dit-elle.

— C'est vrai.

— Et je suis venue.

— Vous n'avez plus peur de moi?

Elle baissa la tête.

— Je vous effrayais donc bien? reprit le gouverneur affectant un air ironique.

— Sans doute, dit-elle simplement.

— On vous a tant dit que j'étais un homme cruel et sans pitié.

— N'avez-vous pas tout fait pour donner de la consistance à ce bruit?

— Ah! vous trouvez?

Béatrix ne répondit rien.

— Alors vous me détestez bien! reprit Mourawieff.

— Monseigneur, dit Béatrix d'une voix ferme, j'ai marché le jour et la nuit pour venir à vous et vous

supplier de me rendre mon fiancé. Je vous ai prié à mains jointes; je vous ai offert ma vie en échange de la sienne. Vous m'avez un instant donné l'espoir de le revoir. Un moment, vous avez paru m'écouter et j'ai pu croire que vous vous étiez laissé toucher.

— Eh bien...

— Je m'étais trompée.

— Vraiment.

— J'ai, à l'heure qu'il est, quelque droit de le croire.

— Rappelez mieux vos souvenirs.

— Christien est toujours dans les fers.

— Ce jeune homme a paru devant moi, comment a-t-il répondu à mes questions?

— Elles l'outrageaient dans sa conscience.

— Jusqu'au dernier moment, il s'est montrés hostile.

— Il est resté Polonais.

— Il a insulté l'Empereur, l'Etat, moi-même.

— Il ne peut trahir les siens.

— Il peut abandonner une cause mauvaise.

— Il n'a pas le droit de déserter son drapeau.

— C'est son devoir de se dévouer à la cause de celui qui l'arrache à la mort.

— De quel droit donc le tuez-vous?

— Du droit qu'a un maître sur l'esclave, du droit qu'a l'homme juste sur le rebelle.

— Tuez-le donc!

— Ah! vous renoncez à le sauver?

Béatrix eut un sanglot qui lui déchira la poitrine.

— Il le faut bien! dit-elle.

— Soit.

— Je sens bien que mes prières sont impuissantes à le défendre.

— N'était-il pas encore parmi les nouveaux révoltés?

— Je l'ignore.

— Ils a été sur le point de m'échapper.

— Mon Dieu!

— Ne vous réjouissez pas, il est là, il est en mon

pouvoir, et la potence qui est dressée dans l'arrière-cour l'est pour lui et les siens.

— Bourreau, accomplis donc ton œuvre ! dit Béatrix d'une voix résolue.

Mourawieff se rapprocha plus près de Béatrix, et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Le rouge monta subitement au front de la jeune fille.

Mourawieff voulut encore parler. Béatrix leva sur lui un regard déterminé et d'un geste énergique lui imposa silence.

— Taisez-vous.

— Béatrix...

— Jamais!

Elle fit un pas en arrière.

— Conduisez-le à la mort; s'il savait que c'est moi qui le condamne, il bénirait son juge.

Le gouverneur se releva pâle de honte et le visage animé par la colère.

— Soit, dit-il, il va mourir, mais pas avant qu'il n'ait vu celle qu'il aime la chair déchirée par le fouet.

— Que voulez-vous dire?

Un timbre avait résonné.

Un homme avait répondu à l'appel et recevait du gouverneur un papier écrit et signé de sa main.

Béatrix pâle et muette attendait.

L'homme s'éloigna et deux autres parurent.

— La voici, dit le gouverneur, désignant la jeune fille à ces derniers.

Ceux-ci s'approchèrent pour l'entraîner.

— Où me menez-vous? dit-elle.

— Au supplice, dit le gouverneur.

— Moi?...

— Je le regrette, dit-il, détournant les yeux, et ce n'est pas pour vous, mais pour lui.

— Lui... mais ne va-t-il pas mourir?

— Après, oui.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un nouveau poteau était dressé au milieu de la cour, et dans

la nuit froide la belle jeune fille fut dépouillée de son vêtement jusqu'à mi-corps.

Elle grelottait, sa chair délicate bleuissait sous la bise, mais elle ne dit pas un mot.

Un moment arriva ou elle poussa un cri terrible, mais ce ne fut pas le fouet qui lui arracha ce cri de terreur, mais la vue de son fiancé qui, entouré d'hommes d'armes, montait les degrés de l'échafaud.

Couchée sur le ventre et à plat sur le billot, ses blanches épaules s'offraient au knout de l'exécuteur.

La lanière de cuir siffla danr l'air et bondit sur sa chair.

Une clameur de rage monta de toutes les poitrines des prisonniers, Christien fit de vains efforts pour s'arracher du bras des hommes qui le retenaient. Wan Elldorff vomit des imprécations. Un faible gémissement seul sortit de la poitrine oppressée de la victime.

Un deuxième coup suivit le premier, puis un troisième.

La chair meurtrie s'affaissa, la peau vola en lambeaux, le sang jaillit au visage du bourreau.

Un coup de plus et la malheureuse s'évanouissait.

— Assez, cria une voix trop connue du haut balcon.

Béatrix fut détachée du billot. Un manteau fut jeté sur ses épaules ensanglantées, et l'exécuteur l'asseyant la plaça les yeux tournés vers la potence où Christien était adossé.

Au milieu de ses souffrances, elle lui adressa un sourire de résignation.

La corde était passée au cou du malheureux et son corps était jeté dans l'espace.

Béatrix eut un nouveau cri qui faillit l'étouffer. Elle manqua de courage. Elle se débattit dans les mains de son bourreau.

Christien était mort.

Elle ferma les yeux, ne vit et n'entendit plus rien. Il y avait plus de vingt minutes que l'exécution marchait, quinze cadavres jonchaient le sol quand un nouveau nom vibra à son oreille et la tira de sa torpeur.

Wan Elldorff.

XII.

LES DEUX BOURREAUX DE LA POLOGNE.

Christien était mort ... plus de vingt Polonais jonchaient de leurs cadavres le sol ensanglanté de la citadelle. Encore quelques minutes et ceux qui restaient, au nombre desquels comptaient Conrad de Wasa et Wan Elldorf allaient les suivre dans l'éternité.

Un incident interrompit l'horrible boucherie.

Un homme, descendant de cheval à une des poternes de la citadelle, demanda à être conduit sur l'heure au gouverneur de Vilna.

— Le général ne peut recevoir personne, lui dit-on.

— Il faut que je le voie.

— Dans deux heures.

— Immédiatement.

Cet homme, qui paraissait appartenir à la noblesse par son langage et ses manières, était vêtu en homme du peuple; mais il y avait si peu à s'y tromper sur lui, que le factionnaire qui l'aperçut lui porta les armes.

Il mit tant d'instances dans son désir d'approcher du général Mourawieff, que celui-ci fut prévenu.

— Quel est cet homme? demanda ce dernier.

— Un homme du peuple.

— Ah!

— Mais je crois que chez lui, ce n'est qu'un déguisement.

— Son nom?

— Il ne l'a pas prononcé.

— Demandez-le lui.

On revint près de l'inconnu qui refusa de le dire, seulement il fit passer au général Mourawieff une carte de teinte bleuâtre sur laquelle il y avait écrit: *Ubït jeho.*

Le général Mourawieff jeta les yeux sur cette carte et tressaillit.

— Qu'il entre, dit-il.

— Les deux hommes étaient en présence et se jetaient dans les brax l'un de l'autre.

C'étaient les deux monstres du Nord... Le général Mourawieff et le général de Berg.

Ce dernier, remplacé par Mourawieff, comme plus expéditif, avait cependant donné suffisamment des gages de cynisme et de cruauté.

C'etait lui qui avait publié cette instruction à l'usage des soldats Russes: Il est inutile et embarrassant de faire affluer ici une foule de gens suspects. D'ailleurs, les paysans ne se soucieraient pas d'aller les prendre et les conduire ici de trop loin, et beaucoup sont délivrés ou s'échappent en route; il faudrait donc y remédier et encourager les paysans à se conduire en fidèles sujets de l'Empereur.

C'est pourquoi vous êtes autorisés à payer, à votre quartier même, les récompenses promises pour les rebelles et les gens suspects amenés; vous pouvez même, si vous en jugez la nécessité, élever la récompence à peu près dans la latitude suivante, à savoir: 30 rubles pour un chef et 10 rubles pour un officier de rebelles, 5 roubles pour un szlochez*), 3 roubles pour les suspects retenus au chef-lieu et 1 rouble pour un Juif ou un paysan.

Cette instruction fut tenue secrète et c'est à la suite de telles ordonnances qu'on vit des scènes horribles se produire.

Le lendemain même, les Russes avaient envahi des châteaux et des fermes et mettaient tout au pillage, le propriétaire, âgé de soixante-dix ans, se présenta devant eux, et leur présenta un ordre signé du grand duc Constantin, et paru dans le *Dziennik* de Varsovie, disant de respecter les propriétés.

Les Russes eurent des éclats de rire, le chef haussa les épaules.

Et comme on insistait, ils finirent par répondre:

---

*) Noble.

— C'est bon pour le public, quant à nous, nous avons d'autres instructions.

Et, au lieu de s'arrêter, ils pillèrent d'autant plus.

Puis, après le pillage, vingt le tour des victimes. Il y en eut plusieurs: le propriétaire, ses hôtes, les domestiques et jusqu'à un jeune médecin qui avait été appelé de Krosniewece, pour soigner les blessés et qui fut du nombre. Cloué en croix contre une muraille, il eut le sein déchiré à coups de baïonnettes et, pour l'achever, on lui tira trois coups de feu.

Le même jour, à Kosmin, sur les terres de M. Kanienecki, trois jeunes paysans faisaient paître des bestiaux. Un détachement Russe qui passait près de là, s'amusa à tirer sur eux.

L'un fut tué sur place, un autre fut blessé, et le troisième ne dut son salut qu'à la vitesse de ses jambes.

Le lendemain, dix-huit jeunes gens à cheval s'étaient arrêtés à la chute du jour à la ferme de Szydlovin, propriété du feu général Szydlowski, entre les villages de Uakowy et Krynica; s'y croyant en sûreté, ils résolurent d'y passer la nuit.

Ils étaient couchés dans une grange, lorsque vers six heures du matin, la ferme fut envahie par une demi-sotnia de Cosaques qui, dès qu'ils eurent découvert la présence des patriotes, entourèrent la grange et manifestèrent l'intention d'y mettre le feu.

Les insurgés, reconnaissant l'impossibilité de se défendre, ouvrirent la porte et se rendirent à merci. Les Cosaques, poussant une clameur de joie féroce, les tirèrent de la grange, les traînèrent à cinquante pas dans la plaine, et, après les avoir complètement deshabillés, firent sur eux une décharge de carabines à bout portant. Puis, ils achevèrent ceux qui n'étaient que blessés, en les frappant sur la tête, sur les épaules, et même en leur ouvrant le ventre à coups de sabre.

En les massacrant de la sorte, ils vociféraient les commandements des insurgés avec une raillerie atroce.

— Messieurs les Kossyniers, en avant! Messieurs les lanciers, en avant!

Et lorsque ces malheureux, couverts de sang, jetaient des cris de douleurs, ils riaient et les contrefaisaient.

Pendant une heure entière, ils s'acharnèrent ainsi sur les cadavres de ces jeunes gens, dont le plus âgé n'avait pas vingt-quatre ans.

Ensuite, les Russes mirent le feu aux granges et aux étables, dont ils avaient fait sortir le bétail. Ils se mirent à tirer dans les fenêtres de la maison principale, ordonnèrent aux habitants de leur livrer les meubles et l'argent et montrant les cadavres épars dans la plaine, ils criaient:

— Regardez, voici votre sang, buvez-le. C'est ainsi que nous égorgerons tous les Polonais!

Les corps morts ont été jetés, complètement dépouillés, sur cinq chariots de paysans, couverts d'un peu de paille et conduits à Siedlce.

Un chef qui ordonnait de si belles funérailles aux Polonais, ne pouvait être méconnu et, aujourd'hui, à l'heure qu'il est, où l'insurrection est loin d'être étouffée, le général de Berg partage avec le général Mourawieff les honneurs de bourreau de la Pologne.

Quand les deux hommes se furent embrassés, ils se serrèrent la main.

— Eh bien! dit Mourawieff, l'insurrection est-elle étouffée?

— Pas encore.

— Prend-elle de la force?

— Peut-être bien.

Mourawieff ébranla de son poing la table sur laquelle il s'appuyait.

— Les misérables! dit-il, nous en aurons raison.

— Espérons.

— Pourquoi ce déguisement, général?

— Parce que j'avais à vous parler aujourd'hui même et que je craignais d'arriver trop tard.

— Eh bien?

— Et qu'en route, j'ai failli être arrêté.

— Par les insurgés?

— Oui, commandés par une femme.

Mourawieff voulut rire.

— Ne riez pas, dit le général de Berg, c'est une fière femme, celle-la... mademoiselle Poustowojtoi.

— Quoi! cette jeune fille, cette enfant... que j'ai connue?....

— Elle même... elle remplit maintenant les fonctions d'aide-de-camp du colonel Czachowski.

— Mais tous ces gens-là sont fous.

— Tenez, voici ce qu'on dit d'elle: Elle n'a aucune affectation, et comme les fatigues de la guerre ont changé son visage, fort joli quand elle était arrivée, on ne la reconnaîtrait plus d'avec un autre adjudant, si ce n'était la blancheur de ses mains. Elle montre toujours dans son service le plus grand sérieux. Sans cesse au feu ou en marche, elle ne s'en lève pas moins à quatre heures du matin pour écrire des rapports.

— Et c'est cette jeune fille?

— Au détour de la Roche du Diable, j'ai été reconnu par elle m'a poursuivi à la tête de ses hommes.

— Et vous avez échapé...

— Grâce à Dieu, à mon chevâl, et à un brave paysan qui m'a donné asile et qui m'a prêté ce vêtement.

— Cette nation est folle.

— Et nous n'aurons jamais assez de cordes pour la lier.

— Nous en aurons assez pour la pendre.

De Berg réprima un sourire.

— Non, reprit Mourawieff, je vous dis que nous aurons raison de tous ces mécréants, dussionsnous les faire pendre jusqu'au dernier.

De Berg tressaillit.

Mourawieff le prit par le bras et l'entraîna du côté de la cour.

De Berg ne put s'empêcher de frissonner.

— Vous êtes un digne serviteur, dit-il en s'inclinant, je n'ai jamais si bien fait.

— C'est que l'insurrection monte, dit-il, et qu'il nous faut redoubler d'énergie.

— C'est vrai.

— Du reste, j'ai des instructions secrètes.

— Maître, dit le général, je ne vous ai pas encore dit ce que j'attends de vous.

— Parlez.

— La remise d'un prisonnier.

Mourawieff fronça le sourcil.

— Mes prisonniers sont à moi, dit-il, et je n'en dois compte qu'à Dieu et à l'Empereur.

— Oh! dit de Berg en souriant, ce n'est pas pour le rendre à la liberté que je vous le demande.

— Et pourquoi donc alors?

— Pour le tuer peut-être.

— Ma justice n'est-elle pas assez sûre?

— Elle l'est trop.

— Je ne vous comprends plus, général.

— Celui que je vous réclame est aussi riche que le serait un roi de Pologne. Millionnaire vingt fois, la dernière iusurrection a rejeté forcément sur sa tête des fortunes inouïes; nous confisquons, c'est vrai, mais prévoyant ce qui arrive, les propriétaires de ces biens immenses les ont mis à couvert.

— Et alors vous voulez...

— Lui choisir un héritier avant qu'il meure.

— Il s'en trouve suffisamment.

— Des Polonais?

— Sans doute.

— Nous n'en voulons pas.

— Il ne faut qu'un héritier, et que cet héritier appartienne corps et âme a notre parti.

— Général, dit Mourawieff en s'inclinant, je suis peut-être plus audacieux que vous, mais vous êtes plus diplomate. Je suis le bras, vous êtes la pensée.

— Général, vous me confondez.

— Et quel est cet heureux héritier choisi?

— Cet heritier est une heritière.

— Ah!

— Et je la nomme...

— Ah! comment la nommez-vous?

— Eléonore Batory.

— La fille du comte Batory qui nous a fait tant de mal?

— Non, la fille de la comtesse Batory, espionne polonaise, dévouée aux intérrêts de la Russie.

— Mourawieff s'inclina.

— Décidément, général, dit-il, vous êtes profond.

— Donnez donc des ordres, général, pour que Conrad de Wasa me soit remis et soit conduit et Varsovie sous bonne escorte.

— A l'instant... Mais, permettez, êtes-vous bien certain que ce jeune prince donnera de gaieté de cœur tous ses biens à la belle Eléonore?

— Certain...

— C'est différent, mais je vous assure que je prends ma part à cette joyeuse comédie.

Ouelques minutes après, Conrad de Wasa, les mains liées et gardé par une esouade de Cosaques, prenait la route de Varsovie.

A quelques pas suivait le général de Berg.

Quant à Mourawieff, regrettant sans doute le temps qu'il venait de perdre et le prisonnier qu'il avait laissé échapper, il résolut de finir sa nuit dignement.

Il revint à sa fenêtre et un appel des prisonniers fut fait.

Ils étaient au complet.

La nuit était noire; la bise soufflait âpre. Enveloppé dans ses fourrures, il grelotta.

— Pressons, dit-il.

Une clameur monta vers le ciel, un immense cri d'horreur s'exhala.

Béatrix, pâle et frissonnante de douleur et de froid, se souleva sur ses mains crispées.

La hache décrivait dans l'air des courbes de sang.

Les cordes criaient, et leur bruit était étouffé par les gémissements des victimes.

Béatrix poussa un cri horrible.

Wan Elldorff était décapité.

La tête du malheureux jeune homme n'était pas tombée que Mourawieff, pâle et le visage méconnaissable criait:

— Arrêtez.

Tarnow était devant lui la missive de la princesse Orlanoff à la main.

— Mourawieff, dit-il d'une voix calme, Wan Elldorff est mort.... C'est ton fils que tu viens d'assassiner.

XIII.

LES DAMES DE VILNA.

Mourawieff prit une plume et écrivit au dos de la missive de la princesse Orlanoff: *Il est mort.* Puis la remettant à Stanislaus Tarnow: — Allez, lui dit-il, et voyez la princesse. Si la nouvelle que vous allez lui apprendre l'accable, elle ne l'accablera pas tellement qu'elle ne ressente de la joie à la pensée de ce que je souffre.

— Le père est l'assassin du fils.

— Il n'y a pas ici d'assassin, dit le général relevant la tête, il y a un serviteur fidèle de l'empereur qui accomplit jusqu'au bout la tâche qu'il a juré d'accomplir; il y a un Russe qui se dévoue à son pays et le défend contre les pirates.

— Mais lui...

— Quel est l'homme qui ne rencontre pas des obstacles sur sa route, et n'est martyr à son heure. Ma justice frappe où elle croit devoir frapper. La justice humaine se trompe quelquefois, elle s'égare...

— Wan-Elldorff était Polonais.

— Il se croyait Polonais, vous voulez dire.

— Il l'était de cœur.

— Eh bien! alors, je ne regrette plus d'avoir été l'instrument qui l'a enlevé de ce monde.

— Triste exemple du plus grand des fanatismes! murmura Tarnow.

— Allez, dit Mourawieff, et félicitez-vous, vous, Tarnow Stanislas, de partir sain et sauf.

— Je m'étonne que vous ne me faites pas pendre

— Vous êtes l'envoyé de la princesse Orlanoff, et vous emportez la nouvelle de la mort de mon fils, je vous respecte, mais ne vous représentez plus devan moi.

— Que les armes à la main.

— Soit... Il est écrit que vous voulez tous mourir.

Aussitôt après le départ de Tarnow, Mourawieff se prit la tête dans les mains et se mit à réfléchir.

Il ouvrit la fenêtre et sonda les abîmes noirs de l'horizon.

Tout était solitude autour de lui.

Dans la nuit, les deux tours de la citadelle se détachaient sombres et terribles.

A ses pieds, les potences étaient dressées, et à leur base coulait encore le sang des victimes de la nuit.

Le bourreau eut une sueur froide.

— Et mon fils est là, dit-il.

Et alors, au lieu de pleurer, de se désoler, de regretter son crime, cet homme odieux n'en conçut que plus de haine, et la rage ne lui monta que plus au cœur.

Il sonna et ordonna qu'on lui apportât la tête du dernier supplicié.

Il resta seul avec cette tête et la posa devant lui. Des linges l'enveloppaient, il écarta les linges, et eut le froid courage de la regarder et de la caresser.

Le sang coulait...

Il n'y prit garde et s'oublia des heures dans cette contemplation.

Puis, toujours la tête de Wan-Elldorff près de lui,

il sonna et demanda si l'on avait exécuté ses derniers ordres; et on lui répondit affirmativement.

— Bien, dit-il, l'effet s'est-il produit?

— Oui, monseigneur.

— Il y a des femmes ici?

— Oui, monseigneur; dix-sept.

— C'est bien. Demain, à la première heure, vous les amènerez devant moi, et nous verrons ce qu'il y aura à faire.

— Mais, monseigneur, dit timidement le serviteur, on ne prend donc aucun repos.

— Aucun.

— Cependant...

— Allez.

Les derniers ordres qu'avait donnés Mourawieff, il est bon pour l'édification de nos lecteurs de les montrer. Huit jours auparavant, il avait remarqué que toutes les dames de Vilna portaient le deuil. Cela venait de ce que toutes avaient un père, un mari, un fils, un frère, un parent, un ami, à pleurer. Les victimes tombaient par milliers, le deuil gagnait dans les rangs des femmes de la classes aisée.

Mourawieff, furieux de cette preuve de regret donnée aux morts, rendit une ordonnance dans laquelle il défendait de porter le deuil.

Le lendemain, toutes les dames de Vilna étaient en deuil. Aucune ne l'avait quitté et ne paraissait d'humeur à l'abandonner.

Ce deuil national était une insulte pour l'auteur de tant de crimes.

Il jura, tempêta, rendit ordonnances sur ordonnances, rien.

Il fit arrêter une quantité de dames, les fit emprisonner, saisit leurs biens, en renvoya plusieurs le dos meurtri par le knout infâme; rien n'y fit, — la robe noire continua à ses montrer dans les rues de Vilna, et les voiles de crêpe à flotter aux vents du malheur qui soufflaient sur la ville.

C'est alors que ne sachant plus comment il fallait

faire, il lui vint une idée diabolique.

N'étant pas écouté quand il interdisait le deuil, il résout de le déshonorer.

Et le lendemain, dans les rues de Vilna, chacun se répéta avec horreur: L'ordre a été donné à toutes les filles publiques de porter le deuil, afin qu'on ne puisse les distinguer des femmes respectables.

C'était horrible!...

Il fit plus, et comme ces dernières ne quittaient pas le deuil pour cela, il les fit arrêter. Il avait une seconde idée plus diabolique encore que la premiere.

La nuit se passa en lectures, écrits de toutes sortes et blasphêmes, et, le lendemain, les dix-sept femmes arrêtées furent conduites devant lui.

Elles étaient toutes vêtues de noir, et c'étaient toutes des femmes de la noblesse et de la bourgeoisie.

— Pourquoi, leur dit le général avec audace, sortez-vous le soir sans permission?

Celles-ci se regardèrent étonnées.

— Et pourquoi, continua-t-il, faites-vous le métier sans y être autorisées?

Elles affirmèrent qu'elles ne comprenaient pas.

— Voyons, dit Mourawieff, parlons franchement, vous savez pourquoi l'on vous a arrêtées?

— Nullement, dit l'une, je me promenais avec madame que voilà, et nous nous dirigions vers notre demeure quand l'agent de police nous a ordonné de le suivre.

Toutes ces dames racontaient leur arrestation à peu près dans les mêmes circonstances.

— Eh bien! dit Mourawieff, vous avez été arrêtées, mesdames, parce que vous faites un métier infâme.

— Expliquez-vous.

— Vous êtes toutes des filles qui abritez vos vices sous des noms d'emprunt.

Elles se récrièrent.

— Et ce costume que vous portez, dit le général, n'est-il pas une preuve de ce que j'avance. Quelle est

donc la fille honnête qui se vêtirait à plaisir comme une fille publique.

C'était le comble de l'infamie, elles se turent et attendirent.

— Le knout à toutes ces drôlesses, dit le gouverneur, et que pas une ne sorte sans être enregistrée sur le livre de police et avec sa carte en poche.

Quelques jours après ce crime odieux, cinq de ces femmes étaient mortes, deux autres étaient folles, les autres abandonnaient tout ce qu'elles possédaient et fuyaient dans les bois, dans l'espoir de rejoindre quelque bande d'insurgés et de se battre dans leurs rangs.

Plusieurs furent assez heureuses pour atteindre Langiewicz qui, de son côté, ne restait pas inactifs. Quittant Wonchock, il s'était dirigé avec sa petite armée vers les montagnes de Saint-Croix, où il était campé depuis trois jours, dans le voisinage d'un couvent où il avait transporté son modeste quartier général, lorsqu'il fut attaqué, le 11, par une colonne Russe, forte de 2000 hommes, de plusieurs compagnies de Cosaques, et ayant avec elles quatre canons.

Son camp, situé au pied de la montagne, et le couvent qui s'élève à mi-côte furent assaillis des deux côtés à la fois; mais grâce aux dispositions fort habilement prises par le commandant des insurgés, l'ennemi fut repousé avec des pertes considérables.

Langiewicz avait placé une partie de ces chasseurs à la lisière d'un bois, derrière des fagots, d'où ils pouvaient tirer sur les Russes sans craindre leur feu.

Rassuré, dès le commencement de l'action, sur la défense de son camp, ils se transporta lui-même au couvent. Les patriotes n'avaient que trente chasseurs et trente faucheurs, mais barricadés dans un corridor ayant vue sur le côté où avait lieu l'attaque, cette poignée de braves se défendit aussi avec autant de succès que de courage.

En moins d'une heure, on comptait sur ce point plus de quatre-vingts morts.

Les Russes entièrement découragés, se retirèrent

en désordre, laissant sur le lieu du combat leurs morts, une partie de leurs blessés et leurs munitions.

Les officiers Russes évaluent leurs pertes à près de quatre cents tués, blessés ou manquants, dont deux capitaines et plusieurs sous-officiers.

Dans le combat, les insurgés n'ont eu que deux morts et cinq blessés, dont deux ont succombé le lendemain.

Mais dans leur retraite, les Russes surprirent un poste isolé où se trouvaient sept individus que le commandant faisait garder et surveiller comme douteux. Ces sept hommes et les sept patriotes qui les gardaient furent massacrés sans pitié.

Averti dans la soirée qu'il serait attaqué de nouveau le lendemain par des forces beaucoup plus considérables; la colonne qu'il venait de battre ayant fait sa jonction avec une autre qui venait de Radom, Langiewicz leva son camp pendant la nuit et se mit en marche dans la direction de Slaszow.

Les Russes revinrent en effet le 12, et, ne trouvant plus d'ennemis, bombardèrent le couvent que les religieux avaient abandonné, et qui fut mis au pillage.

Quant à Mourawieff, après avoir ordonné de continuer la boucherie de la veille et avoir assisté à l'exécution de ses ordres, il fit rendre les honneurs militaires à Wan-Elldorff et le fit enterrer dans la cour même de la citadelle.

C'était un sujet égaré, dit-il à ses officiers, son père est un des plus zélés serviteurs de l'Empereur.

Puis, cela fait, il se rappela la fiancée de Christien, Béatrix qu'il avait fait knouter misérablement, et la réclama.

On la chercha partout; elle avait disparu.

Sur le soir, on la trouva enfin, tout ensanglantée, à moitié morte, endormie sur le corps inanimé de Christien qu'elle avait ravi au milieu des ténèbres de la nuit.

On vint apprendre ce fait à Mourawieff.

— Eh bien, qu'elle soit satisfaite, dit-il, qu'on la tue sur le corps de son amant.

Au bruit des pas des soldats, Béatrix se réveilla.

A leur vue, elle devina que son sort était décidé. Elle ferma les yeux, adressa une prière à Dieu, et, entourant le corps du martyr de ses deux bras meurtris par le knout et roidis par le froid :

— Tirez, cria-t-elle, Dieu m'appelle et Christien m'attend.

Les balles sifflèrent.

Les deux cadavres se tinrent embrassés. Fiancés dans la vie, ils s'unirent dans la mort.

IX.

CE QUE FILLE VEUT.

Pendent que ces événements se déroulaient dans la citadelle de Vilna, Conrad de Wasa, suivi du général de Berg et entouré de soldats russes, prenait la route de Varsovie.

Le jeune prince ignorait le premier mot du complot qui se tramait contre lui.

Il croyait marcher à la mort et ne regrettait point la vie, mais il était loin de soupçonner toutes les espérances qui s'amassaient sur sa tête.

La route était longue, froide et sombre.

Les mains liées, les pieds meurtris, le prince de Wasa marchait péniblement.

On eût eu peine alors à reconnaître dans ce pauvre prisonnier avançant sous les pieds des chevaux et traversant la nuit les chemins perdus et glacés, le jeune et brillant prince de Wasa dont la fortune était égale à celle d'un roi.

Quand son corps brisé se refusait de plier aux

exigences de la marche, un coup de crosse de fusil le rappelait à son horrible situation.

Il fallait marcher.

Il marchait et pensait à Julia Batory qu'il aimait, et lui offrait le sacrifice de sa vie, — le prix de ses humiliations et de ses souffrances.

A deux lieues environ de Varsovie, ils rencontrèrent des troupes russes qui revenaient camper dans les faubourgs.

Elles étaient couvertes de poussière et traînaient plusieurs chariots pleins de blessés.

C'étaient les débris de toute une armée moscovite.

Sous le commandement du général Brunner, ces troupes avaient combattu souvent avec succès, grâce à leur nombre, mais souvent aussi avec désavantage.

La mêlée, dans les environs de Woloclawek, avait été terrible.

Le pont de Kolo, incendié par quarante Polonais, elles n'avaient pas osé s'y porter.

Les insurgés, dispersés, s'étaient réunis à Konin, et se trouvant renforcés par quelques milliers d'hommes venant du grand duché de Posen, avaient attaqué les Russes dans la journée d'Izbica, et les avaient battus.

Cependant on touchait aux portes de Varsovie.

Conrad de Wasa ne se tenait plus. Le dernier jour de son voyage, on avait été obligé de le monter dans une charrette. Ses jambes se refusaient à le porter et il eût fallu l'abandonner sur la route.

A Varsovie, les soldats entrèrent dans un cabaret et s'y firent servir à souper.

Quant à Conrad, il fut descendu et une chambre lui fut donnée dans l'auberge.

On l'y laissa enfermé jusqu'au lendemain.

— Mais que veulent-ils donc faire de moi? se demandait le jeune homme étonné qu'on ne l'eût déjà pas jeté au fond de quelque cachot ou envoyé en Sibérie, ou tout simplement pendu.

Les Russes avaient ordinairement à leur disposition une justice plus expéditive.

Sur le soir, on vint le chercher et on le fit descendre.

Auparavant, on avait eu soin de lui lier les mains et de lui bander les yeux.

Une voiture fermée l'attendait.

Il monta dans l'intérieur en compagnie de deux agents de police en bourgeois, et la voiture roula dans les rues de Varsovie.

Après plusieurs détours et circuits, elle s'arrêta dans une ruelle déserte en face d'un mur élevé, au-dessus duquel apparaissaient les cimes touffues de vieux marronniers.

Une petite porte bâtarde, peinte en vert et dissimulée sous un manteau de lierre, s'ouvrit sournoisement, et Conrad de Wasa fut introduit par cette porte.

Il se trouva dans un vaste jardin, ce qu'il lui sembla, du moins, à la fraîcheur du sol et à l'air vif qu'il respira.

Il avait toujours les yeux bandés et les mains liées.

Il demanda à ce que ce bandeau lui fût supprimé. On lui répondit qu'on agissait ainsi en vertu d'ordres supérieurs, et qu'on n'avait ni le droit ni le pouvoir d'obtempérer à sa demande.

Il se souvint.

— Du reste, ajouta un des agents, nous sommes arrivés, et d'ice à quelques minutes ce bandeau tombera.

— Un peu de patience, dit l'autre agent.

— J'attendrai, dit Conrad de Wasa.

On le guida par les épaules, et il se trouva traverser un immense jardin planté d'arbres.

Bientôt les agents s'arrêtèrent et le prévinrent qu'il avait des marches à monter. Aux allées du jardin succédèrent alors plusieurs pièces d'un vaste appartement.

Tout à coup Conrad sentit l'isolement se faire autour de lui, et, faisant, un effort, ses mains se délèrent.

Son premier mouvement fut d'arracher le bandeau qui lui couvrait les yeux, et le bandeau tomba.

Les agents avaient disparu. Il était seul et dans l'obscurité.

Plus de bandeau, plus de cordes, les mains libres, mais comment s'orienter?... Il était dans un quartier et dans une maison inconnus, dans une pièce sombre et hermétiquement fermée.

Conrad était brave; il avait vu la mort de plus près.

— Attendons, se dit-il.

Il n'attendit pas longtemps.

Sondain une porte s'ouvrit à deux battants, et un salon somptueusement meublé et magnifiquement éclairé apparut aux regards éblouis du prince de Wasa.

Depuis plusieurs mois il était habitué aux bois sombres, aux campagnes arides, aux atmosphères brumeuses, et, depuis plusieurs heures, ses yeux fermés à la lumière, s'étaient affaiblis dans la nuit; il ne put supporter le spectacle qui s'offrit à lui, et ses paupières se baissèrent.

Peu à peu il se remit: le luxe n'avait rien qui pût l'effrayer. Avant les guerres de Pologne, il avait toujours vécu au milieu des richesses de la terre; il rouvrit les yeux et jeta un regard assuré dans les profondeurs de la longue pièce qui déroulait devant lui.

Au fond, étendue sur un sopha, il y avait une femme, une jeune femme qu'il ne reconnut pas et qui lui sembla belle.

Elle était vêtue d'une robe de velours noir découverte sur les épaules. Un collier de perles fines se jouait sur ses épaules d'une blancheur de lis. Le cheveux noirs comme le jais étaient relevés sur la tête en forme de diadême, retenus par une aigrette de rubis, et découvraient son cou blanc pur de lignes et son oreille délicate, fléchissant sous le poids de deux lourds diamants.

A cette vue, Conrad se sentit troublé, et le sang lui afflua au cœur.

Il ignorait encore dans quel lieu il était et en face de quelle femme il se trouvait, mais l'honneur parla d'abord et il eut comme une espèce de vertige.

La jeune femme se leva, fit quelques pas dans la pièce, s'assit devant un clavecin, et sa voix mélodieuse s'éleva: „Filles, réjouissez-vous avec moi, je vous ap-

porte une bonne nouvelle. Le soir approche, regardez bien là, du côté de la forêt, nos braves lanciers vont arriver.“

Conrad écouta avec recueillement. Il reconnaisait un chant de sa patrie.

„Ils viendront dans notre village pour se reposer de leurs fatigues; ils reveront leurs mères, ils jouiront de leurs embrassements après avoir tant souffert.

„Leur lit était une terre nue, ils n'avaient d'autre abri que le ciel; leur repos, c'était l'accablement. Ah! que de pleurs ils ont coûtés à leurs mères!“

Conrad sentit l'émotion qui le gagnait et il s'agenouilla.

La voix était douce et pure, le chant était un chant polonais, et les enfants de l'Ukraine le chantaient dans les loisirs du bivouac.

„Je vais chercher dans ma chaumière tout ce que je trouverai de mieux, tont pour ces braves enfants de la patrie. Ah! qu'ils se reposent après tant de peines. Y a-t-il un lendemain pour eux!

„Vous autres, préparez-leur un bon gîte sur le foin; toi, fille jolie, va chercher de l'hydromel; toi, belle fille, cours au jardin, rapporte des fleurs; que ma chaumière soit belle et propre pour les recevoir.

Ils se sont battus tant de fois pour nous, servons-les donc à notre tour; que tout soit pour eux, ne laissons rien aux envahisseurs; pensez toujours qu'ils n'ont abandonné leurs foyers que pour se battre, que pour défendre la patrie et nous.“

Conrad de Wasa écoutait encore que le chant ne vibrait plus.

Oh! continuez, dit-il; encore, encore, vous qui chantez si bien...

Il s'avança lentement, et la jeune femme se retournant, l'enveloppa d'un regard magnétique.

Soudain, Conrad de Wasa recula comme frappé de terreur.

Eléonore!... exlama-t-il.

IX.

CE QUE FEMME VEUT. (Suite.)

— Eh bien, oui, dit celle-ci, c'est moi qui vous aime et qui vous ai arraché à la mort.

Conrad fit un brusque retour sur le passé et se vit dans la cour de la forteresse de Vilna, au milieu de ses malheureux compagnons d'infortune, dont plusieurs avaient déjà payé le tribut à la mort.

— Serait-ce donc vrai? se dit-il.

— N'alliez-vous pas mourir?

— J'allais mourir.

— Et n'êtes-vous pas ici en toute sûreté?

— Et c'est à vous, Elénore, que je dois de vivre?

— Vous doutez de mon dévouement.

— Oh! pardonnez-moi, dit Conrad, si j'en doute, c'est que je sais que vous n'avez jamais eu à vous louer de moi.

— Que voulez-vous dire, Prince?

— J'ai rompu un mariage projeté entre nous.

— Ce n'est pas vous qui avez rompu ce mariage, dit Eléonore Batory avec beaucoup de calme, ce sont les circonstances.

Conrad leva des yeux étonnés sur la jeune fille.

— Je sais tout, ajouta-t-elle, comme avec discrétion.

— Tout?

— Oui, ma mère m'a tout appris.

— Mais quoi donc? dit Conrad, da plus en plus surpris.

— Votre amour pour votre pays.

— Eh bien!

— Et votre affiliation dans une société secrète.

— Mais jamais...

— Il fallait vous battre, vous vous êtes battu, maintenant que vous avez payé votre dette à la cause que vous aimez, vous avez bien le droit de travailler à votre bonheur.

— Je ne vous comprends pas, dit Conrad.

— C'est bien simple, ma mère a eu pitié enfin de votre constance et elle consent à notre mariage.

— Notre mariage?

— Oui, tenez, j'entends des pas, c'est elle... Dans une heure nous nous appartiendrons, prince.

Conrad resta stupéfait.

Il leva la tête, la comtesse Batory était devant lui.

— M'expliquerez vous, madame, dit-il, et ma présence ici et ce que j'y apprends?

— Vous êtes ici, prince, répondit la comtesse, parceque Mourawieff vous a donné à moi... Vous étiez condamné à mort, il vous a vendu et je vous ai acheté.

Conrad eut un sourire de pitié.

— Ne craignez rien, dit la comtesse, je ne vous ferai pas pendre, moi, je vous marierai, voilà tout.

— Jamais!

— Ecoutez, dit la comtesse, j'ai droit de vie ou de mort sur vous; si vous refusez, vous êtes mort.

— Je mourrai.

La mort ne saurait vous effrayer?

— Non.

— Ecoutez-moi alors. Il y a dix ans, le duc de Wasa, votre frère, prince, a fait pour deux millions de dettes et est mort insolvable.

— Je payerai pour mon frère.

— Oui, mais le duc de Wasa, après s'être ruiné, et après avoir ruine les autres, a fait un faux que moi, comtesse Batory, j'ai entre les mains. Vous disparu, je ternirai sa mémoire et la vôtre.

— On ne vous croira pas.

— J'ai la preuve...

— Misérable! s'écria le prince de Wasa au comble de l'exaspération; si tu as ce faux entre tes mains, c'est que c'est toi qui l'a fait faire. Mon frère s'est ruiné et a eu une faute dans sa vie, c'est vrai; mais cette faute il la devait à un crime et ce crime était de t'aimer.

— Lui?...

— Tu étais sa maîtresse.

— Prenez garde, prince.

— Ah! vous avez la preuve de la faiblesse de mon frère, eh bien, moi, j'en ai de votre déshonneur.

— Prince, vous ne sortirez plus d'ici, dit la comtesse Batory d'un air résolu; vous allez mourir. Vous comprenez qu'après un pareil aveu, vous ne pouvez plus vivre. Il y va de ma tranquillité.

Elle se pendit au gland d'une sonnette, et aussitôt quatre hommes armés parurent.

— Voici tes bourreaux, dit le prince.

— Et voilà la victime, dit la comtesse se tournant vers les hommes et désignant le prince de Wasa.

Mais au même moment, un bruit épouvantable avait lieu au seuil château, et en l'espace de quelques minutes, tout était envahi.

Deux hommes, à la lueur de l'incendie, se pressaient la main. C'étaient Conrad de Wasa et Stanislas Tarnow.

— J'ai appris qu'on te menait ici, lui dit ce dernier, j'ai pensé que tu courais un danger, j'ai alors réuni une trentaine d'hommes et nous voilà.

— Merci, dit Conrad et à charge de revanche.

Le lendemain, Stanislas apprenait à Conrad que la comtesse Batory et sa fille aînée avaient été conduites à la frontière par ses ordres. Quant au comte Batory, il avait été tué dans une récente rencontre.

De toute cette famille, dit Stanislas, il ne reste que Julia.

Conrad tressaillit.

. . . .

Vingt-cinq jours après ces événements, le deuil se répandait dans le camp des insurgés.

Langiewicz était prisonnier et conduit en Austriche; les principaux chefs étaient tués, le Polonais traqués, pousuivis, disparaissaient par troupes, fusillés, pendus, décapité...

Le courage seul de ces malheureux ne s'endormait

pas, et plus la rage des Mourawieff et des Berg redoublait, et plus la résignation des victimes était grande et leur audace invincible.

Malgré la grande centralisation des forces Russes, l'insurrection continue sans interruption, et des combats acharnés sont journellement engagés sur les différents points du royaume, écrit-on encore à l'heure qu'il est. Le gouvernement national est décidé à poursuivre avec une énergie encore plus grande, la lutte pendant l'hiver; dans ce but, il fait des achats d'armes et appelle sous les drapeaux de nouveaux combattants.

Les armes manquent, mais les hommes abondent... encore quelques jours et les armes viendront.

Il n'y a pas un an que l'insurrection est commensée et toute la Pologne est en feu. Varsovie offre le cpectacle d'une immense prison, hermétiquement fermée et gardée par des milliers de sbires; les rues de la capitale, jadis si populeuses et si animées, sont presque complètement désertes aujourd'hui; ici, vous appercevrez une femme vêtue de deuil, glissant comme une ombre le long des maisons, et se dirigeant vers une église; là un homme silencieux, regagnant d'un pas précipité sa demeure, ne sachant s'il y retrouvera encore les personnes qui lui sont chères, ou s'il ne sera pas assailli à l'improviste dans sa route par des tchinowniks*) exaspérés; là-bas, des nourrices avec des enfants expulsées du Jardin de Saxe, se retirent lentement, lançant à demi-voix des imprécations et des malédictions à la soldatesque russe; les voitures sont de plus en plus rares et l'on ne rencontre plus d'équipages.

A chaque pas c'est un soldat; partout des Cosaques; porteurs de dépêches, galopent dans toutes les directions; un cabriolet, dans lequel ont pris place des soldats avinés, roule avec fracas dans le rues désertes; des officiers russes, fumant avec délices d'exellents cigares, pris chez Krupecki et chez d'autres marchands

---

*) Employé.

de tabac, troublent seuls le silence sépulcral de la malheureuse cité, en faisant résonner leurs sabres sur le pavé; des voitures d'apparat conduisent au château les officiers généraux; vous apercevez aussi des officiers de la garde, mollement étendus dans les voitures du comte André Zanoïski, qui se promènent tout radieux dans les rues de la capitale.

Les plus belles maisons de la ville ont été presque toutes transformées en casernes; au palais Zanoïski, au cercle des maisons situées en face la poste et aux autres apparaissent seulement des baïonnettes et les figures brutales des soldats.

Des perquisitions sont fréquemment improvisées dans les rues; un Polonais est-il rencontré par un agent de police, aussitôt il est fouillé et mis à contribution. Lowzyn a donné l'ordre aux soldats chargés de la perception des impôts de salir leurs bottes dans les ruisseaux et d'allumer leurs pipes lorsqu'ils feraient une pareille expédition; il leur a ordonné, en outre, d'attendre dans le salons, et pas ailleurs, jusqu'à ce que l'impôt fût payé.

Les Russes obéissent à cette consigne; ils pénètrent dans la plus belle pièce de l'appartement, éclaboussent les tapis et les meubles de prix, empestent l'air avec leurs pipes et se font servir de l'eau-de-vie; l'impôt payé, ils se retirent en empochant ce qui leur tombe sous la main.

Tel c'est à Varsovie, tel c'est à Vilna, tel c'est dans toute la Pologne.

. . . .

Mais la guerre ne cessera que le jour où le dernier Polonais sera tombé...

Jusque-là, guerre à mort!

. . . .

X.

ÉPILOGUE.

Il était nuit sombre. Douze cents jeunes gens étaient campés à trois lieues environ de Vilna, sur la lisière de la forêt .Ils étaient tous beaux, forts, vigoureux et bien armés. L'homme qui les commandait se nommait Stanislas Tarnow, et son capitaine Conrad de Wasa.

Un autel fait de branches d'arbres et ayant pour base le tronc d'un chêne, se détachait au fond d'un massif épais.

Des torches de résine, flambant dans la nuit, éclairaient la scène. Derrière l'autel, une croix de bois annonçait un enterrement récent.

— Quelle est donc la personne que l'on a enterrée à cette place? demanda un jeune homme, arrivé depuis la veille à un officier.

— Si vous aviez lu, mon ami, lui répondit-il, vous auriez vu que sur cette croix il y a deux noms. . . Béatrix et Biruta.

— Mortes toutes deux victimes de l'insurrection?

— La première, des suites d'un horrible supplice et le cœur ulceré par la mort d'un fiancé; la seconde, frappée mortellement comme foudroyée à l'annonce d'un grand malheur.

— Quelle était donc cette Biruta? demanda le jeune homme.

L'officier regarda avec inquiétude autour de lui.

— Cette Biruta, dit-il, était la femme du prince Orlanoff, si célèbre dans l'administration, et la mère du prince Orlanoff, mort fou il y a un mois dans une maison de santé de Moscou.

— Mais alors, comment était-elle parmi nous?

— Ecoutez, et si vous ne me voyez plus d'ici à quelques jours, vous raconterez ce que je vais vous dire à d'autres.

— A quoi bon?

— Vous allez voir.— Biruta était la fille du comte Krasinski; un jour, ou plutôt une nuit, elle fut enlevée par le prince Orlanoff, qui l'enferma dans un de ses chateaux et l'aima à en mourir.

— J'ai vaguement eu connaissance...

— Biruta détestait le prince, et ne désirant rien tant que de fuir, elle parvint à gagner à sa cause deux hommes, deux Russes, qui, secrètement, la firent sortir du château.

— Ah!...

— Mais ces deux hommes, rivaux et briguant l'amour de Biruta, firent de vains efforts pour obtenir ce que n'avait pas obtenu le prince Orlanoff. Ils ne réussirent pas; alors l'un, un jour, l'enferma dans une pièce sombre. Le crime commis, ils s'en vanta à son rival qui, ne voulant pas être battu et obéissant à sa passion autant qu'à sa vanité, commit le même sacrilége.

— Oh! c'est horrible!

— N'est-ce pas?... Cette malheureuse femme s'était livrée à leur bonne foi. Elle n'avait ni appui, ni protection; elle vécut quinze jours près de ces deux monstres, jusqu'à un certain soir où, ivres tous deux, ils jouèrent leur victime et la perdirent.

Biruta était jeune, belle; l'homme qui l'avait gagnée la crut sa proie et se conduisit avec elle comme les deux Russes.

L'infâme!

— Il était ivre aussi ce soir-là... ne l'accablons pas. Toute une vie il a expié son crime. Pieds et mains liés, il s'est donné à la femme qu'il avait outragée. Un jour, à deux genoux devant elle, il a fait serment de recevoir la mort de ses mains et de lui appartenir, lui et les siens, jusqu'à la dernière heure de sa vie. Il est mort, il y a peu de jours, et la victime n'a pardonné qu'au moment suprême.

Je vous raconte cela, continua l'officier, parce que je vais mourir, et que je veux que l'on sache le nom

du dernier de ces trois hommes qui reste, et le plus misérable des trois.

— Vous le connaissez?

— Oui.

— Son nom?

— Mourawieff.

— Les deux autres sont morts?

— Oui, et Mourawieff a tué son fils; il l'a tué sous ses yeux, Wan Elldorff.

— Mais Biruta est devenue la princesse Orlanoff?

Déshonorée, le prince l'a encore poursuivie et s'est jeté à ses genoux. Dans un moment de désespoir et de résignation, la malheureuse s'est donnée à lui. Elle a eu tort cependant, car plus tard elle n'a pas su être plus forte que l'amour de toute sa vie, et son cœur a battu de nouveau pour la passion de sa jeunesse.

— Quoi?...

— Taisez-vous, voici Stanislaw Tarnow qui approche.

Le jeune homme avait au bras une jeune fille voilée, et, précédé et suivi de tous les officiers du petit corps d'armée, il s'avançait vers l'autel.

— La femme qu'il a au bras, c'est Hellwige... Longtemps leur mère les a crus frère et sœur, dit l'officier; tous les doutes sont désormais effacés. L'identité de Wan Elldorff est certaine. Dieu les a fiancés, les hommes vont les unir.

Derrière Stanislas venait Conrad de Wasa, ayant au bras Julia Batory.

— La fille d'un martyr, dit l'officier; il est mort, que Dieu lui pardonne.

— Mais vous, qui êtes-vous donc? demanda le jeune homme.

Un homme blessé, mourant; j'ai aimé sans espoir, je me suis vengé et ma vengeance ne m'a rapporté que le remords. Russe et fait prisonnier, je me suis voué à la cause polonaise en échange de la vie, mais je n'aurai que la force de mourir.

Il s'éloigna.

— Quel est donc le nom de cet officier? redemanda le jeune homme à un de ses compagnons.

— Celui-là, dit l'autre, c'est un citoyen sur lequel nous veillons; c'est le comte de Wielun.

Alors on vit s'approcher de l'autel rustique, éclairé par les torches, les deux couples, entourés de toute la jeunesse armée.

Bientôt apparut un groupe d'hommes, enveloppés dans les plis de longs manteaux rouges, et tous les fronts découverts s'inclinèrent.

C'était une députation du comité national, envoyée par le comité pour honorer la cérémonie nuptiale d'un des héros les plus popolaires de la Pologne.

Le prêtre officia;... puis à peine le oui sacramentel fut-il prononcé que Tarnow, se retournant, s'adressa à ses soldats et en même temps à une quantité d'hommes du peuple des villages voisins accourus pour voir la cérémonie.

Mes frères, s'écria-t-il, levons-nous et ne perdons pas une seconde, car la violence de nos ennemis arrive à son comble- Les mains teintes du sang de nos frères, ils veulent courber nos têtes sous le joug. L'ennemi se rue sur les viellards, les femmes, les enfants, ne respectant rien, massacrant tout. C'est pourquoi, frères, nous prenons les armes dans la ferme confiance que Dieu appuiera sur sa puissance la nation unie dans ces sentiments, pénétrée de cet esprit, ressucitant miraculeusement devant les yeux étonnés des ennemis, comme autrefois le Sauveur au milieu des gardes se leva miraculeusement du tombeau.

En prenant les armes, nous jurons devant Dieu et nous déclarons à tous les peuples et même à nos ennemis, que nous ne voulons ni la terre ni les biens d'autrui; nous ne voulons point nous enrichir par le pillage et les dépouilles, nous ne voulons ravir la liberté à aucune nation; mais nous voulons qu'on nous rende ce qui est à nous, ce qui nous a été arraché dupuis des années par la violence, par la destruction, par la plus insigne trahison... En un mot, nous vou-

lons la Pologne libre, dans laquelle règneront la vérité, la justice, l'égalité, l'amour, la fraternité.... Frères, fils de la commune patrie, en commençant les saints combats pour la foi et la liberté, nous nous tournons vers vous et nous vous appelons: donnez-nous la main, que chacun nous vienne en aide comme il le peut et comme il le sait, car nous devons nous présenter tous comme un seul homme, forts par la foi et par l'héroïsme; par cette union seulement nous purifierons notre sol des hordes qui l'ont envahi.

Donnez-nous la main, vous, nos frères paysans; saisissez vos faux, vos fusils et vos haches, et avec le nom de Marie dans le cœur et sur les lèvres, en avant avec nous contre l'ennemi!

Donnez-nous la main, vous, frères nobles; envoyez vos fils dans nos rangs, et, vous-mêmes, appuyez-nous de vos conseils et de vos ressources, que vous sacrifiez si généreusement pour notre commune mère, la patrie!

Vous frères israélites, fondus aujourd'hui dans la nation, vous nobles et dignes femmes; vous, enfin, prêtres, virils défenseurs de la foi sainte, appuyez-nous, et toi, notre chef, sois notre guide sur le champ de bataille, conduis-nous comme autrefois notre Kosciusko, ce héros immortel de la Pologne conduisit nos pères; guide-nous à la victoire, conduis-nous pour délivrer des chaînes moscovites notre mère opprimée, la Pologne, notre patrie!...

Frères polonais, au nom de Dieu, en avant! aux armes contre les ennemis de la vérité et de la liberté!...

A peine Stanislas Tarnow eut-il prononcé ces paroles, qu'on se jeta au-devant de lui avec des cris d'enthousiasme. On était électrisé. Les haches, les faux furent brandies en l'air.

— Nous vaincrons! cria-t-on.

— Nous mourrons jusqu'au dernier! dirent d'autres voix.

. . . .

Le prince Conrad de Wasa est aujourd'hui aussi

pauvre que le simple soldat. Il a versé sa fortune immense dans les coffres du trésor du comité national, et il a équipé à ses frais un corps d'armée de huit mille hommes.

Il se bat à la tête de son régiment, et Julia Batory, sa femme, un sabre au poiug, est à ses côtes.

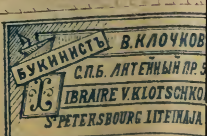
Stanislas Tarnow a perdu Hellwige le lendemain de son mariage, à sa première bataille. Jeune, fort, vaillant, courageux, il est sur la brèche et se bat comme un lion.

Quarante Tarnow et la Pologne est libre!...

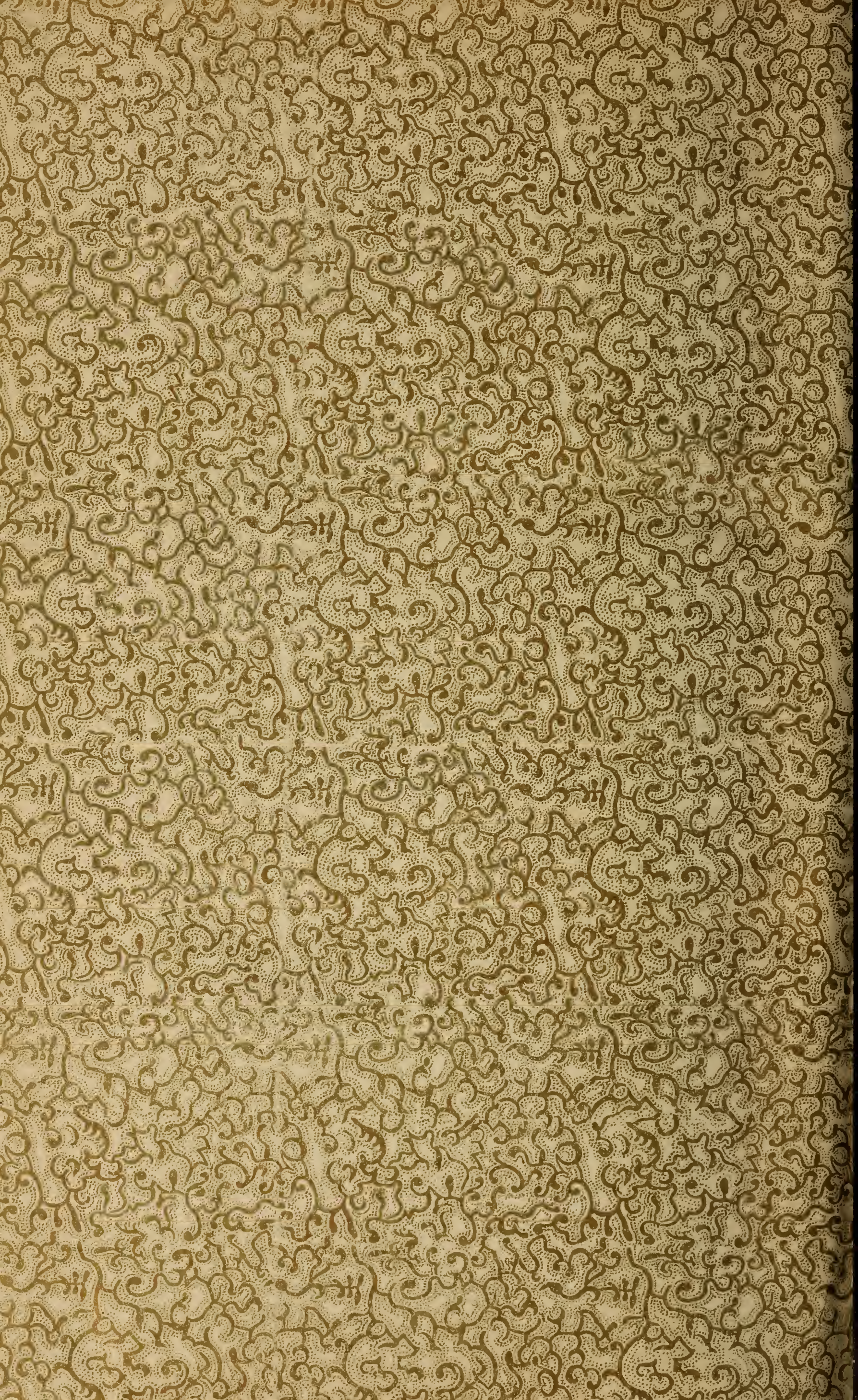
Le sang continue à couler à flots, l'Europe reste spectatrice et ne dit mot. Le drapeau noir flotte sur des mares de sang. Mourawieff reçoit des honneurs... C'est un peuple ivre contre un peuple enthousiaste... Nous, impuissants, fermons les yeux et attendons... Terrible sera la revanche de celui dont on tue le père, la femme et l'enfant...

F i n.

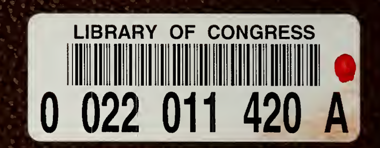
Imprimerie de Jules Draeger à Berlin



Imprimerie de Jules Draeger à Berlin.






LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 420 A


LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 420 A